PER
V-213
EX.2

DÉCEMBRE 1986 3,50 $

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ



LUCE GUILBEAULT
Dame de coeur, comédienne de choc

CHILI
Celles qui retournent

RENÉ LÉVESQUE
Lu par Louise Harel

L'HOMME ENCEINT
Les médias dérapent

RETOUR D'APHRODITE
La séduction est-elle féministe?

Pour Noël, offrez un

coffret ~ folio



Disponibles en coffrets:

BEAUVOIR • BLIXEN • BORGES • CELINE • COHEN • COLETTE
DUCHARME • DURAS • GARY • HUGO • JAPRISOT • KUNDERA • LABORIT
MODIANO • MORANTE • PROUST • SEMPÉ-GOSCINNY • TOURNIER • WALTARI

LA VIE EN ROSE

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1986 NO.41

5
ÉDITO
Langue marinée
Françoise Guénette

6
COURRIER

8
L'ACTUALITÉ VUE PAR...
La presse enceinte de l'homme enceint
Louise Vandelac

9
CHRONIQUE DÉLINQUANTE
Y a-t-il un oui ou un non dans la salle?
Hélène Pedneault

10
ACTUEL
Les mères mal aimées
Françoise David

12
CONTROVERSÉ
Mort à Sherbrooke
Danielle Dupuys



Photo de la page couverture
Suzanne Langevin

14
BRÈVES
Fancine Pelletier,
Manon Cornellier,
Denise Proulx

19
PRÉVU

20
ENQUÊTE
L'ÉCONOMIE COMMUNAUTAIRE, CASSE-GUEULE OU POSSIBLE?
Martine D'Amours
L'économie n'est pas réservée aux économistes, aux étudiants en administration, aux acheteuses de RÉA. Désormais, les militant-e-s du mouvement populaire québécois s'y mettent aussi.

26
ACTUALITÉ
ROSALIE BERTELL
Sommes-nous en voie d'extinction?
Francine Pelletier

30
ENTREVUE
LUCE GUILBEAULT
DAME DE COEUR, COMÉDIENNE DE CHOC
Diane Poitras
Le 8 décembre commence à Radio-Canada la diffusion du deuxième — et fort attendu — téléroman de Lise Payette: *Des dames de coeur*. Luce Guilbeault, l'inoubliable Réjeanne Padovani d'Arcand, la pathétique Violette Leduc de Marchessault, y joue Claire. Un déf ...facile pour cette comédienne de choc.

36
INTERNATIONAL
RETOUR AU CHILI
Carmen Torres

40
INTIME ET POLITIQUE
L'amour est une niche
Huguette Prosper

47
BEST-SELLER
Monsieur Lévesque, permettez-moi de vous rappeler...
Louise Harel

48
LITTÉRATURE
GINETTE PARIS
APHRODITE EST-ELLE FÉMINISTE?
Paule Lebrun
Aphrodite, déesse du désir et de la séduction, opère dans les psychés — même féministes — un retour remarqué. Tant mieux, explique Ginette Paris, une chercheure pour qui les mythes *sont* la réalité...

53
FLASHES

63
LES CASES DE TANTE LUCIE

64
À LIRE?

65
À SUIVRE

66
COUP DE FOUDRE
La Bataille d'Arcachon
Gloria Escomel

COUP DE POING
Sexy Folies
Anne Dandurand



Flex
Amande, blanc, noir,
rouge, bleu, rose, mauve
39,95$



Marathon 210*
Ivoire
59,95$

Décoratifs, fantaisistes, fonctionnels... des téléphones de qualité il y en a pour tous les goûts dans les Téléboutiques et comptoirs Bell. Passez-y sans tarder!



Diamond
Blanc, noir, jaune, vert, rouge
79,95$



Italia
Blanc, noir, jaune,
vert, rouge
64,95$

L'efficacité passe par Bell[MC]

Bell

*Marque de commerce de Bell Canada

ÉDITO

LANGUE MARINÉE

On nage dans sa langue comme une truite dans une eau limpide. On travaille, on aime, on vieillit en français, à Montréal, au centre d'un Québec qui s'ouvre à l'Amérique, au monde, à l'économie et à la technologie de pointe.

De temps en temps, on pratique son anglais, sur une plage du Maine, devant le dernier film de Woody Allen, en sirotant lentement le *New York Times* du dimanche, ou en pitonnant jusqu'aux nouvelles télévisées de CBS. Parfois on se retrouve dans un centre commercial ou une rue de Notre-Dame-de-Grâce, comme dans une autre ville, comme à Chicago (!), avec un sentiment d'étrangeté, de curiosité agréable. Et puis on rentre dans son fief, sûre, soulagée.

Une fois, en voyage, on explique à une Américaine ahurie que Montréal est une ville où il est possible de vivre complètement en français. L'Américaine, pas folle pourtant, croyait que le French Quebec n'était qu'une variante de la Louisiane, folklorique, finie. Une autre fois, on discute âprement avec des journalistes français: non, Montréal, ce n'est pas seulement l'Amérique et non, il n'était pas saugrenu de protéger le français par une loi...

Avec le temps, on regrette cependant de ne pas mieux parler anglais, de ne pas pouvoir mieux s'accorder au grand diapason culturel nord-américain. Alors on prend des cours, on se rattrape, on essaie de devenir vraiment bilingue. On ajoute des cordes à son arc. On est fière d'être enfin sortie de la paranoïa anti-anglais des années 70, alors qu'on avait volontairement oublié l'anglais appris à l'école, par nationalisme et solidarité politique. À rebours, cette réaction semble d'ailleurs avoir été extrême. On pense désormais, d'une solide plate-forme, pouvoir choisir, aussi, l'Amérique.

D'ailleurs, autour de soi, plusieurs ont déjà choisi. On écrit à des amies parties vivre à New York. On lit des écrivains québécois repartis à la découverte de l'Amérique, batifolant au soleil californien, titubant sur les traces du cousin Kerouac. Au firmament artistique, les étoiles du Spangled Banner ont remplacé le grand soleil de Paris. On ne comprend pas très bien, d'ailleurs, pourquoi Dufresne, Charlebois, Jacob s'exilent à Paris plutôt qu'à New York. On regarde un peu de haut Leclerc ou Perreault pleurant sur le pays jamais trouvé.

Et puis, un jour, on se surprend à vouloir parler anglais, ici, avec un collège anglophone qui, lui, recourt obstinément à son français post-loi 101. Dans un colloque plein d'universitaires, on entend des Québécois-es permettre, non... demander à une Canadienne-anglaise, pourtant prête à s'exprimer en français, de faire son intervention dans sa langue, en l'assurant que tout le monde comprendra, que cela ne pose pas de problèmes. Sur le moment, on ne sait trop que penser d'une telle «tolérance» des Québécois-es.

Dans un colloque international d'économistes, on voit des spécialistes français faire fi de la traduction simultanée qui leur est offerte et choisir de livrer leurs prestations en anglais: «Parce qu'ici, c'est l'Amérique...» On se dit que ces Français veulent montrer qu'ils parlent anglais, c'est tout.

Quand on retourne dans NDG, à vélo, c'est l'été et on remarque que l'anglais qu'on entendait, qu'on frôlait déambulant dans les rues — ces vieilles dames si «British», ces «preppies» blondinets, ces ménagères indiennes, ces Jamaïcains au pas dansant — a pris de l'expansion et grimpé les devantures des magasins jusqu'aux affiches repeintes unilingues. On s'étonne vaguement: on croyait que les Anglais avaient fini par accepter la loi 101 et la primauté du français. Alors on se dit que c'est le fait d'un petit nombre de nostalgiques de l'Empire, ou de quelques provocateurs professionnels antidémocratiques...

Plus tard, pas plus loin vers l'ouest que Peel, on se fait vendre en anglais des magazines, des gants, une bière. On réagit peu, d'abord: on croit avoir mal compris, avoir affaire à l'exception qui confirme la règle. Personne n'a dit à cette jolie Chinoise qu'il fallait parler français dans ce pays? (Pardon, dans cette province.)

On s'aveugle, en fait. On ne veut pas comprendre. On sait que tomber des nues fait mal aussi. Alors on refuse de croire que le fief, son beau fief francophone, son îlot protégé dont on est si fière, dont on se vante à l'étranger, avec l'impression précieuse d'être d'une race à part, menacée mais inventive... que le fief est en danger. Qu'une loi ne suffit pas à assurer la survie d'un petit peuple. Surtout si un gouvernement et un chef d'État oublieux de l'histoire désamorcent cette loi à la première occasion, sans raison, comme si elle n'était plus nécessaire.

Alors on commence à manquer d'air, à nager dans une eau obscurcie, qui sent l'aigre. On voit des signes avant-coureurs partout. D'une affiche à l'autre, d'une vendeuse anglophone à l'autre, on s'enrage de plus en plus souvent. On entend autour de soi des enseignant-e-s de français inquièt-e-s, des mères nerveuses. On lit des éditorialistes et des démographes alarmistes. On recommence à paranoïer, à contrecoeur. Mais, on le sait, même les paranoïaques ont de vrais ennemis. On sent la plate-forme bouger sous ses pieds.

Et la mémoire de sa propre histoire, lentement, remonte. On se rappelle être montée de son cegep gaspésien jusqu'à Québec, à l'automne 1969, pour protester contre la loi 63 (libre choix de la langue d'enseignement), au milieu d'autres centaines de baby boomers à cheveux longs. On se rappelle avoir suivi de près, en 1974, le débat sur la loi 22 et avoir applaudi, en 1977, la loi 101, profondément convaincue de l'urgence de réagir à l'assimilation collective toute proche. On ne comprend pas comment on a pu, ensuite, oublier ce sentiment d'urgence.

Mais de nouveau on sent à quel point le français est pour soi, plus que l'élément accessoire d'une bonne qualité de vie, un enjeu vital et non négociable. On compare, spontanément, avec un autre enjeu capital: l'avortement, tout aussi apparemment acquis, tout aussi fragile. On a mal au ventre à penser que tout ce travail, que toutes ces luttes n'auraient servi à rien.

Pourtant, on ne veut pas retourner en arrière. On sait que la langue n'est plus un autre nom pour l'indépendance. Qu'elle est encore plus, au plus près du quotidien. On veut tout garder, en fait: sa langue maternelle, quotidienne, forte et performante; son ouverture nouvelle à l'Amérique comme au monde, son internationalisme prometteur. On aimerait bien ne pas avoir à choisir, garder toutes les cartes en main. Mais on se demande si ce sera possible...

Et on a l'impression, désormais, de mariner entre deux eaux vinaigrées, coincée dans un bocal.

FRANÇOISE GUÉNETTE

COURRIER



En gros Mario de plâtre!

Merci pour votre revue: elle me permet de devenir de plus en plus consciente du rôle que je peux jouer dans la société. J'ai tendance à penser parfois que le féminisme ne sert plus à rien parce que mon mari est une personne extraordinaire!

On ne rencontre malheureusement pas toujours des hommes aussi sensibles. Le portrait de la femme idéale dressé par le joueur de hockey Mario Tremblay dans **Châtelaine** de juin dernier, par exemple, est tragique. D'après lui, on n'aurait qu'à être belle, bien faire à manger et bien s'habiller. «Le féminisme, dit-il, est une perte de temps pour la véritable femme qui n'en a pas besoin pour s'émanciper. Surtout quand ça donne des femmes policières!» On n'est pas sorties du bois!!!

Anne Bergeron

Mon propre chum!

Suite au texte «Visibilité lesbienne», paru dans votre numéro d'octobre, je tiens à vous raconter une réaction à mon avis ridicule. Mon propre chum affirme que **La Vie en rose** est une revue de lesbiennes! Affirmer quelque chose qui n'est même pas évident, comme continuer à faire des farces plates sur les femmes, cela démontre nécessairement que la lutte n'est pas finie. En passant, j'ai 19 ans et si je révèle mon âge, c'est simplement pour en rassurer certaines: oui, une partie de l'autre génération représente la relève!

Isabelle Charest,
Montréal

Pourquoi payer $i cher?

Il y a déjà plusieurs années que je suis abonnée à votre revue; c'est même la seule à laquelle je sois restée fidèle. Cependant, vous m'avez déçue lorsque, au printemps passé, vous avez fait appel à une firme privée pour évaluer votre façon de faire et la volonté des Québécoises de vous soutenir dans votre entreprise. Auriez-vous perdu confiance en vous? Aviez-vous vraiment besoin de payer si cher des «professionnels» pour vous faire répéter ce que tant de femmes vous disent?

Céline Masson,
Jonquière

Féminisme de luxe?

Je ne me réabonne pas car **La Vie en rose** me rejoint de moins en moins. Je trouve que vous voulez rejoindre uniquement les féministes de 35 ans qui ont une job et de l'argent. Où sont vos critiques par rapport au pouvoir?

Michelle Castegnier,
Montréal

Dupras, un épais?

La Vie en rose prend-elle le virage du néo-conservatisme? C'est du moins l'impression que j'ai eue l'autre jour en apercevant la binette de Claude Dupras à la une de LVR (d'octobre). Je n'en ai pas encore compris la raison... J'espère au moins que ce n'est pas un avant-goût de ce qui nous attend après novembre avec la «nouvelle» LVR. La seule consolation que j'ai eue en lisant l'entrevue réalisée par Francine Pelletier et Louise Levac, c'est de voir que Claude Dupras est un gros épais.

Benoit Létourneau,
Boisbriand

C'est Noël...

Et tous ces gens qui s'endettent en se disant qu'ils doivent bien faire comme tout le monde! Même les gens démunis sont piégés, parce que tout le monde veut oublier, surtout dans le temps des Fêtes, les gros problèmes bassement matériels vécus tout au long de l'année. À celui qui voudrait me répliquer que les pauvres le sont parce qu'ils ne font rien pour se changer, j'aurais envie de casser la gueule. C'est quand même révoltant de se priver de bouffer pour payer l'autobus qui permettra de poser sa candidature pour une job qu'on n'aura pas!

Murielle Jolicoeur,
Montréal

Ta maudite face

En regardant l'émission **Lance et compte**, j'ai entendu à deux reprises la super-vedette Marc Gagnon (un vieux de 34 ans) lancer à la journaliste sportive (une de ses ex) un boulet verbal du genre: «Tu vas voir, ta maudite face de lesbienne, j'vas te l'arranger!» J'ai bien aimé la réponse de la journaliste à la super-vedette: elle le menace de lui intenter un procès en diffamation! Ce qui en bouche un coin à l'autre. Quant à l'émission, elle tranche sur les autres: les filles sont jeunes, bougent... les gars sont virils, épais et dépendants d'elles. Comme dans la vraie vie, quoi!

Jeanne d'Arc Jutras,
Montréal

CONSEIL D'ADMINISTRATION: CAMILLE BACHAND, FRANÇOISE GUÉNETTE, ANDRÉE LAFORTUNE, LISE MOISAN, GRETA NEMIROFF, FRANCINE PELLETIER
DIRECTION GÉNÉRALE: LISE MOISAN
RÉDACTION: FRANÇOISE GUÉNETTE, JOHANNE LESSARD, FRANCINE PELLETIER
COMITÉ DE RÉDACTION: ANNE-MARIE ALONZO, LYNDA BARIL, LOUISE BESSETTE, MARTINE D'AMOURS, ANNE DANDURAND, FRANÇOISE DAVID, CLAIRE DÉ, DIANE POITRAS, MARIE-CLAIRE DUMAS, GLORIA ESCOMEL, HÉLÈNE LÉVESQUE, LINE McMURRAY, HÉLÈNE PEDNEAULT, HÉLÈNE SARRASIN
ADMINISTRATION: JOHANNE ISABELLE
DIRECTION ARTISTIQUE: DIANE BLAIN, SYLVIE LAURENDEAU
COLLABORATION: MANON CORNELLIER, HÉLÈNE DORION, DANIELLE DUPUYS, DANIELLE FISET, LOUISE GAGNÉ, BRIGITTE GAUVREAU, LUCIE GODBOUT, LOUISE HAREL, PAULE LEBRUN, HUGUETTE PROSPER, DENISE PROULX, CARMEN TORRES, DIANE TREMBLAY, LOUISE VANDELAC, LUCIE VILLENEUVE
ILLUSTRATION: MARTHE BOISJOLY, NICOLE LÉVESQUE
PHOTOGRAPHIE: SUZANNE GIRARD, SUZANNE LANGEVIN
CORRECTION: DOMINIQUE PASQUIN
COMPOSITION ET MONTAGE: PHOTOCOMPOSITION TRÉMA INC.
PELLICULAGE ET IMPRESSION: IMPRIMERIE INTERWEB INC.
DISTRIBUTION: LES MESSAGERIES DE PRESSE BENJAMIN LTÉE: 645-8754
PUBLICITÉ: CLAUDE KRYNSKI, LISA LAMONTAGNE: 843-7226
GRAPHISTE PUBLICITAIRE: MARJOLAINE BEAUDOIN
ABONNEMENTS: 1 AN, 11 NUMÉROS: 24,95$; 2 ANS, 22 NUMÉROS: 43,95$; 3 ANS, 33 NUMÉROS: 63,95$. TARIF INTERNATIONAL POUR UN AN, PAR VOIE DE SURFACE: 34,95$, PAR AVION: 37,95$. HÉLÈNE BLONDEAU, ANNE-MARIE CORMIER, MARIE-FRANCE POIRIER: 843-8366.

LA VIE EN ROSE EST SUBVENTIONNÉE PAR LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, PAR LE MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC, PAR LE MINISTÈRE DES COMMUNICATIONS DU CANADA ET PAR LE SECRÉTARIAT D'ÉTAT, PROGRAMME DE LA FEMME.
LA VIE EN ROSE EST PUBLIÉE PAR LES PRODUCTIONS DES ANNÉES 80, CORPORATION SANS BUT LUCRATIF. ON PEUT NOUS JOINDRE DE 9 H À 17 H, AU 3963, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M4, OU EN TÉLÉPHONANT: (514) 843-8366 ou 843-7226.
COPYRIGHT 1986 — LA VIE EN ROSE. TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS. DÉPÔT LÉGAL: BIBLIOTHÈQUES NATIONALES DU QUÉBEC ET DU CANADA ISSN-0228-5479. INDEXÉE PAR RADAR ET MEMBRE DE L'ASSOCIATION DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS. COURRIER DE 2e CLASSE: 5188. COMMISSION PARITAIRE 4 067 CDN.



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

DUAL - ELIPSON - GRADO - HARMAN/KARDON - JBL - KEF - NAKAMICHI - ORTOFON - REVOLVER - TEAC



LA PRESSE ENCEINTE DE L'HOMME ENCEINT

La presse est encore tombée enceinte et cette fois, c'est de l'homme enceint! Car la presse a aussi ses fantasmes, dont celui d'accoucher d'une nouvelle pour qu'elle se réalise.

On nous avait déjà fait le coup médiatique des «mères porteuses», alors que des petites annonces reprises par des journaux locaux, par les grandes agences de presse, par la radio et par la télévision, avaient créé un véritable blitz promotionnel, qui a fait naître et s'élargir ce «marché de la procréation». Sans la presse, avouait l'avocat Noël Keane, «le père des mères porteuses», cette pratique «n'aurait jamais levé de terre. The news media made it happen» (*The Surrogate Mother*, 1981).

Dans le cas de l'homme enceint, elle laisse faussement croire que c'est maintenant possible, contribuant ainsi à créer à la fois la demande et l'offre! Déjà en 1982, le biologiste français Jacques Testart avait prévu le coup. La grossesse masculine, disait-il dans la revue *Types* «restera un mythe (...) tu ne peux pas encourir le risque une fois sur deux, que le type en crève, c'est impossible. Ceci dit, si on le mettait dans la grande presse disant: on va travailler là-dessus, il y aurait une demande, c'est évident. Et ce qui me plaît là-dedans, c'est que ça ne sert à rien! C'est complètement gratuit, fou, spectaculaire, boum! C'est assez rigolo, et puis ça c'est un objectif à la hauteur: passer dix ans de sa vie pour arriver à faire un homme enceint. Ensuite, ce n'est plus la peine d'en faire d'autres s'il a survécu à tout ça. (...) Et je crois qu'on arrivera de plus en plus, par des recoupements, à dire: on pourrait le faire, à le prouver, mais sans passer à l'acte.»

Affirmer avoir la preuve à partir de simples recoupements, attitude peu scientifique, c'est ce qu'a fait le magazine *Omni*, en décembre 1985. D'entrée de jeu, *Omni* invoquait des expériences «prouvant» que la grossesse masculine est possible. En fait, il s'agit de deux demi-expériences réalisées sur des animaux aux États-Unis et en Angleterre, au début des années 60. La grossesse du babouin mâle d'abord: un certain docteur Jacobsen prétend avoir implanté dans le péritoine d'un primate un embryon qui se développe jusqu'à quatre mois, alors qu'il interrompt la gestation, car la grossesse masculine n'était pas son objectif! Mais aucun article scientifique ne fut publié sur le sujet et le collègue de Jacobsen est mort..

Omni mentionnait aussi le docteur Kirby, d'Oxford, qui aurait transplanté des embryons dans les testicules, les reins et la vésicule biliaire de souris mâles. Certains embryons se développèrent jusqu'à 12 jours dans les testicules, dont l'élasticité ne pouvait en supporter plus (!)... *Omni* ne précise ni ses sources ni les objectifs de cette expérience et Kirby est déjà mort.

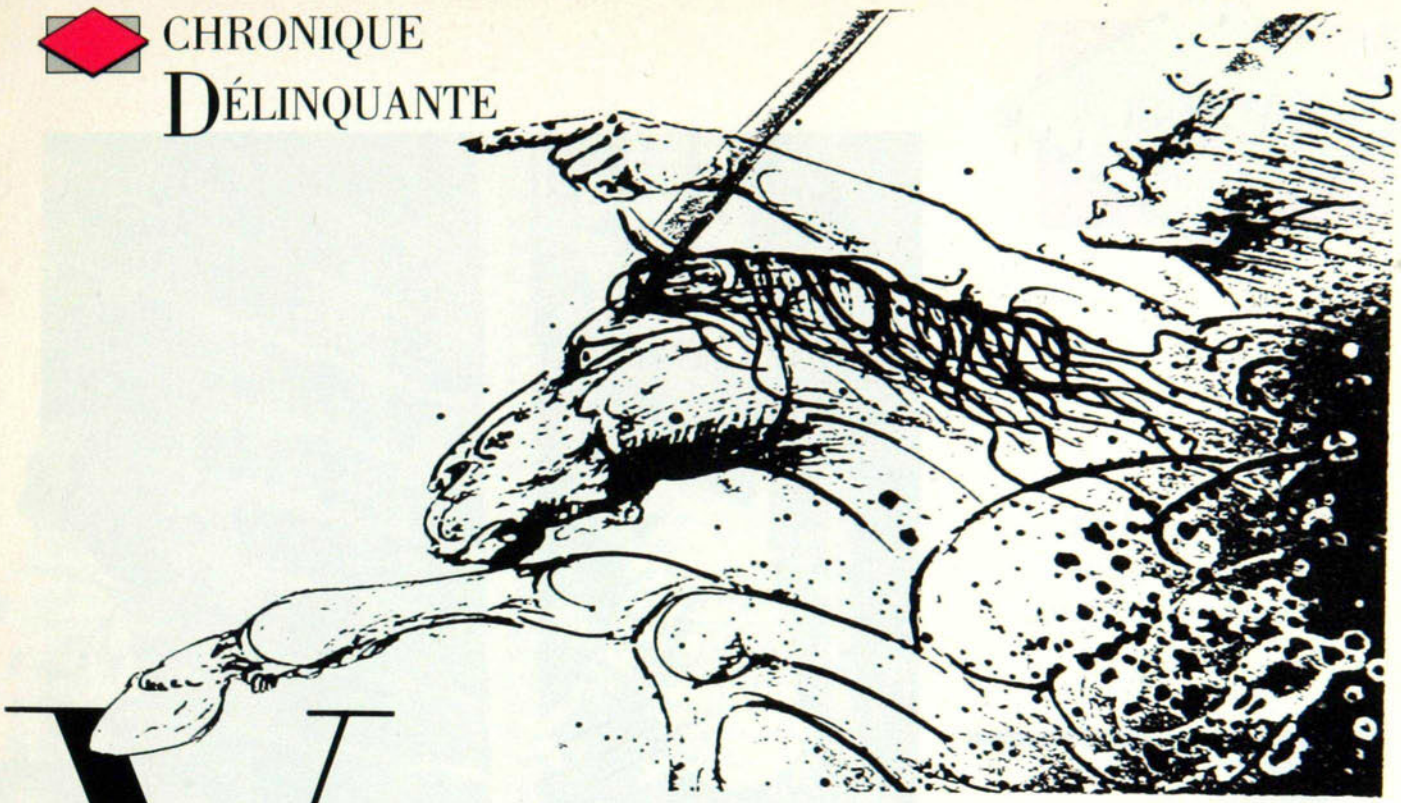
Omni ajoutait à cela 24 cas de femmes devenues enceintes après avoir subi une hystérectomie, ceci «prouvant que vous (sic!) n'avez pas besoin d'utérus pour porter un enfant». Or, 23 des 24 enfants sont morts, sans compter la mortalité maternelle, évaluée généralement à 6 ou 7% en cas de grossesse abdominale. *Omni* citait aussi 1 000 cas de développement foetal dans la cavité abdominale de femmes ayant leur utérus... mais qui auraient abouti dans seulement 5 à 9% des cas à la naissance d'un enfant viable. Là encore, les sources n'étaient pas citées...

Testart, provocateur né, déclarait au *Nouvel Observateur* que: «si on pouvait faire une vraie manipulation scientifique avec 1 000 types, on saurait à tous les coups fabriquer un enfant normal et on trouverait le moyen de faire baisser le taux de mortalité! Mais voilà, pour obtenir un tel résultat, il faudrait recréer des camps à la manière des nazis...» Cela dit, ajoutait-il, «j'ai une petite idée pour limiter les risques (...) il faudrait la faire extra-abdominale, bien à l'abri des intestins (...) dans les bourses... Dans le siège de la virilité!» À condition, précisait-il dans son dernier livre, *L'Oeuf transparent*, «de se déplacer avec une brouette en fin de gestation...»!

Et dire que c'est là-dessus que les médias font du surf depuis un an! Prétendre que «la technologie est maintenant disponible pour un homme qui veut devenir enceint» comme l'ont fait le *Journal de Québec* et *La Presse*, les 11 et 12 décembre 1985, c'est de la contre-information! Amorcer un débat télévisé sur la question, en s'abritant derrière la phrase magique «Les scientifiques disent...», alors que le public ignore tout des modalités et des implications, aboutit à la plus pure mystification. Ainsi, il fallait tout ignorer des douleurs, des risques, du temps et du faible taux de succès de la stimulation ovarienne, de la ponction d'ovocyte et de la fécondation in vitro, ou encore du prélèvement d'embryon, pour ergoter (comme on le fit à *Droit de parole*) sur la possibilité pour une professionnelle «trop occupée» de faire porter son enfant par son conjoint, sur le mode «tu préfères le bleu ou le rose, chérie?»

Ce type de couverture de presse, fort peu rigoureuse, crée la demande et prépare le terrain idéologique qui permet aux chercheurs en mal d'exploit et de publicité de passer à l'acte. Du même coup, on banalise les autres technologies de reproduction et on fait éclater un peu plus encore le concept de maternité pour s'acheminer allègrement vers la gestation entièrement extra-corporelle, appelée «mère-machine».

En fait, un tel battage publicitaire risque fort, à moyen terme, d'inciter certaines femmes hystérectomisées «vraiment prêtes à n'importe quoi!», comme le disent cyniquement plusieurs médecins, à risquer leur vie pour une grossesse... Le docteur Shettles, interviewé par le magazine *Actuel*, ne le reconnaissait-il pas: «Si un jour j'ai les moyens de le faire, je commencerai par une femme. Les risques sont quasiment les mêmes chez l'homme et la femme, mais il vaudrait pourtant mieux commencer par une femme»?



Y A-T-IL UN *OUI* OU UN *NON* DANS LA SALLE?

Vite, j'en ai besoin. Je cherche un *oui* authentique et un *non* authentique. J'en cherche un seul à la fois parce que ça m'étonnerait que je tombe sur une talle pleine à ras bord. C'est aussi rare que la vérité, la justice, la compassion et autres fraises en hiver. *Oui* et *non:* les deux mots les plus courts et les plus compliqués de la langue française. Je suis même allée jusqu'en thérapie pour les trouver, sans succès pour l'instant. Mais la thérapie est jeune et le problème est vieux, je ne désespère pas. Et quand on en trouve, on risque de tomber sur un filon ou un geyser, ça dépend si on les voit solides ou liquides. Ou ça creuse creux ou ça jaillit. Ça dépend du mode de fonctionnement. Je ne voudrais pas entrer dans l'intime, le yin ou le yang, ces fruits juteux et exotiques.

Tout ce branle-bas de combat parce que je veux faire le ménage. (Elle n'est pas capable de prendre une balayeuse comme tout le monde?) Mes chats ont peur de la balayeuse. Je n'aime pas non plus les coups de balai ou les coups de torchon, c'est trop brutal. Alors il ne me reste toujours qu'une solution: m'évanouir entre le *oui* et le *non*, pour emprunter une image saisissante à Suzanne Jacob[1]. Bon, évidemment, vous aurez vite compris que je ne parle pas de faire le ménage de mes papiers (en passant, je n'y arrive pas non plus, jeter me traumatise) ou de mon appartement, mais de ma vie, ce qui suppose une quantité faramineuse de recoins pleins de mottons et de moutons, de noeuds, de non (pas) dits et de oui (à) dire.

Je me suis rendu compte en décembre 83 que je ne savais dire ni *oui* ni *non* (pourtant j'en jase un coup, mais justement j'ai beaucoup de mots de remplacement, un formidable vocabulaire de diversion). Mais je croyais alors pouvoir m'en passer, contourner le problème. (J'étais prétentieuse à cette époque, ça m'a passé.) Et la situation se dégradant, bien sûr, comme plusieurs situations savent si bien le faire, je me suis retrouvée à faire des choses que je n'avais pas envie de faire, à ne pas faire des choses que j'avais envie de faire, à voir des gens que je n'avais pas ou plus envie de voir, à écouter des choses que je n'avais pas envie d'entendre: loin du centre, loin du coeur!

Et puis j'ai eu cette illumination, comme un vertige ou une bouffée de chaleur: quand on est incapable de dire *non*, on est aussi, par conséquent, incapable de dire *oui*. Et c'est ça, le pire. Pour moi en tout cas. (Tiens, des relents de référendum...) Je n'avais jamais dit *oui* de ma vie (sauf au référendum...). Merde. Incapable de fermer la porte, incapable de l'ouvrir, incapable de mettre le répondeur si je suis là pour répondre, incapable de n'être là pour personne, incapable. C'est rageant.

Mais c'est fini tout ça. Je viens de déménager et ma nouvelle porte sait se fermer. C'est du dernier chic. Ça n'empêche pas d'avoir des fenêtres partout. C'est limpide. Je me pratique sur mes chats à leur dire *oui* et *non* (ils sont en train de virer fous d'ailleurs) parce que c'est plus facile que sur des gens. Je considère que je suis en laboratoire en ce moment. Mais attendez que je tombe dans la pratique: avec des *oui* et des *non* authentiques, je vais valoir très cher. Je serai hors de prix, dans le luxe le plus total. Et pourtant, curieusement, plus abordable qu'avant. Allez y comprendre quelque chose...

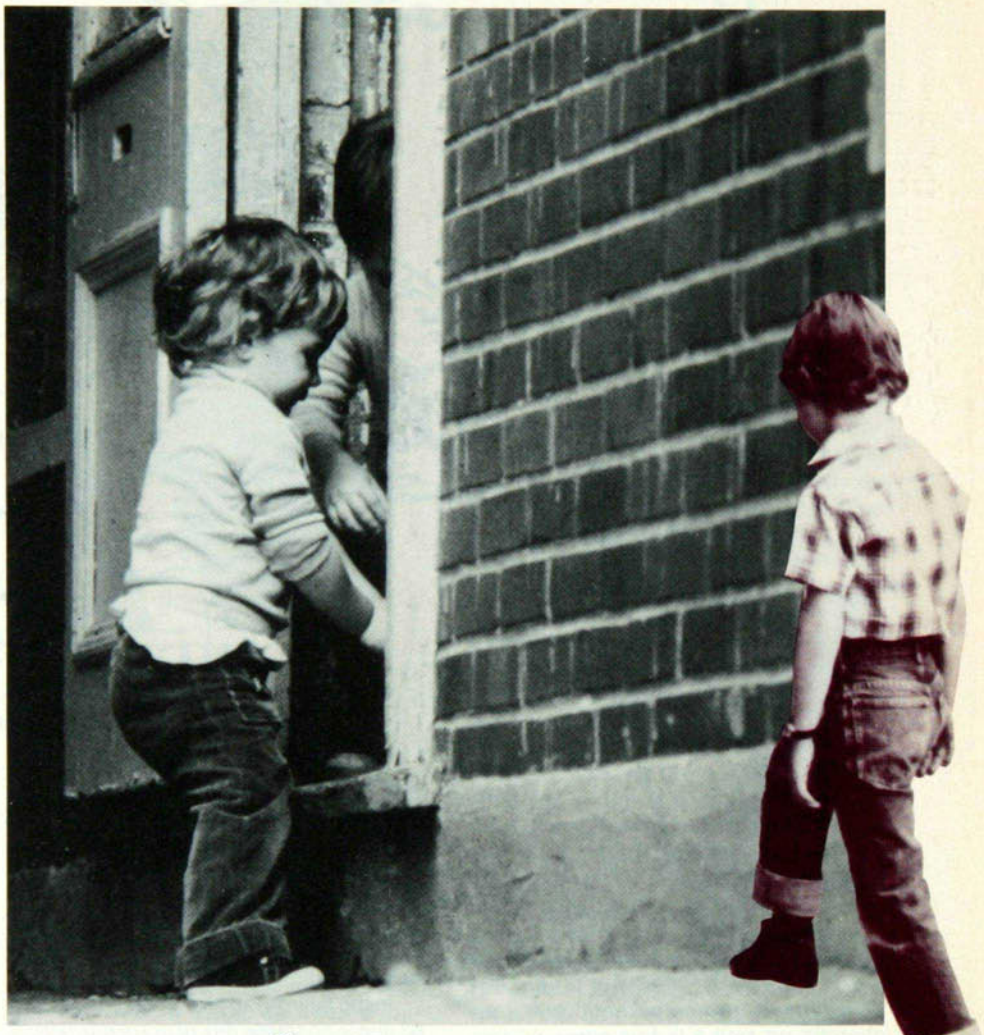
1. «À vous qui vous évanouissez entre le oui et le non», tiré du poème *Salut*, de Suzanne Jacob.

P.S. NOTE DE RECHERCHE: Il semble que même si on dit un vrai *oui*, on peut se faire répondre *non*. À moins qu'on ait pris pour un *oui* authentique un simili *oui*? Vérifier. Et le *oui* est-il contagieux comme le rire? Vérifier.

ILLUSTRATION: MARTHE BOISJOLY

HÉLÈNE PEDNEAULT

ACTUEL



Au Québec, en 1986, 16 000 enfants sont victimes de négligence

LES MÈRES MAL AIMÉES

Vous vous rendez compte que Martine, six ans, vit avec ses frères et soeurs dans un logement trop petit, mal chauffé, où quelques coquerelles s'égarent chaque nuit dans l'évier de la cuisine... Hier, en vous rendant au travail, vous avez croisé Pierre et Marie, huit ans, qui marchaient en espadrilles vers l'école. Normal? Il faisait – 8°C. Votre voisine revient du bureau vers 5 h 30. Ses jeunes enfants l'attendent, seuls à la maison, depuis deux heures. Vous vous inquiétez...

Il y a une bonne façon de réagir à ces situations, vous dit la Loi de la protection de la jeunesse: composez le numéro du Centre des services sociaux de votre région et faites ce qu'on appelle dans le jargon des «pros» un *signalement*. Simple, peu impliquant (votre appel est confidentiel), soulageant...

Vous aurez ainsi répondu à l'appel du ministère de la Santé et des Services sociaux, qui convie la population à dénoncer les cas d'enfants maltraités, abusés sexuellement ou négligés, au moyen de campagnes publicitaires fort efficaces: encarts dans les journaux, émissions de télévision, dépliants distribués avec les allocations familiales, etc. Une population étonnée, sinon horrifiée, apprend donc que plusieurs milliers d'enfants vivent dans l'insécurité, la peur, l'humiliation.

Qui d'entre nous restera insensible à la détresse de ces petit-e-s, vulnérables et sans défense, devant l'abus de pouvoir? Comme femmes, comme mères, nous nous sentons particulièrement concernées par le sort de ces enfants. Au point de ne plus y voir très clair. Oui, il faut réagir, mais...

L'abus sexuel ou les coups suscitent notre colère légitime; la plupart du temps, il sont le fait des hommes, des pères, frères, oncles, conjoints des mères, mais aussi de femmes débordées, dépressives, en perte de contrôle... Cependant, les problèmes illustrés au début de cet article sont d'un autre ordre. Selon la loi, il s'agit plutôt de négligence, intentionnelle ou non. Au Québec, en 1986, on évalue que 16 000 enfants sont victimes de négligence.

La négligence, c'est l'absence de soins ou l'isolement dans lequel on maintient un enfant, la privation de conditions matérielles adéquates, le danger moral constitué par un comportement ou un mode de vie douteux de la personne qui en a la garde, etc... Voilà ce que dit la Loi québécoise de la protection de la jeunesse.

Cette définition pose des problèmes éthiques et politiques. Comment déterminera-t-on, par exemple, qu'un comportement adulte est «douteux»? Est-ce qu'une mère danseuse topless est un danger moral pour son enfant? Et que dire de parents qui fument un joint devant leurs adolescent-e-s?

On le voit tout de suite, la loi implique une définition de ce qui est moralement acceptable dans notre société. Qui osera vraiment écrire ce lexique du bien et du mal? Dans les faits, ce sont les travailleuses sociales qui décident. Et comme le personnel des centres de services sociaux est insuffisant, et comme les listes d'attente s'allongent, elles n'ont pas le choix: elles s'occupent d'abord des cas

Françoise David

PHOTO: CCCSF

jugés urgents et prioritaires. Avec quelquefois des mois de retard... Une urgence, c'est un enfant couvert de bleus, victime d'inceste ou de négligence très grave. Dans ces cas-là, pas d'erreur possible!

C'est dans les cas moins «évidents» que le vrai problème moral et politique se pose. Seize mille enfants négligés. Négligés par qui? Par leur mère, bien sûr! Et le père? Il existe, évidemment, mais les services sociaux s'adressent très rarement à lui. Dans une recherche intitulée *Les Enfants du silence* (CSSMM, 1985), Micheline Mayer-Renaud signale que «les familles négligentes sont, dans la grande majorité des cas, monoparentales et dirigées par une femme.» Cependant, ajoute-t-elle, «on n'aborde jamais la possibilité de leur (cf. les pères) implication dans le programme d'aide.» Autrement dit, que le père soit présent ou non au sein de la famille, ce n'est pas lui qu'on tient responsable et qu'on questionne sur les soins à l'enfant, son éducation, etc. Soulignons au passage que de nombreux signalements sont effectués par des pères à l'endroit de leur ex-conjointe. Ces mêmes pères «vertueux» ne versent cependant aucune pension alimentaire pour des enfants dont ils ne s'occupent plus.

Et qui sont ces femmes dites «négligentes»? Toutes les recherches, jusqu'à ce jour, démontrent qu'elles viennent très majoritairement de milieux défavorisés. Soixante pour cent des foyers où vivent des enfants maltraités ont un revenu annuel inférieur à 6 000 $.

Ces femmes, ces mères, vivent ou survivent péniblement avec l'aide sociale. Leurs logements sont inadéquats, situés dans des quartiers dépourvus d'espaces verts, de garderies en nombre suffisant, d'équipements collectifs. Leur principale compagne est la solitude. La famille est éclatée, les ami-e-s sont rares, le voisinage est indifférent et les grands-parents sont parfois accablants plutôt qu'utiles.

À la suite d'un signalement, une travailleuse sociale cherche à rencontrer la mère, parfois le père, et les enfants. Elle découvre généralement que le passé de cette femme est meublé de violence familiale, d'isolement social, de manque d'argent, de manque d'affection. Comment réparer les pots cassés?

Faut-il, comme le réclame Lise Denis, directrice de l'Association des centres de services sociaux, augmenter les budgets des directions de la protection de la jeunesse?

Madeleine Gingras-Potvin, travailleuse sociale au CSSMM, n'est pas de cet avis: «Cet argent (...) ne devrait-il pas être distribué à des organismes qui travaillent à une étape précédant les situations graves?[1]»

Madeleine intervient depuis plusieurs années auprès de familles dites «négligentes», dans le quartier Saint-Louis du Parc. Elle a sillonné le quartier, en connaît les problèmes et les ressources. «Il faut d'abord que la société se sente responsable d'assurer aux femmes une autonomie financière réelle. Ensuite, que des conditions de vie décentes et un environnement adéquat soient garantis à tou-te-s nos concitoyen-ne-s. Si le développement de centaines d'enfants est compromis, ce n'est pas parce qu'il y a un engorgement des cas à la PDJ mais bien parce que les familles ne vivent pas dans des conditions psycho-socio-économiques leur permettant d'exercer adéquatement leur rôle parental.»

Le message est clair: il est encore urgent aujourd'hui de lutter contre les inégalités socio-économiques et pour des politiques sociales et familiales qui soient vraiment favorables aux plus démuni-e-s. Face à la réforme de l'aide sociale promise par les libéraux, par exemple, prudence et vigilance! Ce gouvernement-là n'a pas l'habitude de faire des cadeaux...

Mais si demain vous vous inquiétez pour la sécurité ou le bien-être d'un enfant, que faire? Peut-être, quand même, un signalement. Mais peut-être pourriez-vous d'abord jaser avec la mère de cet enfant, surtout si c'est votre copine, votre belle-soeur ou votre voisine? Vous pourriez aussi appuyer les groupes d'entraide (le recours le plus simple et le plus efficace), les garderies, les associations de familles monoparentales, les maisons pour femmes victimes de violence, les équipes d'intervenantes dans les CLSC. Ceux-ci réclament justement un financement suffisant et stable pour mieux prévenir les problèmes, pour mieux soutenir les femmes découragées et débordées devant la tâche d'élever des enfants à peu près seules.

Plusieurs travailleuses sociales interrogées s'entendent sur le fait qu'une aide concrète aux parents dès la naissance de l'enfant éviterait la détérioration qui mène au signalement. À l'heure où les CLSC sont encore une fois remis en question, il nous faut réclamer des services sociaux et de santé plus près des gens, qui soient conçus par les usager-ère-s et par les producteur-trice-s de services.

Dénoncer, signaler la «négligence» des autres, c'est facile, enfin... relativement facile. S'impliquer comme femme, mère, intervenante, solidaire d'autres femmes, mères, victimes d'une oppression sociétale, c'est plus difficile... mais ça peut tout changer.

«Les enfants mal aimés... Réagissons», dit la publicité. Oui, mais les mères mal aimées?

1. *Le Devoir*, 20 octobre 1986.

Françoise David, travailleuse sociale de formation, est agente d'information au Centre des services sociaux du Montréal métropolitain.



SI TU ME REVIENS... *ou la violence d'une mère*, Elisabeth Camden, Éditions de La Pleine Lune, Montréal, 1986, 255 p.

Lorsque le livre commence, Elisabeth vient d'accepter que son jeune fils vive en famille d'accueil, de façon permanente, jusqu'à l'âge de 18 ans. Depuis neuf ans, elle vit avec lui une relation torturée où l'amour le plus fort côtoie l'exaspération totale, qui se manifeste par des coups et blessures graves infligés à l'enfant.

Si tu me reviens est un récit autobiographique — seuls les noms ont été changés — écrit simplement, dans un langage très proche du quotidien. Je l'ai lu d'une traite, complètement prise, le coeur serré aux pages où la détresse d'Elisabeth s'exprime par la violence envers son propre fils.

Cette femme, comme c'est souvent le cas, a connu un milieu familial aux revenus modestes, où les parents se disputaient sans cesse et où, surtout, une mère débordée et malheureuse s'en prenait à ses enfants: rejet, humiliations, ironie, telles étaient ses armes pour se défendre contre toutes les déceptions de la vie. Lorsqu'Elisabeth devient mère, elle ne peut s'empêcher de maltraiter aussi son fils, jusqu'au jour où, consciente de ses pertes de contrôle, elle décide de demander de l'aide.

J'ai aimé ce livre, il m'a touchée, questionnée. L'auteure a courageusement raconté une histoire vraie: la sienne et celle de beaucoup de femmes. Elle mérite d'être lue.

F.D.

CONTROVERSÉ

MORT À SHERBROOKE

«Encore un peu et vous nous verrez... Encore un peu et vous ne nous verrez plus!» Dans l'ascension de son calvaire vers la reconnaissance politique et économique, le Centre de santé des femmes de Sherbrooke tombe pour la deuxième fois... Le 5 décembre, en effet, nous devrons arrêter tous nos services à la clientèle, faute de ressources financières. Après huit années de travail dans toute la région de l'Estrie, assumé en bonne partie grâce à l'énergie militante, le gouvernement du Québec n'a pas encore jugé opportun de nous assurer un soutien financier adéquat. Un seul «hic»: il a oublié de nous fournir la recette miracle pour faire fonctionner un organisme régional durant toute une année avec 30 000 $ seulement.

Malheureusement, le triste épisode du Centre de santé des femmes de Sherbrooke est une histoire bien connue de l'ensemble des groupes de services autogérés par et pour des femmes. Depuis les années 70, des féministes au Québec travaillent d'arrache-pied pour consolider ces groupes qui offrent des services essentiels. À l'heure actuelle, nous jouissons de la confiance des femmes, nous nous sommes bâti une crédibilité et nous avons développé une expertise spécifique convoitée même dans le milieu institutionnel.

Et malgré tout, nous voilà encore en état de survie précaire.

C'est la faute de la conjoncture? Parlons-en! De toute évidence, elle ne nous est pas favorable. Elle semble faire l'affaire, par contre, d'un État récupérateur et centralisateur, peu intéressé à collaborer avec des groupes qui ne desservent finalement... que 52% de la population! À la lecture du Plan d'action gouvernemental en matière de condition féminine, on constate que les groupes de services autogérés ne sont pas considérés comme des partenaires à part égale: ils sont absents du document! Il est tout au plus question, pour la ministre, de les consulter. Par ailleurs, l'État récupère hardiment leurs pratiques, en prenant soin d'en évacuer l'analyse féministe, qui risquerait d'être irritante pour les appareils gouvernementaux.

«La politique n'a pas de sexe», disait madame Monique Gagnon-Tremblay: il faudra du temps pour faire admettre au gouvernement que les rapports sociaux en ont un! Or nous, nous sommes convaincues que les rapport sociaux *ont* un sexe, qu'il est urgent d'agir, et nous savons que cette conviction est partagée. Car c'est précisément ce qui est en jeu au Centre de santé des femmes de Sherbrooke comme dans l'ensemble des groupes de services pour femmes: une modification en profondeur des rapports sociaux sexistes qui menacent notre intégrité sexuelle et physique, notre santé mentale et qui limitent notre accès au pouvoir social.

Madame Gagnon-Tremblay veut évaluer et sélectionner les groupes en vue d'en assurer la rentabilité. Inclura-t-elle dans ses critères l'amélioration de l'accès des femmes au pouvoir, à l'égalité, à la justice sociale? Est-ce que ce seront là des apports jugés rentables pour la société québécoise? Pour l'instant, la crainte qui nous habite est d'être considérées comme des sous-traitantes à rabais, qui se chargeront de problèmes sociaux très embarrassants dont personne n'a envie de s'occuper.

Une société civilisée et riche ne peut se permettre de passer complètement sous silence des phénomènes croissants de violence conjugale, de viol, d'interventionnisme moral, médical et technologique sur le pouvoir de reproduction des femmes, sans risquer de passer pour irréaliste. Dans des envolées humanitaires, on nous répond en haut lieu que «voyons, ça va de soi», que ce sont là des misères humaines inacceptables et que les malheureuses victimes de telles malchances méritent qu'on leur vienne en aide. L'entraide dans les communautés, par l'action bénévole, voilà à quoi nous conviait la ministre de la Santé et des Services sociaux dans la lettre accompagnant, en juillet dernier, notre maigre subvention. Accepter une telle invitation équivaudrait à renoncer aux aspirations collectives qui nous ont motivées à construire laborieusement nos centres de santé, nos maisons d'hébergement, nos centres d'aide et de lutte contre le viol.

Mais que faire devant le sevrage en douce de nos ressources financières? Que faire devant cette tentative d'évacuation de l'idéologie féministe dans le grand débat social? Opérer un repli stratégique pour refaire notre énergie combative? Continuer d'assumer nos contradictions de «cheap labor», des conditions de travail/militance pénibles qui font fuir la relève?

Quant à nous, la réalité financière nous oblige à faire un temps d'arrêt. Allons-nous mourir? Notre désir de résistance est fort. Nous devrons préciser notre stratégie de survie, nous ajuster à la conjoncture. Les réponses ne sont pas évidentes pour l'instant. Nous nous rattachons solidement à l'idée que nos regroupements respectifs puissent être des lieux de réflexion et de soutien mutuel. Qu'il en émerge des voies de survie multiples permettant à chaque groupe, dans son contexte, de tenir le coup, de garder le maximum d'espace social possible.

Encore un peu et vous nous verrez!

DANIELLE DUPUYS

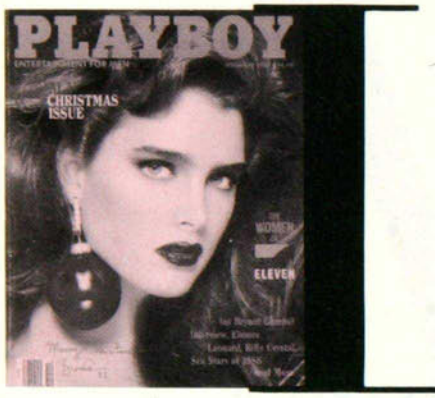
POUR LE CENTRE DE SANTÉ
DES FEMMES DE SHERBROOKE

LA VIE EN ROSE

vous envoie promener...

(voir page 50)

BRÈVES



LE DÉCLIN DE L'EMPIRE PORNO

La meilleure nouvelle de l'année n'est pas que 15 femmes aient été élues au Conseil de ville de Montréal. Plus savoureux, encore, cet article paru dans le *New York Times* du 5 octobre, qui proclame l'effondrement de l'industrie pornographique américaine. «Au cours des dernières années, les tirages de *Playboy, Penthouse, Hustler, Gallery* et *Oui* ont chuté considérablement, y apprend-on, et au moins la moitié des cinémas pour adultes ont fermé leurs portes.» La chaîne de télévision câblée des entreprises Playboy n'a guère plus de succès et, pour l'année 1986, les pertes totales de la compagnie se chiffrent à près de 62 millions $.

Comment expliquer le déclin d'une industrie si lucrative, dont le chiffre d'affaires annuel totaliserait jusqu'à 10 milliards $? Par le manque flagrant d'imagination des pornocrates. Comme diraient nos voisines du sud: «Once you've seen one porn movie, you've seen them all.» Bref, le produit porno standard, une histoire «plate» mal filmée, commence à ennuyer en ces jours où la sexualité est discutée et présentée plus franchement que jamais. D'après des psychologues, les gens perdraient «leur appétit pour un fruit qui n'est plus défendu». Et puis, les pressions exercées par les féministes, d'une part, et la droite conservatrice, d'autre part, ont obligé plusieurs kiosques à journaux à retirer de leurs étagères le matériel jugé offensant.

Il est fort probable aussi que le rapport Meese, publié au début de l'année aux États-Unis, ait exercé une certaine influence en établissant clairement un lien entre la porno et la violence faite aux femmes. Enfin, la peur du SIDA, une maladie transmise sexuellement, décourage bon nombre de comédien-ne-s de jouer dans des films porno.

L'industrie n'aurait-elle donc plus d'avenir? Ce n'est pas l'avis des principaux artisans de la porno, qui croient que l'avenir est dans la vidéo. Et qui misent sur une nouvelle clientèle: les acheteurs de porno sont de moins en moins des hommes adultes, et de plus en plus des femmes et des couples hétérosexuels «en quête de vidéos érotiques de qualité». De ce marché croissant, les femmes occuperaient une bonne part: vous sentez-vous l'âme d'une consommatrice de vidéos porno?

FRANCINE PELLETIER



RENDEZ-VOUS SECRET

«Un cours de condition féminine à trois crédits»: c'est ainsi qu'une participante résumait la rencontre qui avait lieu le 10 novembre à Montréal, à huis clos, entre groupes de femmes et ministres libéraux-ales. D'autres représentantes de groupes ont vu dans cette fermeture aux médias le désir du gouvernement de ne pas étaler son ignorance des questions de femmes. Si les femmes présentes ont effectivement passé beaucoup de temps à expliquer leurs dossiers, la rencontre — qui se répétera tous les ans — a quand même donné quelques résultats.

Le ministre de la Justice, Herbert Marx, y a promis une décision rapide, quant à l'émission d'un décret qui obligerait toute entreprise faisant affaire avec le gouvernement à implanter un programme d'accès à l'égalité. Rappelons qu'il s'agissait d'une promesse électorale des libéraux. Autre promesse que M. Marx dit vouloir tenir: la création d'un fonds juridique qui défraierait une partie des poursuites pour discrimination.

Et madame Gagnon-Tremblay dans tout ça? «Elle a beaucoup mis l'accent sur l'instauration de projets pilotes, volontaires cette fois, d'accès à l'égalité», de dire Lisa Novak, d'Action travail des femmes, qui note l'attitude «améliorée» de la ministre de la Condition féminine. «Plutôt que de remettre en question le travail des groupes de femmes, elle nous croit maintenant, quand on lui parle.»

F.P.



RAMBO AIME-T-IL BARBIE?

Les enfants se moquent des stéréotypes comme de l'an 40. Ainsi, le mois d'octobre à peine entamé, ils rêvent déjà des Hulk, Rambo, Maîtres de l'univers, Barbie, Sweet Secret et cie que leur vantent les publicités de Noël. Et mères, pères et grands-parents commencent déjà à se résigner, de peur de frustrer des désirs aussi pressants.

D'après la revue *Toys and Games,* 60% des adultes offrent aux enfants les jouets qu'ils-elles réclament et dépensent ainsi 300 $ par année en moyenne, surtout à Noël. Mais n'oublions pas que les marchands de jouets ont plus d'un tour dans leur sac. Ils vont même jusqu'à démontrer que les jouets violents ou guerriers servent d'exutoire à la peur et à l'agressivité engendrées par un monde où règnent le terrorisme et le nucléaire.



Vous pensez offrir plutôt une poupée ou un animal en peluche? Vous aiderez alors les petites filles qui (en majorité) les dorloteront à exprimer leurs sentiments de solitude et de tendresse.

Selon le magazine *Sales and Marketing Management,* les jouets véhiculent une idéologie qui coïncide avec les émotions des acheteur-euse-s. Peu surprenant alors que les boutiques Grandma à New York aient embauché des vendeuses âgées pour servir leur clientèle...

DENISE PROULX

L'AVORTEMENT EN COUR SUPRÊME

Début octobre, la lutte pour la légalisation de l'avortement a atteint un stade crucial. Le gouvernement ontarien ayant décidé de contester l'acquittement du Dr Morgentaler et de ses collègues Robert Scott et Leslie Smoling, accusés de pratique d'avortements illégaux à Toronto, les trois médecins se retrouvent maintenant devant la Cour suprême du Canada où ils tentent, une fois de plus, de faire reconnaître le droit des femmes à disposer librement de leur corps. En arguant que la loi actuelle sur l'avortement entrave le droit à la vie privée.

Mais la partie est loin d'être gagnée car les gouvernements fédéral et ontarien soutiennent que ladite loi assure l'équilibre entre le droit de la mère à la santé et le droit du foetus à la vie. Paradoxalement, le procureur du gouvernement fédéral, Me Edward Bojonky, qui adopte aujourd'hui la ligne dure pour défendre les droits du foetus, est celui-là même qui, dans une cause semblable en Saskatchewan il y a quatre ans, s'opposait au militant Pro-vie Joe Borowsky en soutenant que le foetus n'avait aucun droit constitutionnel à la vie.

La réaction des juges est difficile à prévoir. Quelques-uns ont souligné l'accès inégal aux services d'avortement thérapeutique, laissant sous-entendre que la loi actuelle est inopérante. Par contre, deux des sept juges ont participé au premier procès Morgentaler: ils y rejetaient l'argument de nécessité utilisé par la défense et qui a d'ailleurs résulté en un acquittement. Parmi les nouveaux juges cependant, une femme, la juge Wilson, saura peut-être faire pencher la balance en faveur des Canadiennes.

Si le jugement est défavorable aux docteurs Morgentaler, Scott et Smoling, ils risquent de faire face à de nouvelles poursuites. Dans le cas contraire, que se passera-t-il? La loi actuelle ayant prouvé son inefficacité, une nouvelle loi fédérale sera-t-elle proposée? Le gouvernement conservateur semble par ailleurs adopter la philosophie du tout ou rien: la loi actuelle ou rien d'autre. Quoiqu'il en soit, on peut s'attendre à voir chaudement débattue, d'ici les élections de 1988, la question de l'avortement.

MANON CORNELLIER

SECOND DÉBUT, BIS

Le jour où LVR annonçait officiellement son «second début» au Lolas Paradise à Montréal, le 6 novembre dernier, le Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme (CCCSF) faisait de même, boulevard Dorchester. Le CCCSF, installé à Ottawa, retrouve pignon sur rue dans la métropole, pour mieux desservir les femmes du Québec et des Maritimes. Priorités du bureau: formation professionnelle, équité en matière d'emploi, service de garde et reconnaissance du travail domestique. Clarisse Coderre, vice-présidente du CCCSF depuis juin dernier, y coordonnera le travail.

F.P.



LE CN SIFFLERA-T-IL TROIS FOIS?

Ottawa, 5 et 6 novembre 1986, Cour suprême du Canada. Troisième manche d'une poursuite enclenchée en 1979 par Action travail des femmes contre le Canadien national, entreprise d'État. Motif: discrimination contre les femmes. En 1984, le tribunal de la Commission canadienne des droits de la personne donnait raison à ATF. En 1985, la Cour d'appel jugeait au contraire que le tribunal avait outrepassé ses pouvoirs en imposant un contingentement pour l'embauche des femmes. C'était donc match nul et la Cour suprême, qui a entendu les deux parties au début novembre, devra, d'ici un an, trancher la question une fois pour toutes. Les femmes d'ATF se disent assez confiantes de recevoir un jugement en leur faveur. «Pour que l'avenir soit libre de discrimination, il faut commencer par s'attaquer à celle qui existe», ont-elles soutenu devant les juges.

F.P.

CONFETTIS MILITAIRES

Vous souvenez-vous de l'Ascension, ce paisible petit village du Saguenay-Lac-Saint-Jean que le ministère de la Défense canadien voudrait bien transformer en champ de tir (voir LVR, février 85)? Insatisfait des réponses fournies par la Défense nationale quant aux conséquences écologiques et sociales, fort de l'opposition exprimée depuis trois ans et demi par les gens de la région, un comité interministériel québécois vient de déposer un rapport défavorable à l'implantation de ce champ de tir.

Ce rapport tombe pile: les fermiers de Girardville, un village plus au nord, déjà survolé intensivement par des chasseurs F-18 et des B-52 américains, ont commencé à trouver sur leurs terres des «confettis militaires», des espèces de boules de laine d'acier éjectées lors des vols à basse altitude. «Tout le nord du Lac-Saint-Jean risque d'être affecté par ces manoeuvres militaires si Québec n'intervient pas», affirme la coalition contre le champ de tir. Il reste à savoir quel sort le ministre des Affaires internationales du Québec, Gil Rémillard, réservera au rapport.

F.P.

CHÈR-E-S ABONNÉ-E-S

La publicité est essentielle à la bonne santé financière de LA VIE EN ROSE. PARLONS-EN.

Certain-e-s de nos annonceur-e-s sont intéressé-e-s à louer notre liste d'abonné-e-s. Ils-elles aimeraient vous contacter pour vous proposer leurs services ou leurs produits. Bien entendu, cela ne vous engage à rien. Et, bien entendu, LA VIE EN ROSE ne veut louer sa liste qu'à des annonceur-e-s sérieux-euses qui respectent notre clientèle et en ont fait la preuve. Signalons que les annonceur-e-s s'engagent par contrat à n'utiliser qu'une seule fois la liste que nous leur louons. LA VIE EN ROSE envisage cette pratique, puisque c'est une source de revenu au même titre que la vente des espaces publicitaires. C'est clairement avantageux pour nous, ce peut-être avantageux pour l'annonceur-e, et, nous le pensons, pour vous aussi.

Cependant, si vous ne voulez pas que votre nom soit loué, vous n'avez qu'à nous le signifier en cochant la case réservée à cette fin sur l'enveloppe retour des abonnements.

Merci bien de votre collaboration.
Claude Krynski.

L'ÉCOLE DE MIME

Stage de création (mars 1987)
Artiste invité: Jan Ruts
Directeur de la compagnie
«Pyramid op de punt»
Directeur artistique
du Mime Studio d'Anvers
Professeur de mime
à l'École de mime
d'Amsterdam

Session 3
05/01/87 au 21/02/87

Renseignements et
inscriptions
3673, St-Dominique
Montréal
H2X 2X8
514 843-3009

Photo: Daniel Collins



BRÈVES

BOY'S CLUB À RADIO-CANADA

Présenté le 23 octobre dernier au CRTC, le mémoire du groupe de Vancouver *Mediawatch/ Évaluation-médias* est catégorique: «La télévision de Radio-Canada continuera à véhiculer des stéréotypes sexuels tant que les instances de décision de la société resteront aux mains d'un club fermé masculin.»

La Société Radio-Canada s'était engagée il y a cinq ans à améliorer la représentation des femmes sur ses ondes, mais celles-ci demeurent gravement sous-représentées à la télévision: 31,4% des personnes *montrées* au réseau anglais et 37,6% au réseau français. De plus, elles sont pratiquement absentes des émissions d'actualité et d'affaires publiques.

Mediawatch a demandé au CRTC d'imposer certains critères à Radio-Canada afin de corriger la situation. D'abord, la mise en place d'un programme d'équité en matière d'emploi visant la représentation égale des hommes et des femmes, d'ici dix ans, aux postes de création et de gestion, ainsi que (comme personnages) dans toutes les catégories d'émissions. Enfin, l'engagement à produire et à acheter des oeuvres de femmes.

M.C.

PROCHAIN NUMÉRO

En janvier, dans *La Vie en rose,* la prostitution: organisée à Bruxelles, montrée au cinéma, vécue à Montréal, discutée chez les féministes. Les trois nouvelles gagnantes du *Concours Fiction 1987.* La grève telle qu'elle est perçue par des travailleuses et des usagères des services publics. Et... Barbara, vingt ans d'amour exclusif.

En kiosque le 2 janvier.

PAUVRE ROSA

Il lui avait fallu six ans, à Rosa Becker, pour obtenir raison, finalement, devant la Justice. Après 18 ans de vie commune et de travail sur la ferme, son compagnon Lothar Pettkus l'avait proprement mise à la porte. D'une Cour à l'autre, elle avait exigé courageusement la moitié de la valeur de la propriété. En 1980, enfin, la Cour suprême du Canada reconnaissait son droit à ces 150 000 $. Et établissait par le fait même un précédent juridique capital en matière de propriété matrimoniale: à l'avenir, les épouses de fait seraient moins injustement traitées lors de la séparation, prévoyait alors le juge en chef Bora Laskin.

Six ans plus tard, Pettkus accumulant avec succès les mesures dilatoires pour empêcher la saisie de «ses» biens, Rosa Becker n'avait pas encore vu la couleur de l'argent et vivotait avec 60 $ par semaine à Franklin Centre, Ontario. Alors, quels sont les effets réels des victoires juridiques? Pour Rosa, cela n'a plus beaucoup d'importance, désormais. On l'a trouvée morte dans sa chambre, au début novembre, suicidée. Ni Pettkus ni Laskin ne sont venus à l'enterrement. (Tiré de *The Gazette*, 11 nov. 86)

dixVersions



IL FAUT LIRE

PASCAL QUIGNARD|Le salon du Wurtemberg



« Voici le jardin de roses, toujours promis et rarement donné. Le roman qui reste en vous et auquel vous pensez encore lorsqu'il n'est plus là: un ami perdu de vue, mais qui existe. Cela s'appelle Le salon du Wurtemberg, c'est de Pascal Quignard et c'est quelque chose de considérable. » (Jacques Folch-Ribas, La Presse)

« L'auteur du Salon du Wurtemberg tresse, avec quel talent, mais également quelle mesure, des guirlandes de fleurs et se penche sur son passé sans éprouver le besoin d'y mêler d'autres personnages que ceux et celles qu'il a aimés longtemps après s'en être détaché… Ce roman, en forme de souvenir lancinant, est un livre de sagesse et de raison. Et c'est également le livre d'un lettré. » (Lisette Morin, Le Devoir)

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

En librairie à 22,95$

PRÉVU



PUBLICATIONS

LA FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DES INFIRMIÈRES ET INFIRMIERS DU QUÉBEC offre aux personnes intéressées un document intitulé **Femme et santé: prendre la parole, prendre notre place.** Ce document trace un portrait de la situation vécue par les femmes en regard de leur santé, parle des origines et des conséquences de cette situation, et offre des pistes de solution. Info: (514) 842-5255.

MOUVEMENTS, le magazine de solidarité, volera de ses propres ailes! Issue de la CEQ il y a trois ans, cette publication bimestrielle prenait le virage de l'indépendance cet automne. Bien qu'il bénéficie toujours d'un soutien financier de la centrale syndicale, **Mouvement** invite tou-te-s ses abonné-e-s ainsi que tout-e individu-e ou organisme progressiste à devenir membre du magazine. Coût 50 $ par année, abonnement inclus. Info: (514) 282-1554.

LE CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME a réalisé au printemps 1985 une enquête auprès de 314 groupes de femmes de toutes les régions administratives du Québec, dont les résultats sont présentés dans un document intitulé **Recherche auprès des groupes de femmes.** Toute femme intéressée à en obtenir gratuitement copie peut s'adresser au Conseil du statut de la femme, Direction des communications, Service de l'expédition, 8, rue Cook, bureau 300, Québec, Québec G1R 5J7.

LES ÉDITIONS LA MISE EN JEU présente **La famille, un jeu d'enfant?**, qui se veut un outil d'animation invitant à la réflexion et à l'échange. Un jeu sans perdants, un déclencheur pour tous ceux et toutes celles qui désirent interroger les enjeux de la famille. Son coût: 14,99 $. Info: (514) 333-8908.

INVITATIONS

Déjeunez en compagnie de femmes intéressantes tous les lundis matins à **LA MARIE DEBOUT.** Au menu du mois de décembre: 1er décembre: deux femmes du Centre Saint-Pierre répondent à la question «Faut-il croire toutes les nouvelles?»; 8 décembre: Jeannine Lauzon nous parle de son métier: traiter les eaux; 15 décembre: Déjeuner Noël en fête. Devenez membre de la Marie Debout pour y participer. Au 562, rue Leclaire, Montréal. Info: (514) 255-1304.

Le 9 décembre, à 19 h, **L'ÉCHO DES FEMMES DE LA PETITE PATRIE** invite le public au visionnement d'un vidéo portant sur les stéréotypes sexuels **Femme/sage comme une image.** Cette présentation sera animée par Stella Daoust et Catherine Forget, du groupe Évaluation-Médias. Info: (514) 277-7445.

GROUPES

Préoccupée par la situation de guerre que vit le peuple salvadorien et à la suite du tremblement de terre qui a ravagé le Salvador en octobre dernier, **L'ASSOCIATION DES FEMMES DU EL SALVADOR** (AMES) lance un appel humanitaire à toute la communauté internationale, aux organisations soeurs, pacifistes, humanitaires, chrétiennes, aux personnalités parlementaires, etc., pour qu'elles apportent un soutien moral, matériel et économique aux femmes, enfants et personnes âgées victimes de cette tragédie. Faites parvenir vos dons à AMES, 1435, rue City Councillors, Montréal H2L 4J7. Info: (514) 843-7540.

LE CENTRE INTERNATIONAL MATCH, une agence de développement international, non gouvernementale et à but non lucratif, est la seule organisation au Canada dont l'unique mission est d'unir les Canadiennes et les femmes des pays en voie de développement par le biais de projets communautaires proposés et réalisés par ces dernières. Vous pouvez appuyer directement les aspirations des femmes du Tiers-monde en faisant une contribution à MATCH. Pour chaque dollar reçu, MATCH en verse trois. Faites parvenir vos dons à MATCH, 401-171, rue Nepean, Ottawa, Ontario K2P 9Z9. Info: (613) 238-1312.

DIVERS

Deuvieme festival de films de femmes de **CRÉTEIL**: mars 87. Conditions pour soumettre des films narratifs, des documentaires ou des court métrages réalisés ou coréalisés par une femme: avoir été complétés après le 1er juin 85 et ne pas avoir été montrés en France (au cinéma ou à la télévision). Format: 16 mm ou 35 mm. Les bandes vidéo en 3/4 po sont hautement recommandées pour la pré-sélection. Pas de films d'étudiant-e-s. Date limite pour le Canada: 15 décembre 1986. Frais d'inscription: bande 30 min.: 5 $, 30-60 min.: 10 $; deux bandes: 20 $; films 30 min.: 10 $, 30-60 min.: 15 $, plus de 60 min.: 20 $ (en dollars US). Faites parvenir à CRÉTEIL, a/s FIVFF, 625, Broadway, 9e étage, New York, N.Y. 10012. Info (urgences seulement): (212) 431-6483.

ACTION AUTODÉFENSE POUR FEMMES ET ENFANTS, un organisme sans but lucratif, offre à sa session d'hiver un cours d'autodéfense s'adressant aux femmes. Pour vous inscrire, téléphonez au (514) 284-1212, ou rendez-vous, les lundis et mercredis entre 9 h et 15 h, au 2035, boul. Saint-Laurent, Montréal.

L'ATELIER D'ARTS MARTIAUX DES FEMMES, fondé en 1984, s'adresse à toutes les femmes désireuses d'acquérir l'art du combat à travers une vision globale et féministe de l'art martial, qui se veut non compétitive. Les arts martiaux actuellement enseignés sont le **karaté** et le **tai chi**. Les femmes qui désirent s'inscrire pour la session d'hiver peuvent composer le 527-2607.

ÉVALUATION-MÉDIAS, un organisme pan-canadien qui a pour objectif d'améliorer la façon dont les femmes sont représentées dans les médias, invite les individu-e-s à lui faire parvenir leurs commentaires sur l'utilisation des stéréotypes sexuels (ou images positives, s'il y a lieu) dans une annonce publicitaire ou une émission précise paraissant dans une publication ou sur les ondes de stations canadiennes. Les commentaires doivent être énoncés sur des formulaires distribués par Évaluation-Médias. Info: (514) 270-7069.

ERRATUM

Une inexactitude s'est glissée dans l'entrefilet «De Londres à Laval» (LVR, sept. 86, p. 11). La compagnie Sun Life du Canada ne fait plus partie, et ce depuis dix ans, des compagnies canadiennes qui font affaires avec l'Afrique du Sud. Elle n'est donc plus sur la liste des compagnies à boycotter.



Aux Cuirs Valois: des tâches polyvalentes

PHOTO: MARTINE D'AMOURS



Mort, le militantisme québécois? Recyclé dans l'économie, plutôt. Et ambitieux.

L'ÉCONOMIE COMMUNAUTAIRE, CASSE-GUEULE OU POSSIBLE?

Au premier abord, l'atelier ressemble à bien d'autres. Douze femmes et deux hommes y confectionnent des vêtements de cuir. Soudain, la différence saute aux yeux. Elle est dans l'atmosphère: entraide plutôt que compétition. Mieux: tout le monde ici s'affaire mais sans craindre l'oeil du contremaître. Pour une raison bien simple: il n'y a pas de contremaître! C'est Carmen Fugère, 22 ans de métier, qui vérifie la qualité du travail des couturières moins expérimentées, entre deux ouvrages sur sa propre machine à coudre.

Non, Les Cuirs Valois, d'Acton Vale, n'est pas une entreprise comme une autre. C'est une coopérative de travail créée en 1983 par des travailleuses victimes de la fermeture de leur usine. C'est aussi un exemple du nouveau militantisme économique qui inspire de plus en plus les groupes populaires.

Des coopératives de travail, comme des corporations de développement économique communautaire (CDEC), il a été longuement et chaudement question les 16, 17 et 18 octobre dernier, lors du colloque *Fais-moi signe de changement*, organisé à Victoriaville par la Corporation de développement communautaire des Bois-Francs.

Par le nombre de participant-e-s, on se serait cru au bon vieux temps, quelque part dans les années 70, «l'âge d'or» du militantisme. Pensez donc: 450 personnes réunies pour réfléchir sur les acquis et l'avenir du mouvement populaire et communautaire québécois! Nouveaux visages: environ 65% militent depuis quatre ans ou moins. Nouveaux mouvements, aussi, avec une forte représentation des centres de femmes, des maisons de jeunes et des corporations de développement économique communautaire. Nouveaux créneaux, enfin: l'économie et la création d'emploi, nouveaux enjeux qu'on refuse de laisser «aux autres», nouveaux terrains d'innovation sociale.

«Le défi, c'est de subvertir l'argent, car il nous en faut, ainsi que du pouvoir, pour imposer nos priorités.» Lyse Brunet, coordonnatrice de l'R des centres de femmes, résumait ainsi l'enjeu. Investir l'économie à d'autres fins, selon d'autres valeurs, en conciliant rentabilité économique et projet social: casse-gueule, disaient les uns, mission possible, répondaient les autres.

Il ne s'agit pas, il ne s'agira jamais de s'emparer de la haute finance ou de la grande industrie. En matière d'économie et de création d'emploi, le mouvement populaire mise sur deux tableaux: les *coopératives de travail* — aussi nommées coopératives ouvrières de production — et les *corporations de développement économique communautaire* (CDEC).

Coops: avantages et inconvénients

Entreprises dont les travailleur-euse-s sont à la fois employé-e-s et copropriétaires, les coopératives de travail connaissent depuis 1980 une expansion rapide dans tout l'Occident industrialisé. Au Québec, leur nombre a doublé en quatre ans. Une poignée d'entre elles sont possédées totalement ou majoritairement par des femmes. «D'abord un enjeu de pain et de beurre, estime Nicole Giroux, ex-militante du JAL [1] et chercheure au Centre de gestion des coopératives, rattaché à l'École des Hautes Études Commerciales. Le problème est le suivant: de plus en plus de femmes ont besoin d'un revenu en même temps que l'emploi des femmes devient de plus en plus vulnérable. Pour plusieurs, l'alternative se trouve du côté de la création, souvent collective, d'entreprises.»

Juridiquement parlant, les principes de la coopérative de production sont simples: un vote par membre, quel que soit le nombre de parts sociales détenues, une assemblée générale souveraine, des surplus remis aux membres ou réaffectés au développement de l'entreprise. Certaines coopératives s'en tiennent à cela, ainsi qu'à leur objectif premier: la création ou la préservation d'emplois. D'autres cependant utilisent la formule pour améliorer aussi leur qualité de vie et de travail[2].

Carole Boucher est l'une des membres-fondatrices de Coopairs, coopérative de production, animation, information et recherche sur la sexualité. «C'est, dit-elle, un mode de gestion qui nous garantit plus d'autonomie comme femmes et comme professionnelles. Nous pouvons pratiquer la sexologie comme nous l'entendons, adopter une approche globale qui tienne compte des facteurs sociaux, culturels, politiques, un genre d'intervention mal vu des milieux universitaires et institutionnels.»

La coopérative Auxi-plus, de Montréal, a été créée pour contrer la situation de sous-emploi et d'isolement vécue par les auxiliaires familiales embauchées par les agences privées. «Les agences, explique Gisèle Côté, te laissent te débrouiller seule avec le ou la bénéficiaire. Pas d'information préalable sur la personne dont tu dois t'occuper, pas de ressources en cas de difficulté.» À Auxi-plus, en revanche, l'information, la formation professionnelle des auxiliaires et l'amélioration de la qualité du service font partie intégrante des objectifs. Après neuf mois d'opération, la coopérative compte une centaine de membres, très massivement des femmes.

Carmen Fugère et Franca Cerbo, des Cuirs Valois, ne retourneraient pas travailler dans une entreprise privée. Et pour cause! Franca, simple couturière dans l'ancienne usine, s'est recyclée pour devenir patronniste dans la nouvelle coopérative. Carmen résume ainsi la différence: «Dans le privé, t'as toujours le même ouvrage, la même machine. Ici, c'est plus intéressant, plus polyvalent. À tour de rôle, nous sommes amenées à présenter nos produits dans les expositions, ce qui nous donne un contact avec la clientèle. Et puis, conclut-elle, si on préfère la coop, c'est peut-être parce qu'on a tellement investi dedans!»

Dans tous les cas, en effet, le démarrage d'une coopérative de travail tient de la course à obstacles, tellement est considérable l'investissement en temps et en argent.

D'abord chaque membre doit souscrire une part sociale: on la puise dans ses économies, on l'emprunte, on la prélève sur ses premiers salaires. Il faut ensuite négocier avec les institutions financières. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles n'entretiennent guère de préjugé favorable à l'égard des coopératives, d'autant moins s'il s'agit de femmes. «Au départ, explique Madeleine Ménard, gérante des Cuirs Valois, la banque ne nous prenait pas tellement au sérieux. Qui étions-nous, pour vouloir démarrer une entreprise? Et puis l'aspect coopératif leur faisait peur. Qui est responsable? disaient-ils. Tout le monde est boss!» Une coopérative comme Trasso, spécialisée dans la fabrication d'uniformes,

MARTINE D'AMOURS



Nancy Neamtan

existerait sans doute aujourd'hui si la banque ne s'était pas retirée progressivement du projet et ce, en dépit d'un carnet de commandes bien rempli.

Puis il faut consacrer à l'entreprise une quantité impressionnante d'heures bénévoles avant d'en obtenir le moindre cent en salaire. Toutes les soirées et les fins de semaine requises par la coopérative entraînent parfois des difficultés familiales qui peuvent... assombrir la détermination farouche des coopératrices.

Même l'aspect démocratique, si intéressant, pose des défis particuliers. Madeleine Ménard rapporte que certaines décisions sont particulièrement difficiles à prendre: procéder à des mises à pied quand il manque de travail, critiquer la qualité du travail de certaines collègues, etc.

Dans une coopérative de petite taille, le fonctionnement collégial est plus facile. Ainsi, explique Carole Boucher, les trois membres de Coopairs trouvent aisé de décider en commun. À Auxi-plus, la directrice Josée Proulx tient un discours plus nuancé. «Avec près de cent membres dispersés dans les lieux de travail différents, nous ne pourrons jamais fonctionner comme une petite coopérative où tout le monde prend les décisions. Pour une foule d'aspects, par exemple la répartition des heures, les travailleuses devront s'en remettre aux gestionnaires, lesquelles seront éventuellement élues par les membres. Il ne faut jamais oublier que nous sommes une entreprise et que l'aspect *démocratie*, si important soit-il, ne doit pas prendre le pas sur l'aspect *gestion*.»

Si l'entreprise coopérative n'a pas pour but premier de réaliser des profits, elle cherche quand même à dégager des surplus. Mais à la différence de l'entreprise privée, ces sommes sont réinvesties dans l'amélioration des salaires, des équipements et des conditions de travail.



Conjuguer la loi du marché avec un fonctionnement démocratique et l'expérimentation de nouveaux rapports de travail, voilà le défi auquel sont confrontées les coopératives de production. Mais, certaines expériences l'ont démontré cruellement, on ne peut éviter l'élément rentabilité.

Nicole Giroux, qui a étudié de près le fonctionnement de plusieurs coopératives, explique que les conditions de succès d'une coopérative sont les mêmes que pour n'importe quelle autre entreprise: «Un bon créneau, c'est-à-dire un produit qui corresponde à un besoin sur le marché, une connaissance du produit et du marché, un secteur où la valeur ajoutée est importante, une équipe complémentaire et si possible, un potentiel pour l'exportation et la possibilité de se qualifier pour les emplois de l'avenir. Souvent, conclut-elle, les coopératrices partent de ce qu'elles savent faire: la cuisine, la couture, le gardiennage. Cela comporte des avantages mais aussi l'inconvénient de se cantonner à des secteurs d'emploi traditionnels et peu qualifiants.»

Autre leçon héritée du passé: on ne s'improvise pas coopérateur ou coopératrice. Retraçant l'expérience de Trasso, une coopérative mise en faillite après deux ans de fonctionnement, Monique Sullivan rapporte: «On a embarqué dans la formule en l'espace d'une nuit, parce que c'était le seul moyen de récupérer un job. Mais on a toujours été pris à la gorge, sans avoir le temps d'expérimenter, de former les membres, etc.»

Il est vrai que 75 % des emplois fournis par les coopératives sont précaires (saisonniers, à temps partiel). Mais la précarité dépend beaucoup des secteurs de travail où sont implantées ces coopératives (industrie forestière, bleuetière, services, etc.). En examinant la réalité par l'autre bout de la lorgnette, on pourrait dire qu'à secteur de travail équivalent, l'emploi dans les coopératives est moins précaire que dans l'entreprise privée. Pour une raison très simple: les travailleur-euse-s-propriétaires des coops possèdent toute l'information disponible pour tenir compte des fluctuations du marché.

En outre, si le démarrage d'une coopérative de travail comporte des risques, les travailleur-euse-s concerné-e-s estiment souvent que cela vaut mieux que d'assister impuissant-e à la fermeture de son usine ou de partir seul-e à la recherche d'emplois introuvables.

Des trois coopératives visitées, seule Coopairs en arrache pour le moment. Carole Boucher le reconnaît: «Nos salaires en prennent un coup. Mais c'est comme si on avait une grosse tête dure, comme si on avait pris la piqûre de l'autonomie — «non, je n'aurai pas de patron» — en même temps que celle de l'entreprise — «oui, on va la faire marcher, cette boîte-là.» Aux Cuirs Valois, par contre, on verse les salaires prévus par le décret de l'industrie du vêtement et les nouveaux contrats décrochés ont même permis de passer d'emplois saisonniers (huit mois par année) à des emplois à temps complet. Chez Auxi-plus, les membres travaillent de 25 à 30 heures par semaine et les salaires sont plus élevés que dans les agences privées: 6,40 $ au lieu de 4 $ ou 5 $.

Vingt ans après avoir été organisateur syndical dans le secteur du textile, Michel Chartrand rencontrait à nouveau des travailleurs et des travailleuses de la Dominion Textile. «Qu'est-ce qui a changé en 20 ans?, leur a-t-il demandé. Avez-vous encore le plan boni, le travail à la pièce?» Eh bien oui, chez Dominion Textile, on fonctionnait encore dans ces conditions extrêmement pénibles. «C'est drôle, concluait Paul-André Boucher, l'ancien président de Tricofil, qui rapportait l'anecdote, comme à Tricofil c'est la première chose qu'on a fait sauter![3]»

CDEC: surtout en ville

Si le mouvement coopératif a, au Québec, une tradition de quelques décennies, particulièrement en milieu agricole, c'est beaucoup plus récemment qu'on a vu s'implanter, en milieu urbain, les corporations de développement économique communautaire (CDEC).

L'histoire commence en 1984, à Pointe Saint-Charles, dans le sud-ouest de Montréal. Dans ce quartier dont la population, à 75 % prestataire de l'État, est menacée d'éviction au profit d'une clientèle plus fortunée, une coalition de groupes populaires réclame et obtient 75 000 $ pour une étude sur le potentiel économique du quartier. Le Programme économique de Pointe Saint-Charles (PEP), issu de cette coalition et chargé de l'étude, allait devenir la première *corporation québécoise de développement économique*, inspirée du modèle répandu dans les communautés ethniques de

PHOTO: MARTINE D'AMOURS

plusieurs grandes villes américaines; à Boston, par exemple, auprès de la communauté italienne.

Le plan de travail du PEP se divise en quatre volets: défense auprès de la Ville de Montréal d'un contre-plan *d'aménagement* qui conserve au quartier sa triple vocation commerciale, industrielle et résidentielle; *création d'emplois*, notamment mais non exclusivement par le soutien aux entreprises coopératives; *formation* de base, formation professionnelle et formation à la gestion pour la population du quartier; et *financement* de ces entreprises par la création d'un fonds d'investissement.

À la suite du colloque *Mon quartier, je l'ai à coeur*, les groupes populaires du Centre-sud de Montréal forment aussi, en 1984, leur propre corporation de développement économique communautaire, bientôt imités par ceux d'Hochelaga-Maisonneuve. Certaines corporations, comme celle des Bois-Francs, d'abord conçues pour regrouper les intervenant-e-s communautaires de la région, en viendront aussi à privilégier le volet création d'emploi.

En 1984-85, à la fin de son deuxième mandat, le gouvernement du Parti québécois donne des signes de panique. Son cauchemar, son fantasme, son leitmotiv: créer de l'emploi. C'est dans ce contexte que Pauline Marois, alors ministre de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu, pilote le dossier des corporations de développement économique communautaire. Les subventions, de 200 000 $ à 300 000 $ étalés sur 15 mois pour chacune des CDEC, sont arrachées presque à la veille des élections.

À l'Industrie et Commerce, son collègue Rodrigue Biron a déjà entrepris de faciliter la création des coopératives ouvrières de production. Son raisonnement est le suivant: les petites entreprises créent plus d'emplois que les grosses; les coopératives sont généralement de petites entreprises; aidons les coopératives à créer de l'emploi. Le MIC s'est donc mis en devoir de sortir l'artillerie lourde: révision de la loi, qui réduit de 12 à 3 le nombre minimum de signataires d'une demande d'incorporation; modification du mandat de la Société de développement coopératif (SDC), maintenant chargée de garantir des prêts à la capitalisation; création d'une douzaine de groupes-conseil (GC), responsables du soutien technique aux coops de travail; mise sur pied de coopératives régionales de développement (CRD) avec mission de planifier le développement des coopératives dans chacune des régions du Québec; enfin, instauration du régime d'investissement coopératif, le RIC, sorte de RÉA coopératif, en moins avantageux cependant.

Ouf! on n'en demandait pas tant. Plusieurs de ces mesures, il est vrai, ont été revendiquées par les coopératives. Toutefois, celles-ci, ou du moins les plus averties, voient d'un mauvais oeil ce parachutage de structures et de gestionnaires plus versés dans l'«entrepreneurship» que dans l'«autogestion». Comme quoi la coopérative c'est une coquille: on peut mettre ce qu'on veut dedans.

Récupérer ou être récupéré?

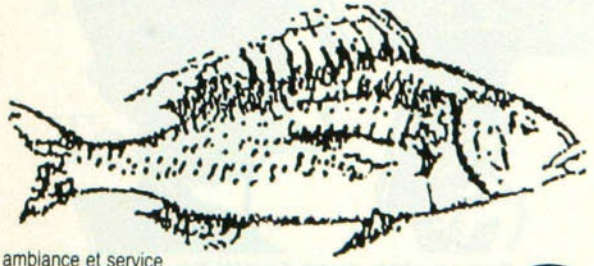
Face à cette ouverture étatique au développement économique coopératif ou communautaire, on voit au moins cinq ou six réactions différentes. Certains s'emparent de la coquille pour se «partir en business». D'autres y trouvent le moyen de résoudre collectivement un criant problème d'emploi.

Le mouvement syndical, lui, n'est d'abord pas très chaud. La FTQ, autrefois impliquée dans l'expérience de Tricofil, investit maintenant toute sa foi dans son Fonds de solidarité. De son côté, la CSN a fini par demander et par obtenir (c'est une question de jours, nous dit-on) la gestion d'un des groupes-conseil issus du MIC. Dans les deux cas, on vise avant tout le maintien et la création d'emploi. L'autogestion? Vous repasserez...

Une partie du mouvement populaire a craint et craint encore de perdre sa vertu dans ce militantisme économique. Au colloque de Victoriaville, une bonne moitié de la salle accumulait des réticences, exprimées par quelques ténors masculins: «Depuis quand le rôle des groupes populaires est-il de remplacer l'État sur le terrain de la création d'emplois? Et puis travailler avec des gens d'affaires, dans le cadre des CDEC?... Non, décidément on ferait mieux de garder nos énergies pour revendiquer.» Ce à quoi les «pragmatiques», dont beaucoup de femmes, rétorquaient par l'argument de la nécessité ou, comme le disait Nancy Neamtan, du Programme économique de Pointe Saint-Charles: «C'est le moyen de continuer à lutter pour la justice sociale tout en ayant perdu sa naïveté!»

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ
la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR



ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX

PIAROTOLVERNA DU SYMPOSIUM

À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

cinéma libre

CINÉMA LIBRE
vous souhaite Joyeux Cinéma!

Une nouvelle équipe, une nouvelle adresse,
3575 boul. St-Laurent, suite 704, H2X 2T7

De nouveaux films au répertoire:

★ Pellan ★
★ Contes des mille et un jours ou Jean Desprez ★
★ Le Rêve de Voler ★
★ Cho Oyu la voie de l'impossible ★
★ Nous près nous loin ★
★ Painted landscapes of the times: the art of Sue Coe ★
et d'autres à venir.

DISTRIBUTEUR DE FILMS ET VIDÉOS

Plus généralement, une certaine gauche bien pensante crie, devant coops et CDEC, à l'autogestion de la misère: les emplois créés sont précaires, donnent des salaires de crève-la-faim; c'est le Tiers-monde de l'Occident! Ceux-là pensent peut-être qu'on trouve (ou on retrouve) un emploi en plaçant une annonce dans les journaux, exemple: «syndicat recherche patron honnête et dévoué, ayant les reins assez solides pour supporter la lutte des classes!»

D'autres encore, naïfs, y voient la solution miracle, la «troisième voie», l'alternative conviviale, et écartent d'un revers de main des difficultés et des contradictions très réelles: utilisation de coopératives comme sous-traitantes de services publics, revenus insuffisants pour générer des salaires décents, travailleur-euse-s davantage intéressé-e-s à gagner leur pain qu'à participer à la gestion de l'entreprise, etc.

Viennent enfin celles et ceux qui, comme Nancy Neamtan, du PEP de Pointe Saint-Charles, ou Ginette Genois, de la corporation des Bois-Francs, cherchent à utiliser les programmes gouvernementaux pour faire avancer concrètement une perspective économique alternative: entreprises à productions socialement utiles, emplois décents et durables, fonctionnement démocratique, gestion collective, organisation du travail différente (plus profitable aux femmes mères, par exemple).

Nancy Neamtam est la première à reconnaître qu'il y a souvent matière à casse-tête. Certains débats ont été douloureux, comme celui qui a finalement conduit le PEP à ne pas soutenir exclusivement l'entreprise coopérative et à demeurer ouvert à de petites entreprises privées de gestion plus traditionnelle.

Par ailleurs, il y avait dans Pointe Saint-Charles la réalité criante du besoin d'emploi, surtout chez les femmes, et il y avait le goût de prendre l'offensive, de s'approprier un espace, d'oser des contre-propositions de développement. «Le PEP, illustre Nancy, s'oppose à la fermeture du CN et à la perte subséquente de 2 000 emplois. Mais qu'on le veuille ou non, le marché du travail change et il est peu probable de voir ressurgir des entreprises de 2 000 travailleur-euse-s. De là l'importance d'expérimenter d'autres types d'emplois, de proposer d'autres façons de travailler, même s'il nous faudra des années d'efforts avant de créer 2 000 emplois.»

D'ici un an ou deux, les défis seront nombreux. D'abord, mettre une «patte communautaire sur les structures» gouvernementales laissées par les péquistes, à l'image de la corporation des Bois-Francs qui parraine le groupe-conseil de sa région. «Ensuite, insiste Ginette Genois, développer nos moyens. À quoi sert-il de démarrer des entreprises si on n'a pas de fonds pour les soutenir?» Elle n'est pas seule à penser que le prochain obstacle à surmonter sera le financement. Or, des groupes européens et américains ont une expertise qui pourrait servir dans la cueillette de l'épargne dite «de proximité», c'est-à-dire des ressources du milieu qu'on réaffecte dans le financement d'entreprises alternatives. Un groupe américain, Women's Banking, canalise ainsi l'épargne de femmes pour servir de caution aux projets économiques démarrés par des femmes.

Le rapport Gobeil a déjà mis en cause l'existence de la Société de développement coopératif. Les subventions accordées aux CDEC et aux organismes de support (GC et CRD) viennent à échéance d'ici un an. Le gouvernement libéral a déjà fait savoir qu'il «réévaluerait» alors les programmes. «Au printemps, c'est l'inconnu», reconnaît Nancy Neamtan, «...mais je t'assure qu'on va se battre.»

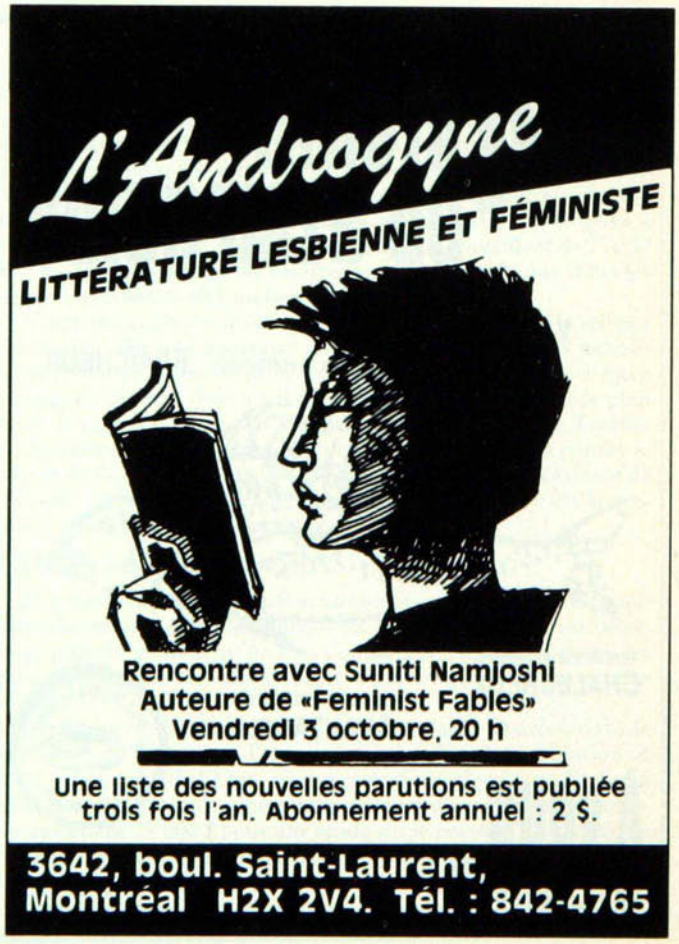
Décidément, en investissant l'économique, le mouvement populaire n'a pas perdu sa combativité. Il l'exerce plutôt sur de nouveaux terrains. ◇

1. JAL: du nom de trois paroisses du Bas-du-fleuve, Justin, Auclair et Lejeune qui, au gouvernement qui avait planifié leur fermeture, ont répondu par la mise en place d'un projet de développement autocentré et largement coopératif.

2. Selon une enquête récente de Benoît Lévesque, la création d'emplois est l'objectif prioritaire de 87 % des coopératives de travail mais la recherche de nouvelles formes d'organisation du travail et le changement social sont également prioritaires pour respectivement 54,4 % et 42,6 % d'entre elles (B. Lévesque et al. *Profil socio-économique des coopératives de travail au Québec*, 1985).

3. Cette anecdote est tirée d'une entrevue réalisée par Louis Favreau, dans le cadre d'une recherche en cours sur les mouvements populaires.





LE THÉÂTRE D'UN TEMPS PRÉSENTE

Les femmes ont partout leur place mais elles ont besoin de moyens . . . Le Théâtre d'un Temps en est un.

J' t'aime ben qu' trop







de Jocelyne Beaulieu

une pièce traitant de la violence
faite aux femmes
dans leur vie de couple

DISPONIBLES SUR COMMANDE

à venir en mai 1987:

une nouvelle
pièce de Jocelyne Beaulieu sur
le rapt d'enfants par
leurs parents

Le Théâtre d'un Temps

C.P. 657
succursale Desjardins
Montréal, Québec H5B 1B4

(514) 767-9363

Publié grâce à l'aide du
Secrétariat d'État du Canada

photos par Natalie Tessier

La centrale de Saint-Laurent-des-eaux, en France, au bord de la Loire

PHOTO: PONO PRESSE

ROSALIE BERTELL



Allons-nous, titubant, vers la lumière et la résurrection ou, au contraire, vers le gouffre et le néant?

SOMMES-NOUS EN VOIE D'EXTINCTION?

«La guerre doit devenir de l'histoire ancienne tout comme les châteaux médiévaux, la fortification des villes, le duel, le cannibalisme et l'esclavage. Le droit qu'ont les nations de tuer leurs propres citoyens ou ceux d'autres nations, pour un avantage politique quelconque, est aussi outrageant aujourd'hui que l'était jadis le droit du mâle sur la vie de sa femme et de ses enfants.»

Ainsi parle Rosalie Bertell, docteure en mathématiques, en physique et en biochimie, auteure de *No immediate Danger: Prognosis for a Radioactive Earth* et récipiendaire cette année du prix Nobel «alternatif», le Right Livelihood Award. Décerné depuis quatre ans par une fondation suédoise, ce prix couronne des scientifiques qui se distinguent en matière de paix, d'écologie ou de problèmes sociaux.

Rosalie Bertell, une petite femme de 56 ans, Américaine de naissance, religieuse de vocation (elle a même été chez les Carmélites!) et féministe d'orientation, a des choses terrifiantes à dire. Mais elle les dit toujours avec un calme étonnant, dans les circonstances loin d'être superflu.

Elle étudie les effets des radiations nucléaires sur les humains et sur la planète, ce qu'elle appelle «le processus de brutalisation en préparation pour la Troisième Guerre mondiale», depuis plus de 20 ans. Depuis qu'elle a établi, en fait, un lien entre le développement de la leucémie et les rayons X médicaux. Plus que tout autre facteur environnemental, héréditaire ou professionnel, ces derniers seraient en cause. «Le jour où j'ai entendu les promoteurs d'énergie nucléaire déclarer que cette industrie n'était pas plus dangereuse pour la santé que les rayons prescrits par les médecins, j'ai commencé à m'inquiéter», expliquait la docteure Bertell, de passage à LVR il y a quelques mois.

Rosalie Bertell le dit aujourd'hui à qui veut bien l'entendre: l'espèce humaine est en voie d'extinction. Selon ses recherches, les radiations auraient fait, de la première explosion nucléaire en 1945 (Hiroshima-Nagasaki)... à nos jours, 17 millions de victimes. Comment expliquer un chiffre aussi astronomique? «C'est en partie à cause du moment auquel l'industrie nucléaire s'est mise en branle, dit-elle. C'était au début des années 50, les Soviétiques venaient d'expérimenter leur première bombe atomique, la guerre de Corée battait son plein et les relations internationales devenaient de plus en plus tendues. Soucieux, disaient-ils, «de sauver New York et Los Angeles d'une bombe nucléaire», les militaires américains ont eu, à partir de ce moment-là, tous les droits. C'est alors que le Nevada a été désigné comme terrain d'essai nucléaire: au début, on devait y permettre quatre bombes seulement. Quiconque s'y opposait était immédiatement taxé de communisme ou d'anti-patriotisme.»

Trente-cinq ans plus tard, c'est 1 200 bombes qu'on a testées au Nevada et un peu partout, peut-être surtout dans le Pacifique. Quelles sont les conséquences de cette course nucléaire poursuivie d'abord par les Américains et les Soviétiques, par les Français, les Anglais, les Chinois et les Israéliens ensuite? Dans le Pacifique, elles vont de la disparition complète de territoires (certaines îles se sont vaporisées, d'autres ont tout simplement coulé), à la naissance de «jellyfish babies», c'est-à-dire de formes qui ressemblent davantage à des «grappes de raisins» qu'à des êtres humains. Dans les pays industrialisés, on a vu une incidence beaucoup plus élevée de cancers, de diabètes, de leucémie, de maladies dites dégénératives, voire de vieillissement prématuré, d'hyperactivité et d'obésité. D'après un estimé des Nations Unies, 150 mégatonnes de déchets atomiques se baladeraient actuellement dans la stratosphère, au-dessus de l'hémisphère nord.

Verdict de mort

Il faut dire aussi, poursuit Rosalie Bertell, que la Commission internationale pour la protection radiologique (ICPR), censée émettre des recommandations à ce sujet (habituellement suivies par le Canada), est un organisme passablement cor-

FRANCINE PELLETIER

PHOTO: SUZANNE GIRARD



PHOTO: PONO PRESSE

rompu, qui ne sert qu'à donner bonne conscience aux gouvernements.

Ainsi, pour chaque million de personnes exposées à un *rem*[1] de radiations, l'ICPR prévoit 1?5 cancers. La communauté scientifique estime plutôt des probabilités se situant entre 1 000 et 44 000, soit 10 à 44 fois plus de cas. «Un gros écart, de dire Mme Bertell, mais qui s'explique facilement: les promoteurs d'énergie nucléaire, obligés de prévoir les dangers potentiels de leurs centrales, se basent toujours sur les chiffres les plus bas. L'industrie fonctionne donc selon des critères beaucoup moins rigoureux que les normes scientifiques.»

Selon la docteure, rien ne suscite des réactions plus «irrationnelles» que la question des radiations à basse intensité. «Au début, je croyais que tout l'argent impliqué, des mines d'uranium jusqu'aux centrales nucléaires, justifiait autant d'accrocs à la logique. Mais c'est encore plus profond: ce sont les stratégies militaires mêmes qui sont en jeu. Les gens doivent pouvoir tolérer les radiations coûte que coûte, sinon comment pourrait-on fabriquer des armes nucléaires?[2]... C'est d'ailleurs pourquoi la phrase clé, chaque fois qu'il est question d'une fuite quelconque, est toujours: «Pas de danger immédiat». Et dans un sens, c'est vrai, puisque ce ne sont ni les organes vitaux ni le fonctionnement du corps qui sont attaqués. Ce sont les cellules. Vous n'en mourrez pas immédiatement mais, à long terme, c'est peut-être une sentence de mort. Pour vous. Et pour vos enfants.»

C'est ce qui fait dire à la docteure Bertell que notre société est atteinte de la «maladie de la mort», la civilisation actuelle subissant une crise structurelle. «Le système des nations-états, qui ne date pourtant que de 350 ans (avec le traité de Westphalie), est au bout de son rouleau, explique-t-elle. Car le nationalisme exarcerbé généré par un tel système est en train de nous tuer. Au nom de la sécurité nationale, on détruit nos aliments, notre eau, notre oxygène, notre terre et même notre matériel génétique. Il s'agit en fait d'une double crise: détérioration d'un système politique d'un côté et détérioration d'une population de moins en moins en mesure de faire face au problème, de l'autre. Les enfants qui naissent aujourd'hui sont physiquement moins forts que nous l'étions à notre naissance. C'est de la folie et ça doit s'arrêter. Mais d'abord, il faut se demander: quelles caractéristiques de ce système nous ont mené-e-s au bord du précipice? Deux choses: le droit de chaque nation à son armée ainsi que celui d'imposer la peine capitale. Si nous éliminions ces éléments, le système politique actuel s'effondrerait.»

Les vrais «primitifs»

Bien que Rosalie Bertell reconnaisse beaucoup de mérites au nationalisme — le sentiment d'identité, la protection d'une langue et d'une culture, les possibilités d'emplois et de bénéfices sociaux... — elle juge le système des nations-états «primitif»: nous en sommes toujours à la mentalité du plus fort et au recours à la violence comme moyen de résoudre les conflits. «Les hommes qui prennent les décisions dans cette société, poursuit-elle, ne se sentent responsables que de l'argent impliqué et du pouvoir politique qui s'y ratta-

LE GRAND VOYAGE POUR LA PAIX

Le rôle de chien de garde que Rosalie Bertell souhaitait voir jouer par l'Église auprès des gouvernements, des femmes le jouent présentement avec *Le Grand Voyage pour la paix*. Une initiative des femmes suédoises, encore une fois. Les mêmes qui, depuis cinq ans, ont organisé quatre grandes marches pour la paix, dont la plus récente traversait l'Amérique centrale, en décembre dernier (voir LVR, mars 86). Plus ambitieux encore Le Grand Voyage pour la paix consiste à poser cinq questions aux gouvernants du monde. Questions auxquelles ils sont tenus de répondre clairement, c'est-à-dire par un *oui* ou par un *non*:

1. Voulez-vous interdire à vos forces défensives de quitter le territoire de votre pays, si tous les autres pays de l'ONU font de même? 2. Voulez-vous interdire les armes nucléaires et toutes les autres armes de destruction massive dans votre pays, si tous les autres pays de l'ONU font de même? 3. Voulez-vous interdire toute exportation d'armes de votre pays, si tous les autres pays de l'ONU font de même? 4. Voulez-vous coopérer pour que l'eau potable, la nourriture, les soins élémentaires de santé et l'éducation soient garantis à tous dans le monde? 5. Voulez-vous que des conflits futurs avec d'autres pays soient résolus par des moyens pacifiques et non par l'usage ou la menace de moyens militaires?

Le Grand Voyage pour la paix complétait la première de ses quatre étapes l'année dernière, en Europe. Résultat: des 28 pays visités (tant à l'Est qu'à l'Ouest), 21 ont répondu *oui* aux cinq questions. Mais les abstentions sont notables: la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et l'Allemagne de l'ouest, soit les puissances militaires les plus fortes d'Europe et les alliés les plus sûrs des États-Unis.

FOULARDS EXCLUSIF

CAMÉLÉON

161 rue St-Paul est
Montréal, Qué. H2Y 1Z5
878-1250 / 282-9201

che. Des êtres humains, ils se soucient très peu. Ce que la bombe à neutrons illustre d'ailleurs à merveille: elle tue les vivants sans abîmer les choses. Ces hommes sont fascinés par des machines, des édifices, des avions... C'est ça qu'ils veulent sauver. Ils voient le monde comme une énorme usine qui fonctionnerait aux coûts les plus bas. Or, ce n'est pas que la planète soit incapable de soutenir plus d'habitants; c'est qu'il s'y joue présentement une compétition féroce entre les êtres humains et les industries gobeuses d'eau, d'air et de terre. Ce sont ces attitudes qui, plus que toute autre chose, nous corrompent et nous perdent...»

Mais si l'heure est grave, la crise actuelle n'a pas que du mauvais. «Une crise peut avoir deux issues: l'anéantissement ou, au contraire, une percée de civilisation. À la fin de l'ère tribale, les tribus s'agglomeraient pour fonder des villes et cela a dû paraître très inquiétant, par exemple. Après tout, c'est la tribu qui jusqu'alors fournissait foyer, travail, soins et protection. Le chef de la tribu avait même droit de vie et de mort sur ses sujets. Lorsque cette organisation primitive fut modifiée, on peut dire que l'espèce humaine venait de faire un grand bond en avant. Il était dorénavant possible, voire avantageux, de vivre avec des personnes qui ne nous étaient pas liées par le sang. Différentes de nous, donc. Une fois ce principe reconnu, les villes pouvaient grandir presque indéfiniment sans que cela pose de problèmes.»

PHOTO: SUZANNE GIRARD

Parler pour la terre

Allons-nous, titubant, vers la lumière et la résurrection ou, au contraire, vers le gouffre et le néant? Rosalie Bertell vacille d'un jour à l'autre entre l'optimisme et le pessimisme. «Chose certaine, personne ne parle pour la terre, en ce moment, ni pour les femmes, les vieillards, les jeunes... Il faut que nous exigions notre place. Et d'abord, dirais-je, dans les organismes les plus problématiques: les ministères des Affaires étrangères et les Instituts d'études stratégiques. Il n'y a ni médecin, ni écologiste, ni psychologue, ni généticien autour de leurs tables de travail. Je le sais pour avoir assisté à des réunions. Il y a là, surtout, des militaires occupés à leur grand jeu d'échecs. Et trop absorbés par leurs calculs stratégiques pour se demander si le jeu en vaut vraiment la chandelle.

«Il faut que les femmes infiltrent ces groupes. Ce ne sera pas facile, car cela implique, entre autres, apprendre à parler leur jargon franchement dégueulasse. Et de façon plus large, il faudra utiliser des méthodes de non-coopération. La prochaine fois qu'ils voudront tester un missile Cruise au Canada, par exemple, les femmes devraient s'absenter de leur travail. L'époque des démonstrations dans la rue tire à sa fin, de toute façon, et puis cette méthode de dénonciation sert trop souvent de prétexte à la police pour déployer ses tactiques d'intimidation. Mais qu'est-ce que la police ou l'État pourront faire si l'on reste chez soi? Plusieurs options non violentes s'offrent à nous. Mais nous devons les déployer massivement et systématiquement. J'aimerais aussi voir l'Église jouer un rôle plus actif vis-à-vis des militaires. Elle devrait payer elle-même les aumôniers militaires, par exemple; elle devrait rappeler aux soldats les engagements de paix pris par leur pays, des engagements qu'ils ignorent souvent alors qu'ils devraient être les premiers à les faire respecter.

«Ce qui m'encourage en ce moment, c'est que de plus en plus de gens tentent d'imaginer l'avenir différemment, de concevoir un monde où ni la stabilité politique ni les emplois ne dépendraient de la guerre. Vous savez qu'aux États-Unis de moins en moins d'étudiants s'inscrivent aux programmes de physique nucléaire, parce qu'ils et elles n'y voient plus d'avenir? C'est d'ailleurs ce qui m'a tant excitée de l'évolution récente des Philippines. Voir tout un peuple traverser la ligne invisible qui sépare la soumission du rejet; tout un peuple affirmant: «Nous ne prétendrons plus que cette situation est normale. Nous allons protester jusqu'à ce qu'elle change.» Cette prise de conscience fondamentale, point de non-retour, nous nous en rapprochons chaque jour davantage, je crois. Mais, que nous parvenions ou non à faire changer de direction cette société, je sais que je dois veiller au destin de cette planète. Les femmes, vous savez, ont toujours été celles qui ont veillé à l'avènement comme à l'aboutissement de la vie...»



Rosalie Bertell, l'ex-carmélite qui n'a pas peur des mots

La deuxième étape — 14 pays dispersés à travers l'Amérique du Nord et du Sud, l'Asie et l'Afrique — tire présentement à sa fin. Dans chaque pays visité, une délégation d'environ cinq femmes est mise sur pied; du même coup, un impressionnant réseau international de femmes se crée.

Comme il fallait s'y attendre, le Canada n'a répondu ni oui ni non aux questions posées. Il a, en fait, répondu sensiblement de la même façon qu'en septembre dernier, à la *Coalition un F-18 pour la paix* qui lui demandait de verser un montant équivalant à un de ces avions à un fonds de création d'emplois. Par lettre, il a réaffirmé qu'un «potentiel défensif moderne et suffisant» est nécessaire à la «sécurité nationale» et au respect de «nos engagements collectifs».

Et quel but Le Grand Voyage pour la paix vise-t-il en distribuant son questionnaire à travers le monde? «Acculer les gouvernements au pied du mur, répond Solange Fernex, directrice des Femmes pour la paix en France et membre de la délégation. La plupart d'entre eux se fichent pas mal des traités de paix qu'ils ont signés, tel la Charte des Nations-Unies, qui les engage à éviter la guerre et à éliminer le sous-développement.»

C'est donc un processus de responsabilisation des hommes au pouvoir qu'ont entrepris, cette fois, les femmes pour la paix. Prochaine étape, les deux Grands: Washington et Moscou (Rosalie Bertell sera de la délégation), le 5 et 6 décembre. Après quoi toutes les réponses recueillies seront compilées et déposées aux Nations-Unies, fin décembre.

Au printemps prochain, une deuxième *Conférence du oui* — la première a eu lieu après la tournée européenne — rassemblera tous les pays qui auront répondu oui. Et, à titre d'observateurs, les autres pays ainsi que des chercheur-e-s sur la paix, des groupes de femmes et d'autres organismes intéressés par la question. «À défaut d'un désarmement immédiat et réel, dit Mme Fernex, nous voulons démontrer le grand écart qui existe entre les aspirations des gouvernements et les aspirations des gens.»
F.P.

1. Unité de mesure correspondant à une dose de radiation de 10^{-5} joules dans un gramme de matière.

849-1095

Hôtel Méridien

Complexe Desjardins

Nicole Bériault

André Sarrasin

MASSAGE

Massothérapeutes diplômés

Accès gratuit: piscine, tourbillon, sauna et vestiaire.

Pour Noël: un cadeau original, CERTIFICAT CADEAU ET ABONNEMENT.

LUCE GUILBEAULT

DIANE POITRAS

«J'AIME LES PERSONNAGES UN PEU TORDUS. LE DÉFI EST PLUS GRAND.»

Un jour de novembre 1985, au volant de son auto, Lise Payette écoute la radio de CKAC pendant qu'elle se dirige vers Radio-Canada. Elle y a rendez-vous avec Lucille Leduc, qui sera réalisatrice-coordonnatrice de sa nouvelle série télévisée, **Des dames de Coeur**.

Pendant ce temps, au studio de CKAC, Suzanne Lévesque reçoit Luce Guilbeault venue parler de sa participation à la série **Le Temps d'une paix**, dans laquelle elle «n'a tourné hélas que trois émissions». Elle aimerait bien, dit-elle, avoir un rôle plus important dans une continuité, le téléroman de madame Payette par exemple. Rentrée chez elle, le téléphone sonne: c'est Lise Payette en personne qui veut la rencontrer!

Luce Guilbeault est devenue comédienne relativement tard. Entre 20 et 29 ans, elle a un enfant et mène «une vie mouvementée avec beaucoup de voyages et d'expériences diverses». Jusqu'au jour où l'urgence du choix se pose clairement: «devenir comédienne ou mourir!» Ainsi démarre une incroyable carrière qui, depuis 1971, lui a fait tourner un film américain (**Angela**, de Boris Caplan, aux côtés de Sophia Loren), une coproduction France-Québec (**Le Grand Sabordage**) et... 30 films québécois, avec entre autres Arcand, Mankievicz, Godbout, Leduc, Poirier. Comédienne de théâtre (inoubliable Violette Leduc!), metteure en scène (**La Nef des sorcières**), cinéaste (**Some American Feminists**), elle a aussi enseigné et scénarisé...

Cette même femme me regarde aujourd'hui avec des yeux ronds et me dit: «On m'offrait un rôle qui est un des pilliers de la série! J'étais flattée: il y a beaucoup de bonnes comédiennes de mon âge. Et surtout, ça me stimulait de jouer un rôle écrit par une féministe.» Et elle ajoute dans un éclat de rire: «Je m'étais dit: Lise Payette va me donner un *beau* rôle; je vais être la plus féministe, la plus... J'ai encore un peu dans la tête que lorsqu'on est féministe, il faut d'abord parler des héroïnes!»

Le défi de Claire

Mais Claire, le personnage qu'elle incarne dans **Des dames de coeur**, est une femme euh... plutôt rébarbative: mère étouffante, en adoration devant son fils, mère écrasante, en compétition avec sa fille et avec toutes les autres femmes, surtout celles qui ont le moindre désir d'autonomie.

«À mesure que je recevais les textes des émissions, je me disais: Mais c'est pas possible!, raconte Luce Guilbeault. Puis j'ai découvert que ça pouvait être très amusant de jouer cette femme-là, toujours à côté de ses souliers! Elle est comme un robot, elle s'est programmée elle-même avec tous ses clichés. Je peux me moquer d'elle un peu. Mais, même si elle pourrait s'y prêter, je n'ai pas voulu faire une caricature de Claire. Je n'aime pas voir des comédien-ne-s transformer leur personnage en caricature J'espère que les nuances que j'ai voulu lui donner seront perceptibles à l'écran. Au cours de la série, il va lui arriver des choses qui la rendront plus humaine.»

Qu'arrivera-t-il à Claire? Au début du tournage, la comédienne elle-même n'a eu droit qu'à une annonce sibylline de l'auteure, madame Payette: «Il va se produire un incident et ta vie en sera transformée.» La bonne aventure (!) se dégustant par petites portions, c'est au fil des textes que Luce s'est glissée dans le monde de Claire, découvrant presque en même temps qu'elle ce que la vie lui réserve. Claire aura donc un choc et c'est là que nous comprendrons sans doute les intentions cachées de l'auteure envers ce personnage.

Des dames de coeur, c'est l'histoire quotidienne de quatre femmes frisant la cinquantaine (Michèle Rossignol, Louise Rémy, Andrée Boucher et Luce Guilbeault). Il est intéressant de se demander comment Lise Payette y fera évoluer cette Claire, certes crédible, mais combien irritante. Les téléromans nous ont sursaturé-e-s de femmes acariâtres, hystériques et «maman-un-jour, maman -toujours». Sans leur opposer des héroïnes parfaites, gonflées de bonnes intentions féministes (qui nous ennuieraient tout autant), le défi est de permettre à ces personnages de se transformer et de tenir parfois un discours de personnes conscientes. Exemple: cette réplique de Claire qu'on enregistrait le jour où j'ai visité le plateau. Assise dans un immense lit rose aux côtés de Gilbert, son époux, Claire dit gravement: «J'ai l'impression que quand je ne sais pas quoi dire, je parle trop; et plus je parle, moins ce que je dis a de l'importance.» Tiens! On comprend qu'il vient de se dire quelque chose de sérieux. Et Gilbert, toujours impeccable dans les moments de crise, ne trouve pas mieux que de lui administrer

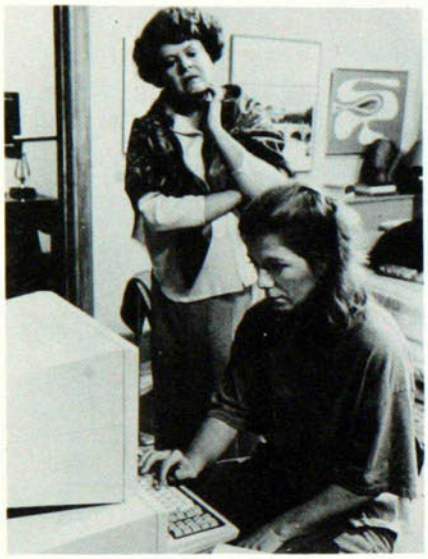
DAME DE COEUR,



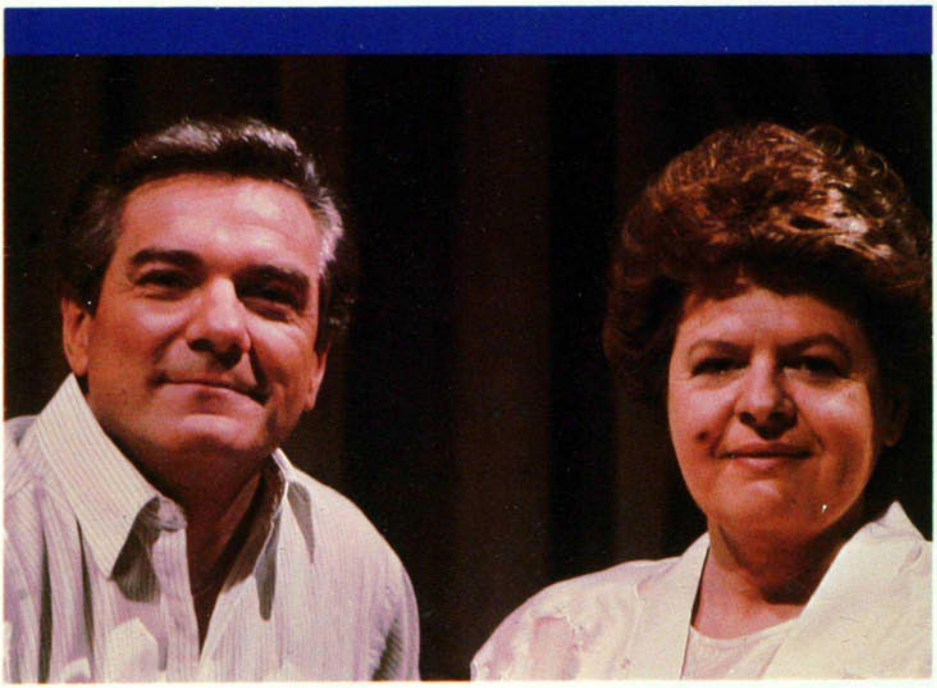
PHOTO: SUZANNE LANGEVIN

COMÉDIENNE DE CHOC

Des dames de coeur: Luce Guilbeault, Diane Dubeau



Luce Guilbeault, dans *Des dames de coeur,* avec son «mari» Michel Dumont



un petit bec horripilant sur le coin de la joue avant de lui conseiller: «Tu devrais dormir toi aussi.»

Une fois absorbé le choc de la rencontre avec son personnage, la comédienne s'attache à l'amadouer et à le saisir. Elle préfère, me confie-t-elle, jouer une Claire plutôt que n'importe quel rôle de femme victime. «J'aime les personnages un peu tordus, qui ne sont pas limpides. Le défi est plus grand.» Elle se pose toujours la même question: «Comment? Comment bouge-t-elle, cette Claire? Comment vit-elle?»

«Au *pourquoi*, poursuit-elle, on peut trouver mille réponses. D'ailleurs dans la vie, on ne sait pas par quoi on est mu-e-s. Les autres comédiens demandent parfois: Pourquoi elle fait ça, c'est pas logique? Moi, je me suis dit que je pouvais tout attendre de ce personnage-là. Que Claire se contredise, je trouve ça merveilleux. Je l'ai tellement fait moi-même dans la vie! Je n'ai jamais questionné le texte.»

Il faut dire aussi que Lise Payette, dès le départ, a clairement posé les règles du jeu: il n'était pas question de modifier le texte ou de suggérer des changements dans les comportements des personnages.

Cette attitude, qui peut sembler intransigeante de prime abord, s'explique certainement par la nécessité, lorsqu'on a l'histoire et la notoriété de Lise Payette, de se protéger contre l'envahissement afin de pouvoir continuer à écrire. Elle aurait explicitement découragé toute tentative de l'appeler à la maison pour lui suggérer: «Vous savez mon personnage, est-ce qu'il ne pourrait pas lui arriver telle ou telle chose?» On peut aussi interpréter cette distance comme une façon de remettre à la réalisatrice la responsabilité et la latitude nécessaires pour la mise en scène et la direction d'acteur-trice-s.

Transgresser le bon goût

Renvoyée à elle-même, où la comédienne trouve-t-elle les références pour étoffer le personnage, pour répondre au *comment?* «Je puise un peu en moi, répond Luce Guilbeault. Je pense aussi à ma mère qui a toujours eu beaucoup de difficulté à exprimer ses sentiments. Claire ne montre pas ses inquiétudes et se censure tout le temps, de peur de blesser les autres.»

Sa manière de jouer Claire lui est-elle venue peu à peu ou d'un coup, comme ça, sans qu'elle l'ait prévue? «Au début, dit-elle, il y a eu lecture des quatre premières émissions avec tous les personnages: il y avait Michèle Rossignol, Gilbert Sicotte, les jeunes comédien-ne-s qui jouent les enfants. Tout le monde. L'ambiance était très excitante. Jusqu'alors, j'avais lu mon texte avec mes yeux mais je ne m'étais jamais encore entendue. Et ce jour-là, à la lecture, Claire est sortie comme ça, spontanément. Tout le monde a ri. Alors, j'ai décidé que c'est comme ça que j'allais la jouer.

«Quant à la scène importante où Claire reçoit un choc, je la jouais, en répétitions, avec beaucoup de larmes. Je pleurais et je pleurais! Puis au tournage, je me suis dit: Non, ce n'est pas de cette manière que ça doit se passer. Il faut jouer dans la méfiance. Claire n'ose pas croire ce qui lui arrive. Alors je l'ai jouée sans larmes, avec des regards de côté et la respiration saccadée.»

Et pendant qu'elle parle, la comédienne se transforme sous mes yeux en une femme effondrée, elle joue Claire pour me montrer la peine et la méfiance. Envoûtée comme chaque fois qu'un-e comédien-ne me fait le coup, je lui demande comment elle arrive à ce qu'elle veut obtenir.

«Créer, c'est faire ce qu'on *peut* et non pas ce qu'on *veut*, répond-elle. Ceci n'est pas un plaidoyer pour la paresse: ce qu'on voudrait est toujours inaccessible. Je ne peux pas dire: Ce personnage-là, je vais le faire comme je le vois. Le personnage, il n'est pas devant soi, il est en soi. Quand on a un support, comme cinéaste par exemple, c'est différent. On se sert des images, du son, du montage pour réaliser ce qu'on veut. Mais nous les comédien-ne-s, nous sommes notre propre support. Il faut laisser jaillir le jeu de nos tripes. Gena Rowlands, par exemple: son visage change parfois subitement, quelque chose en jaillit et on sent qu'elle ne s'est pas regardée dans un miroir pour étudier l'effet. Elle serait peut-être même incapable de refaire ce jeu de la même façon une deuxième

PHOTO: SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

fois. Mais beaucoup de comédiennes, et aussi de comédiens, se préoccupent tellement de leur image, qu'ils voudraient belle, léchée, que ça donne un jeu très étudié et même glaçé. Moi, j'aime transgresser le bon goût.»

A-t-elle l'impression d'avoir trouvé une façon différente de jouer pour la télévision? «Au début, avoue-t-elle, je me sentais un peu coincée. Ça ne bouge pas beaucoup à la télévision, contrairement au cinéma où l'on se déplace plus, où l'on parle en marchant, en courant. Les cadrages sont plus serrés: à la télévision, on est souvent coupé-e-s à la taille. Et on a des préjugés: à cause de son milieu social, je joue Claire toujours un peu guindée. La pression du bon goût, encore! L'an prochain, j'aimerais explorer autre chose; je vais m'ouvrir, me libérer, je serai plus en colère.»

Le rythme de travail de la télévision n'est-il pas essoufflant? «Je voulais vraiment le faire, ce travail-là, répond la comédienne. Et je l'ai fait pendant sept mois, sans répit parce que j'étais dans 25 émissions sur un total de 26. On tournait une émission d'une heure (c'est presque un long métrage) par semaine. Après l'enregistrement du vendredi, je prenais tout juste la soirée pour relaxer, puis le lendemain j'apprenais un nouveau texte. C'était si ardu que le lundi, je me disais: Jamais je ne réussirai à le savoir! On répétait en début de semaine; le jeudi et le vendredi, on enregistrait. C'était beaucoup de texte. Mais ça, c'est la télévision: ça parle, ça parle parce qu'on ne peut pas *montrer* les choses autant qu'au cinéma. Il faut les dire. Et on a l'impression que si on se tait, les gens vont changer de poste.»

Mais pourquoi l'interprète de **Réjeanne Padovani** tenait-elle tellement à faire de la télévision? «Il faut que je gagne ma vie, rétorque-t-elle très froidement. Au cours des 15 dernières années, j'ai fait en moyenne 7 000 $ par année! Jusqu'à tout récemment, on ne gagnait pas sa vie au cinéma. Pas plus comme comédienne que comme réalisatrice, d'ailleurs.»

L'art et la beauté

Je lui rappelle que ce qui m'avait encouragée à lui proposer le rôle de Marie dans mon vidéo **Pense à ton désir...**, c'était d'avoir lu une entrevue où elle disait qu'elle aimerait jouer des rôles plus vieux que son âge. Elle m'interrompt: «Oui, mais quand j'ai dit ça, j'avais 44 ans! Ce qu'on ne sait pas, c'est que l'âge ne paraît pas là où on s'attend à le voir. Quand j'ai vu une des émissions des **Dames de coeur**, j'ai eu le choc de m'apercevoir que mon cou avait flétri. C'est de là que j'ai vieilli surtout. Tu sais, les rides, les yeux pochés, ce n'est rien ça; qu'on m'en donne j'en prendrais encore!»

Pourtant, c'est dur d'abandonner la beauté à l'écran, non? «C'est dur d'abandonner la beauté dans la vie quotidienne... Mais je vais te dire quelque chose: j'ai beau avoir le visage plus vieux, je sais que dans ma vie, je suis en santé, légère, active. Et lorsque je me vois à l'écran, il faut que j'établisse une distance entre le personnage de Claire et moi, comédienne. Sinon c'est horrible. Cette personne à l'écran, ce n'est pas moi. Dans **Des sou-**

La terre est trop courte, Violette Leduc





Des souris et des hommes

PHOTO: ANDRÉ LE COZ PHOTO: ANNE DE GUISE

ris et des hommes, je jouais la fille jeune et belle. Mais je n'étais pas comme ça dans ma vie privée non plus. D'ailleurs, ce n'est pas qu'une question de beauté physique. C'est de me voir mesquine, méprisante, apparemment superficielle qui est aussi difficile.»

Je me souviens d'une conversation que nous avons eue l'an dernier à propos de **Some American Feminists**, le film documentaire sur les féministes américaines qu'elle a coréalisé avec Nicole Brossard. À la question «Comment es-tu devenue féministe?», Ti-Grace Atkinson aurait répondu: «À travers l'art, dans une recherche de la beauté.» «C'est tellement extraordinaire, cette définition, me dit Luce; je n'en vois pas d'autre. Mais, ajoute-t-elle avec regret, c'est Atkinson qui l'a inventée! Pour moi, le beau c'est ce qui s'adresse directement à l'âme et lui fait du bien. C'est un baume.»

Nous parlons des livres et des films qui nous aident à vivre. Puis presque par nécessité, nous revenons au corps des femmes. Elle s'emporte: «Je ne peux plus voir de femme nue, d'avortement ou d'accouchement à l'écran. Non pas que je n'aime pas voir une femme nue mais on ne peut plus le faire de façon innocente. Tiens! Dans **Je vous salue Marie**, de Godard, il y a une scène où la comédienne est nue dans sa chambre. Voyons donc! Je ne me tiens pas cambrée comme ça dans ma chambre, moi! Je vois des actrices qui ne veulent pas que leur visage, que leurs seins tombent: elle ne veulent pas être prises en flagrant délit d'avoir un corps comme le leur!»

Je lui rappelle ce que les féministes se font souvent dire, justement: «Si vous n'êtes pas contentes de l'image des femmes au cinéma, pourquoi ne pas en proposer une autre?» Comme réalisatrice et comédienne, qu'a-t-elle à répondre?

«À qui veut-on plaire, d'abord? Il y a sûrement une façon de tourner qui va me plaire à moi plus qu'à un homme. Est-ce qu'on va essayer de développer cette façon-là ou est-ce qu'on va essayer de racoler les hommes? Tu parles de se réapproprier le corps des femmes. Peut-être qu'il faudrait d'abord réapproprier notre âme, notre sensibilité, nos ambitions, nos désirs, notre force! Le corps suivra. Je sais que si je me filmais, moi, comme personnage qui se déshabille pour se mettre au lit ou pour changer de robe, ça serait pas *sexy* du tout. Mais ceci ne veut pas dire qu'il ne faut pas montrer des femmes nues.

«Une fois, dans le midi de la France, j'ai rencontré un couple très sympathique, dans la cinquantaine. La femme était belle, habillée simplement. Ils nous ont fait visiter leur maison et dans la chambre, sur la table de chevet, il y avait une photo d'elle. Elle était nue, dans une posture un peu coquine, un peu drôle, à son âge actuel. J'ai trouvé ça extraordinaire, extraordinaire!»

Vous avez dit «féministe»?

Au cours des années 70, Luce Guilbeault heurtait régulièrement la sensibilité du milieu du cinéma et du théâtre québécois en exprimant sa lassitude vis-à-vis des rôles qu'on lui proposait toujours: des femmes alcooliques et/ou prostituées, souvent assassinées, presque toujours flouées. On lui a fait payer cher cette critique féministe. Comme on lui a fait payer **La Nef des sorcières**: par un front froid. Sachant que le sujet est devenu pour elle presque tabou, je lui demande quelle est maintenant la place du féminisme dans son travail et dans sa vie.

«La place du féminisme, pour moi, c'est de l'avoir vécu et d'en être restée transformée, dit-elle. Dans mon travail, le féminisme, c'est de se poser des questions sur la façon de jouer. On ne peut plus jouer des rôles sans conscience. Quand j'ai commencé à travailler Claire, par exemple, je savais qu'elle était fragile malgré son apparence. Je l'ai imposée légère, avec une tête d'oiseau, mais avant qu'on me le dise, je savais que dans le plus profond d'elle-même, elle portait une blessure secrète.

«Avec l'âge, mes questionnements deviennent plus subtils, plus nuancés parce que moins on est jeune, moins on est rigide. Bien oui, je me sens encore féministe! Cela a été tellement important dans ma vie que je ne pourrai jamais m'empêcher de l'être.»



Carole David
TERRORISTES D'AMOUR
suivi de
JOURNAL D'UNE FICTION
Un livre extrême, où le récit se perd et recommence toujours, emporté par la colère, le refus, le besoin de séduire jusqu'au bout, de tout dire de ce qui est refoulé, entre la vie et la mort, c'est-à-dire ces existences brisées qui n'ont pas de nom.

104 pages - 9,95$

Lise Harou
À PROPOS DE MAUDE
Les personnages féminins de ce récit tentent, de part et d'autre de l'océan, de préserver une relation intime entretenue des années durant. Souvenirs, lettres, voyages, drames, délires et fantasmes s'inscrivent dans le désordre du temps de cette infinie séparation qui conduira Élisa à se réfugier dans un désespoir aliénant.



86 pages - 8,95$

VLB ÉDITEUR la petite maison de la grande littérature

kimono ancien



- *futons*
- *coussins*
- *15 bases en érable ou mélamine*
- *paravents*
- *lampes*
- *grand choix de tissu*

FUTONIA

LA QUALITE AUX PRIX ABORDABLES !

3933a St. Denis, Mtl. 843 4739
220 Laurier O., Mtl. 270 8175
5860 St. Hubert, Mtl. 271 5489

CINÉMA

LA MAUDITE GALETTE, Denys Arcand, 1971.
LE TEMPS D'UNE CHASSE, Francis Mankievicz, 1972.
X-13, Jacques Godbout, 1971.
RÉJEANNE PADOVANI, Denys Arcand, 1973.
OK, LALIBERTÉ, Marcel Carrière, 1973.
TENDRESSE ORDINAIRE, Jacques Leduc.
LE TEMPS DE L'AVANT, Anne-Claire Poirier, 1975.
MOURIR À TUE-TÊTE, Anne-Claire Poirier, 1979.
ALBÉDO, Jacques Leduc, 1982.
LA QUARANTAINE, Anne-Claire Poirier, 1982.
PENSE À TON DÉSIR, Diane Poitras, 1984.



Le Temps de l'Avant

QUI A TIRÉ SUR NOS HISTOIRES D'AMOUR?, Louise Carré, 1986.
JEAN DESPREZ, Iolande Cadrin-Rossignol, 1986.

THÉÂTRE

LES ORANGES SONT VERTES, de Claude Gauvreau.
À TOI POUR TOUJOURS TA MARIE-LOU, de Michel Tremblay.
LE CID MAGANÉ, de Réjean Ducharme.
LA TERRE EST TROP COURTE, VIOLETTE LEDUC, de Jovette Marchessault.
LA NEF DES SORCIÈRES, collectif (dont elle a aussi fait la mise en scène).
C'ÉTAIT AVANT LA GUERRE À L'ANSE À GILLES, de Marie Laberge.
UN PRINCE, MON JOUR VIENDRA, du Grand Cirque ordinaire.
LES FÉES ONT SOIF, de Denise Boucher, lecture publique, 1985.

MISE EN SCÈNE

DENYSE BENOÎT, COMÉDIENNE, 1975: court métrage documentaire sur une comédienne devenue cinéaste depuis (LE DERNIER HAVRE, de Denyse Benoît, est présentement à l'affiche).
SOME AMERICAN FEMINISTS, 1977: documentaire d'une heure réalisé avec la collaboration de Nicole Brossard et de Margaret Wescott.
D'ABORD MÉNAGÈRES, 1979: long métrage documentaire sur la condition féminine.

Dans ses temps libres, elle a aussi organisé des ateliers sur le travail d'acteur-trice à l'Université de Montréal et au Théâtre expérimental des femmes (1976-77). Chargée de cours à l'UQAM, elle a créé, avec Ginette Paris (voir entrevue, page 48), des ateliers sur les archétypes de la mythologie. En 1980, ralentie par un accident, elle a fait venir de France la cinéaste et trapéziste Coline Serreault, pour quatre semaines d'ateliers sur le trapèze à l'École nationale de théâtre. De ces ateliers est né Le Noeud d'Erseau, avec qui Helen Doyle vient de tourner LE RÊVE DE VOLER! Enfin, en 1984-85, elle a écrit un scénario de fiction d'une heure, BELLA.
D.P.

QUI EST LUCE GUILBEAULT?



À 18 ans, avec son mari Guy Borremans

RETOUR AU **CHILI**



Santiago, 12 janvier 1986. Après 12 années d'exil, jour pour jour, je touche le sol chilien. Là, toutes mes émotions, longtemps retenues, jaillissent sous le soleil aveuglant de l'été austral. Une joie énorme m'enveloppe, qui ne réussit pas à cacher ma crainte.

Découvrir un visage connu parmi les gens qui attendent à l'aéroport n'est pas facile, ce qui n'aide aucunement à mon état d'esprit. Ce n'est qu'au moment de présenter nos papiers au fonctionnaire de la Police internationale que j'aperçois Juan Carlos, ami toujours proche malgré le temps et la distance; il me rassure avec de grands gestes, voulant sans doute m'indiquer que tout est en ordre. Cependant, l'officier ne l'entend pas ainsi. Il exige, pour que ma fille Andrea entre au pays, une autorisation écrite de son père. Loi chilienne oblige! Sa citoyenneté canadienne ne l'impressionne point, encore moins la présence de sa mère, pourtant seule responsable légale. Finalement, il émet le visa de séjour. Première confrontation bureaucratique avec l'autorité.

La rencontre avec ma famille est émouvante: ma mère, de ses yeux tristes de toujours, pleure dans mes bras sans rien dire. Je m'étais promis de ne pas flancher et pourtant, ce corps collé au mien brise toutes mes stupides barrières et je laisse couler mes larmes doucement, sans gêne. Comment ne pas m'émouvoir en embrassant mon père après ces 12 siècles? On dirait au Québec qu'il a pris un «coup de vieux». Mon vieux. À peine 60 ans.

Je veux revoir mes anciennes amies restées au Chili et quelques compagnes d'exil rencontrées au Québec, au Vénézuéla ou ailleurs, que je sais revenues ici. Tâche difficile, car j'arrive au milieu des vacances. Après de nombreux téléphones et messages, je réussis à les rejoindre. Nous échangeons nos impressions, nos expériences, nos rires, nos larmes. Peu à peu, je me rends compte que celles qui se montrent les plus réceptives à mon désir de revenir au pays sont celles qui, comme moi, ont vécu à l'étranger. Les autres me suggèrent d'oublier le Chili, que «c'est pas la peine, tiens bon là-bas, c'est mieux, beaucoup mieux...»

Pourtant, je sens que j'appartiens à cette culture et que j'en partage les codes. Je suis une latino-américaine, pour le meilleur et pour le pire, avec ce quelque chose qui n'appartient qu'à nous et

CARMEN TORRES



Journée internationale des femmes





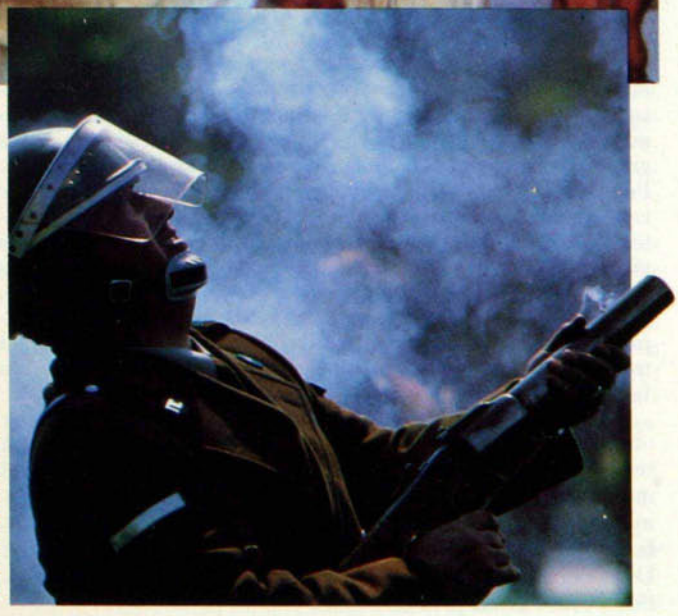


PHOTO: PONO PRESSE

De Cuba, d'Europe, du Québec, elles rentrent dans leur pays sous la coupe de Pinochet. Ce sont les *retornadas*.



que j'avais cru perdre pendant toutes ces années loin de chez moi. Je ne suis pas venue en quête du passé, mais ces gestes, ces visages que je croise à chaque pas, à chaque coin de rue, me rappellent mon histoire.

Santiago n'a jamais été aussi propre. En façade, elle présente la mode européenne dernier cri. Derrière, elle camoufle quantité de vendeurs ambulants et de mendiantes, et lorsque je vois cette jeune femme me demander de l'argent, avec un bébé dans les bras et un autre qui pleure à ses côtés, je ne sais vraiment pas quoi faire. Mon premier geste est de lui en donner, pour me dire aussitôt: «Mais à quoi ça sert? Je ne résouds rien ainsi.» Pourtant elle est là, attendant avec ses grands yeux implorants, et je ne peux pas lui refuser ce qu'elle me demande.

Un régime en faillite

J'ai quitté le Chili le 11 janvier 1974. Quatre mois auparavant, Salvador Allende, le président démocratiquement élu le 4 septembre 1970, était renversé par un coup d'État. Ce complot des militaires chiliens, appuyé pas la CIA, comme le Sénat des États-Unis devait le prouver quelques années plus tard, avait provoqué, avec la mort d'Allende, celle de la «voie chilienne au socialisme». Dès lors, syndicalistes, militant-e-s politiques, journalistes, étudiant-e-s et ouvrièr-e-s étaient persécuté-e-s, emprisonné-e-s, torturé-e-s. L'exil s'amorçait.

Journaliste travaillant pour une station de radio de gauche, j'étais arrêtée, avec mon compagnon et deux autres personnes, dès le 11 septembre. Relâchée, je me trouvais sans emploi et trop «marquée» pour retravailler où que ce soit. Aux yeux des militaires, nous étions tous des communistes. Avec mon compagnon, détenu pendant un mois, je décidais de partir. Grâce à beaucoup de contacts, on nous offrait de nous réfugier au consulat canadien. En décembre 1973, nous étions là avec 52 personnes. Deux mois plus tard, nous étions «installés» à Montréal, que des amis réfugiés chiliens nous avaient décrit comme «une merveille»...

Du Québec, depuis, j'ai suivi la réalité chilienne à travers les récits des personnes qui avaient pu y retourner ou à travers la presse. Je me doutais bien que mon pays aurait évolué au-delà de mon imagination, mais je suis quand même étonnée. Malgré une ré-

pression encore omniprésente, tout le monde parle ouvertement de la situation économique, politique et sociale. L'effervescence populaire est contagieuse. Je ne peux y rester étrangère, elle me gagne.

Les gens sont politisés, certes, mais comment faire autrement dans ce pays? Après l'illusion du boom économique de 1979 à 1981, la faillite industrielle et bancaire met fin aux rêves des *Chicago boys*. Ce groupe d'économistes chiliens néolibéraux a voulu importer, sans succès, le modèle de Milton Friedman, prix Nobel d'économie en 1976: un modèle capitaliste *dur*, qui profite au marché mais accroît le chômage et nuit aux plus démuni-e-s. Résultat: sa dette extérieure de 20 milliards $ fait du Chili le pays le plus endetté per capita en Amérique latine.

Ceux qui ont appuyé et applaudi le coup d'État de 1973 constatent que leurs ambitions s'envolent. La classe moyenne se sent trahie. Déçue, elle questionne maintenant la Junte militaire.

Pour d'autres, la faillite économique n'est que la pointe de l'iceberg. Ce qui est sous-jacent est plus grave encore: c'est que pour maintenir son pouvoir, le régime a dû accentuer et institutionnaliser la pratique de la terreur. La répression déchaînée et sans discernement qui a suivi le coup d'État est devenue, au fil des ans, un élément de la vie quotidienne. C'est au Chili qu'on a imaginé, en premier lieu, les «disparitions», crime imité plus tard par d'autres dictatures dans tout le continent. Au début, la méthode a été très efficace car la peur s'empara de la plupart des Chilien-ne-s. Mais combien de temps cela pouvait-il durer? Les manifestations publiques ont éclaté en 1983. Les partis de gauche, les étudiant-e-s, les syndicats exigent depuis le départ du Capitan General Augusto Pinochet, préalable nécessaire au retour à la démocratie et à l'assainissement de l'économie.

L'opposition date cependant de 1974, 1975. Bien sûr, peu de gens ont osé à l'époque dépasser la peur, sauf ceux ou celles dont le père, ou l'épouse, ou la soeur, ou le fils, étaient torturés, trouvés morts ou portés disparus. Ce petit groupe a créé l'Association des parents des disparus, composée majoritairement de femmes. Confrontées aux mille problèmes quotidiens, elles ont dû apprendre à s'organiser pour faire valoir leurs demandes. Encore aujourd'hui, elles ne veulent rien de théoriquement impossible. Tout simplement savoir ce qui est advenu de leurs proches disparus. Elles demandent de les revoir une dernière fois, peut-être. Elles demandent de les enterrer elles-mêmes. Rien de plus.

Depuis 12 ans, ces femmes présentent aux autorités des centaines de dossiers sur des personnes disparues. Elles se butent toujours au silence complice de la justice chilienne ou à des procès bidons. Malgré cela, elles continuent à dénoncer les disparitions, les tortures, les assassinats et, récemment, les cas des brûlé-e-s. Un exemple marquant: celui des veuves des trois professionnels égorgés en mars 1985. Arrêtées vingt fois, arrosées avec de l'eau polluée, elles reviennent chaque vendredi devant le palais présidentiel avec leurs pancartes pour demander justice.

Comment rester indifférente devant ces femmes qui ont inventé leur propre forme de résistance? Elles sont au coeur de mes conversations avec mes amies *retornadas*, ces Chiliennes qui ont mis fin à leur exil et sont rentrées au Chili. Ces amies n'ont pas toute la même histoire.

Redevenir Chiliennes

C'est Isabel [1] qui est revenue la première au Chili. En exil, elle vivait surtout à Cuba, mais son travail de correspondante de presse la menait dans divers pays d'Amérique latine et d'Europe. À Cuba, elle n'avait pas «les angoisses matérielles propres aux pays du Tiers monde, encore moins les angoisses existentielles» et pourtant elle n'avait pas d'autre rêve que de retourner dans son pays. En 1983, le régime militaire l'autorisait à rentrer. «Apprendre la nouvelle et revenir ne faisaient qu'un, dit Isabel. Je voulais être



Les mères des disparu-e-s

actrice et observatrice de ce qui se passait au Chili, un intérêt personnel et un souci professionnel.»

Marcela aussi est rentrée en 1983. En 1974, elle avait été arrêtée avec son mari, militant du Mouvement de gauche révolutionnaire (MIR) et dirigeant du mouvement étudiant. Après quatre mois de prison, elle était expulsée du pays. Psychologiquement très marquée, Marcela partait pour la France avec sa fillette, laissant au Chili son mari porté disparu. Son intégration en France a été difficile, non seulement parce qu'elle n'avait pas choisi ce pays et connaissait à peine la langue, mais surtout parce qu'elle n'avait pas de nouvelles de son compagnon. Travaillant comme secrétaire à Paris, elle a reçu l'autorisation de revenir en 1983. Sa décision était déjà prise. «Rationnellement, je sais que beaucoup d'éléments font penser que les disparus sont morts, n'est-ce pas? Mais c'est difficile de l'accepter puisque je n'ai pas vu son corps, raconte-t-elle. Je me dis des fois: oui, il est mort, mais surgit toujours l'espoir de penser qu'il est encore vivant, quelque part.»

L'histoire de Monica et de Cristina est différente. Toutes les deux, avec leurs maris, ont émigré au Québec en 1974. Elles ne subissaient pas une persécution directe, mais l'atmosphère chilienne était devenue irrespirable après le coup d'État. Au Québec, Monica a travaillé, pour la première fois hors de chez elle, dans une manufacture de vêtements. Sa vie, avec sa famille, se déroulait sans grands problèmes et pourtant... elle est revenue au Chili en 1984. Pourquoi? «Nous avons toujours eu comme objectif le retour. Je crois qu'on cherchait notre monde, nos gens, notre propre identité. C'est émotionnel peut-être, mais en fin de compte nous devions vivre quelque part et tout laisse croire que ce monde auquel nous appartenons, c'est ici.» La décision ne fut pas facile, cependant, car sa fille aînée, âgée de 16 ans, n'a pas voulu les suivre. «Je comprends sa décision, si douloureuse soit-elle, dit Monica. Elle est très mûre et nous n'avons pu que l'encourager, même si cela nous fait mal.»

Cristina, médecin, a ses trois enfants au Québec. Après avoir obtenu une maîtrise en Santé communautaire, elle travaillait à temps partiel en tant qu'assistante de recherche dans un hôpital montréalais. Bien qu'elle y perde au plan professionnel et économique, elle a décidé de rentrer au pays. «Le temps passait, les enfants grandissaient et la situation chilienne ne changeait guère. Dans ce contexte, tôt ou tard, il nous fallait prendre une résolution. Nous l'avons prise en 1985.»



«Nous, nous avons les mains propres», crient les manifestantes du 7 mars. Le gars avec la boîte vend des sachets de gros sel: «sniffé» préventivement, le sel absorbe les gaz lacrymogènes.

La réadaptation à la société chilienne n'a pas été facile pour autant. Toutes les quatre ont évolué, en exil, et le Chili qu'elles ont retrouvé n'est plus le même. «À vrai dire, cela m'a pris un an avant de redevenir chilienne. De l'étranger, je comprenais mal des dissensions entre les partis d'opposition chiliens: à mon avis, elles ne faisaient que retarder la fin du régime», dit Isabel[2]. Maintenant, elle voit mieux la complexité de la situation. L'unité de l'opposition n'est pas la seule donnée du problème. Il faut tenir compte du rôle des États-Unis et du remue-ménage des Forces armées chiliennes. «Comprendre l'enjeu et me faire une opinion m'a pris un an.»

Marcela aussi constate le changement: «Les gens d'ici ont évolué sous la dictature, sous la répression.» Il lui est difficile d'accepter la mentalité encore très patriarcale de la société chilienne: «Les gens comprennent mal pourquoi je n'ai pas une relation stable, une famille quoi, même si j'ai maintenant un copain.»

Pour Monica, «il faut se préparer psychologiquement car les tensions sont quotidiennes.» Elle ne regrette pas d'avoir laissé les avantages sociaux et matériels du Canada mais aimerait «que les Chilien-ne-s puissent jouir de ces garanties».

Christina n'a pas encore trouvé le sentiment d'appartenance qu'elle cherchait: «J'ai des difficultés parce qu'entre mon changement et celui de mon pays il y a un décalage difficile à rattraper. De façon générale, ajoute-t-elle, cette société a des rapports sociaux très hiérarchiques, autoritaires, et les rapports hommes-femmes n'y échappent pas.»

Elles sont pleinement d'accord sur le courage des femmes chiliennes à défier la répression malgré la peur. «Même si individuellement les femmes n'ont pas pris le dessus, elles peuvent en tant que groupe, dit Cristina, peser d'un bon poids dans la recherche de la démocratie au Chili. Elle précise: un mouvement féministe, en Amérique latine, ne peut oublier les problèmes qui atteignent tout le monde. Je pense qu'il ne faut pas pour autant diluer les droits des femmes dans les revendications politiques. Les deux sont essentiels, mais c'est aux femmes de défendre leurs droits.»

L'optimisme des femmes

Au Chili, en cet «été» 1986, il existe une dizaine de groupes de femmes importants qui soutiennent que la démocratie est une tâche prioritaire, les droits des femmes s'inscrivant dans une lutte sociale globale. Seul groupe dissident, le Mouvement féministe, né récemment, souligne la prédominance des droits des femmes dans la lutte sociale. Sa consigne: «Le féminisme, c'est la démocratie.»

Ces deux courants travaillent en complémentarité, malgré leurs différences, chapeautés par la coalition Femmes pour la vie, la seule organisation d'opposition qui soit unitaire: elle rassemble tous les groupes de femmes chiliens.

Le soir du 7 mars, à l'appel de Femmes pour la vie, les Chiliennes sortent dans les rues de Santiago pour célébrer la Journée internationale des femmes. Cinq colonnes doivent converger vers le parc Forestal, près du centre-ville. Deux d'entre elles réussissent à le faire. Les militaires, aux visages peints comme à la guerre, et la police dispersent les autres manifestantes. Les femmes voulaient une célébration tranquille, sans présence masculine. Elles sont bousculées par ces hommes qui ne voient là qu'une provocation politique.

Le 20 mars, la coalition organise la Journée pour la démocratie, appuyée par une dizaine d'organisations d'opposition Des centaines de femmes, d'étudiant-e-s de travailleur-euse-s et de professionnelle-s organisent dans leurs lieux de travail ou d'étude un vote pour choisir entre dictature et liberté. Vers 13 heures, les gens se rassemblent devant la Bibliothèque nationale, sur la principale artère de la capitale. Isabel et moi y sommes. Des *carabineros* (policiers) et des agents de la CNI (police secrète) sont déjà là. La bagarre commence. Les manifestant-e-s sont arrosé-e-s avec des jets d'eau, des gaz lacrymogènes et la dernière trouvaille du régime: des gaz laxatifs, qui provoquent des mouvements incontrôlables des intestins. Deux heures plus tard, le bilan est dressé. Plus de 200 arrestations, un blessé grave, qui a reçu du gaz laxatif dans les yeux. Isabel me dit que ces choses-là sont monnaie courante.

Toutes les actions organisées par les femmes sont admirées et encouragées par les hommes de gauche, qui reconnaissent qu'elles ont percé une brèche importante dans l'armure du régime, Il reste à savoir s'ils s'en souviendront lorsque la démocratie reviendra au Chili. Car il est évident que ces femmes ne retourneront pas docilement à leur cuisine. Il est aussi évident, pour elles, que la démocratie sera bientôt reconquise. Elles voient l'avenir politique du pays avec un optimisme qui, à la fin, ne m'étonne plus.

Mon retour à Montréal ne sera pas facile. En prendre la décision non plus. Revenir au Chili me donnerait-il ce que le Québec ne pourra jamais m'offrir? Ou est-ce moi qui rejette toute intégration à ce pays qui nous a accueilli-e-s avec tant de chaleur et de solidarité? Pourtant, pour la première fois en 12 ans, je me sens en paix. J'ai vu, j'ai parlé, j'ai écouté. J'aime mon pays, mais surtout j'aime ces gens qui, encore aujourd'hui, luttent pour vivre en liberté.

Dans l'avion qui me ramène à Montréal à la fin mars, je repense à mes 12 années d'exil: j'ai eu des joies, certes, mais combien de solitude et de projets inachevés. Le Québec m'a donné quelques amies très chères et une fille qui ne veut plus quitter son pays de naissance. Andrea ne vivra pas au Chili. Comme quoi l'histoire des exilées peut se répéter sans fin...

---

1. Pour éviter des représailles, les prénoms ont été changés en raison de l'État de siège déclaré le 8 septembre dernier, au lendemain de l'attentat manqué contre le général Augusto Pinochet.
2. À l'heure actuelle, il y a deux coalitions d'opposition. L'Alliance démocratique (AD) regroupe la Démocratie-Chrétienne, des partis de droite et une faction du Parti socialiste. En face, le Mouvement démocratique populaire (MDP) réunit tous les partis de gauche: les socialistes, les communistes, le MIR et des chrétiens progressistes. Ces deux coalitions, bien qu'elles soient d'accord sur l'objectif final, déloger Pinochet, ne le sont pas quant aux moyens. L'AD mise sur le dialogue. Le MDP aussi, mais considère comme plus efficaces la mobilisation et la lutte populaires.

L'AMOUR

— «Maman, n'oublie pas de venir me chercher ce soir, j'ai une partie à 6 h 30. Salut!»
— «Maman, mon pantalon est décousu, Maxime l'a encore pris!»
— «Maman, si je n'apporte pas les 6 $ aujourd'hui, je ne pourrai pas aller à la matinée symphonique avec ma classe!»

La simultanéité des trois demandes me fait sursauter. J'enfonce la brosse à rimmel dans mon oeil, directement sur la lentille cornéenne qui, évidemment, s'était montrée ce matin particulièrement récalcitrante.

Je rêve de ces matins calmes de célibataire, où tout le temps devant soi est pour soi, en exclusivité. Ces gentils matins où l'on ne doit jamais se lever plus tôt pour quelqu'un d'autre, enfant s'entend, où l'on a tout le temps désiré pour enlever les poils superflus qui habillent ses jolies jambes, par exemple. Moi, quand je prévois m'épiler le matin, la destinée trouble infailliblement mes lisses desseins: j'avais évidemment oublié l'ourlet du pantalon du plus jeune qui ne sait pas encore tenir une aiguille, et qui doit absolument mettre ce pantalon ce matin puisque, dit-il, le photographe sera à l'école. Le temps perdu à expliquer au chérubin que sa noble poitrine et son fier visage seuls intéressent l'artiste vous sidère et vous impatiente. Le dé au doigt, vous maugréez. Jérémiade vaine puisqu'il aura son pantalon et que la jupe que vous souhaitiez porter ce jour-là sera remplacée par le pantalon qui lui, s'il cache vos mollets hirsutes, met en valeur la largeur de vos hanches.

Je rêve encore de ce superbe tailleur que j'avais repéré. J'avais attendu qu'il soit en solde pour me le payer. Famille oblige. J'y allais le lendemain. Mais j'avais à peine ouvert la porte que l'aîné se jette sur moi. J'apprends, de plus en plus blême, que premièrement les lames de ses patins se sont finalement brisées. Que deuxièmement, son bâton de hockey est trop court (son père me l'avait dit!) et que de toute façon, il doit en avoir deux. Que troisièmement, la ligue ne fournit plus le casque, la grille protectrice et la culotte. J'enrage et le mot est faible. Le ton s'élève et le fossé entre les générations ouvrière et bénéficiaire se creuse irrémédiablement. Il pleure, criant que de toute façon, si je l'empêche de jouer au hockey, il fait sa valise. Je lui réponds que ce n'est pas nécessaire, que je la préparerai pour lui, qu'il n'a jamais eu l'habitude de travailler. Nous nous enfermons dans nos chambres respectives, lui, rageant contre les injustices de l'humanité et moi, contre celles de la maternité. Comme je suis la plus grande, je me résouds enfin à l'appeler. Il ouvre la porte de ma chambre, les yeux rougis, navré de s'être fâché. Et moi j'ouvre les bras. Je le rassure, lui murmure des mots d'amour dans les oreilles. Nous sortons de la chambre réconciliés. Chaque fois qu'il monte sur la glace, il enfile *mon* magnifique tailleur.

Pourquoi faut-il que la seule musique de mes matins soit celle du café qui percole, des soubresauts du grille-pain, des portes qui claquent, des cintres qui atterrissent sur le sol, des conversations, parfois grondantes, qui ne cessent jamais, entrecoupées de météo, de rires et de cris?

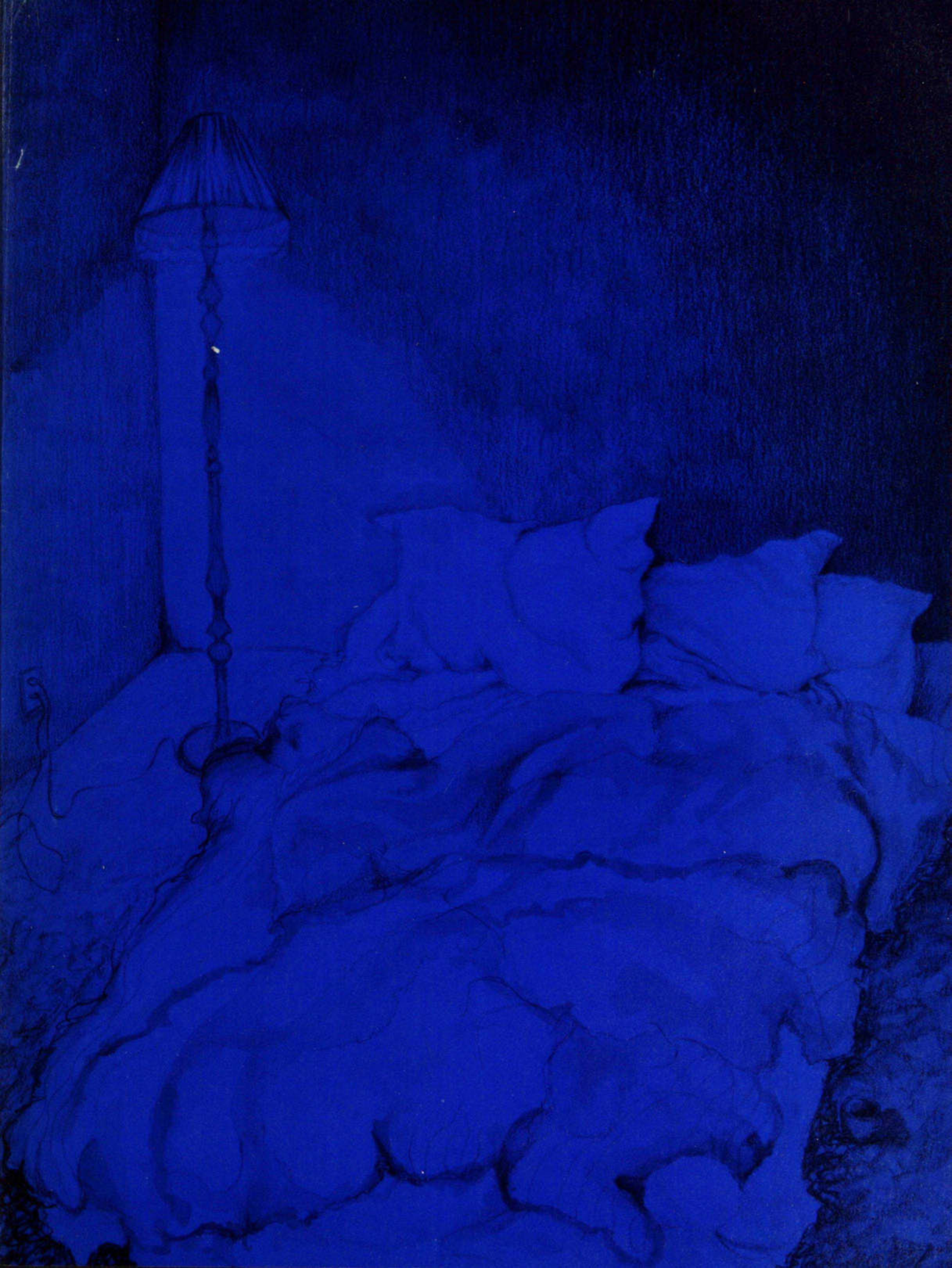
Les soirées ne sont guère plus calmes. Vers 21 heures, nous sommes envahis par un pré-pré-adolescent, un pré-adolescent et un adolescent qui rêvent tous d'être adultes, donc libres de lire toute la nuit s'ils le désirent. Surviennent alors les éternelles discussions entre les quatre âges de la vie qui, de tout temps, ont eu des problèmes de communication. Comme elles suivent la longue série des révisions de mathématiques, de français, d'écologie, de latin, et j'en passe, qui ont laissé papa et maman complètement épuisés, les terrains d'entente sont pour le mons friables.

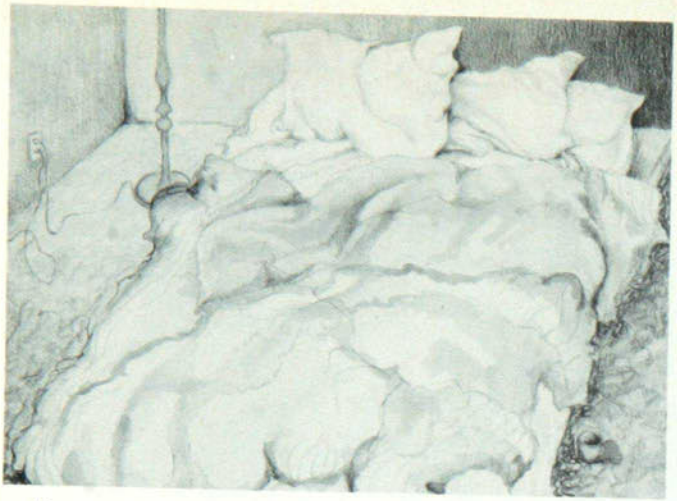
Arrive enfin le vrai silence, le moment où l'on fait: Ouf! C'est mon tour de relaxer... Je saute dans la douche, ravie que tant d'eau coule sur mon corps fourbu. Je me savonne presque langoureusement, vérifiant au passage si mes seins sont toujours en santé ou déjà malades, si mes cuisses sont bourrelées de cellulite. J'augmente la pression d'eau chaude, ce qui n'est pas recommandé mais par ailleurs fort agréable. L'eau froide jaillit, plus puissante. Je me rince en vitesse, rêvant de l'époque lointaine où les enfants entraient par deux dans le même bain. Je m'enveloppe dans la serviette, en grelottant, et songeuse. Je n'ai jamais eu le sens de l'organisation et le fait d'avoir fabriqué trois garçons, qui plus est à 18 mois d'intervalle l'un de l'autre, le prouve amplement. Je travaille et j'ai depuis toujours des démangeaisons d'écrivaine. Je surnage entre deux eaux, et même, entre dix.

ILLUSTRATION: NICOLE LÉVESQUE

HUGUETTE PROSPER

EST UNE NICHE





Comment suis-je montée à bord de ce bateau? Moi qui voulais être quelqu'un? Je suis quelqu'un: je symbolise la course contre le temps, mieux, la recherche du temps perdu.

J'arrive à l'âge où l'on commence à regarder derrière, à soupirer en pensant à l'énergie qui grouillait en soi à l'époque. Je suis épuisée. L'univers entier s'est ligué contre moi. J'essaie d'appliquer ma crème antirides, laquelle se mêle irrémédiablement à l'eau qui coule des fontaines que sont devenus mes yeux. Je referme le pot rageusement, ravie de constater que vraiment, l'univers entier se porte à l'offensive contre moi qui suis sans défense. Je me réfugie à l'endroit le plus rassurant et le plus désolant qui soit, créé pour les grands moments de la vie, le festin des corps, le désespoir des chagrins, les douleurs de la vie, les méandres de la mort: le lit.

Redevenir enfant, ne plus être la mère, être son petit, son truc, être consolée avec l'innocence et la croyance de l'enfance. Avoir six mois, six ans, 16 ans et la vie devant moi, détester ma mère qui refuse de me voir en mini-jupe et dire, penser, vibrer: «Moi, quand j'aurai des enfants...»

Et je suis là, entortillée à mon édredon, cherchant de la paume la candeur de l'enfant, l'autre main enlaçant l'oreiller comme un ventre arrondi.

La maternitude, l'instinct maternel, une vertu féminine...? Je le revois, ce premier fils, sortant de moi. Quelle déception! C'était un soulagement, bien sûr, la fierté du travail bien accompli; mais un étranger, une boule de chair qui n'avait rien à voir avec l'être sublime que j'avais porté, bébé joufflu gazouillant, être d'amour qui m'arracherait des cris d'amour. Je ne connaissais pas cet enfant. Je n'ai pas eu d'amour spontané pour lui, sinon le désir féroce de le protéger, pour me l'attacher peut-être.

Maintenant que j'aime mes fils, que j'ai compris qu'ils ne sont pas un prolongement de moi ni une garantie contre l'échec ou une preuve de ma réussite, je peux me laisser aimer par eux. Qu'il est difficile d'y parvenir, de tolérer qu'ils soient *eux* pleinement, sans y mettre d'embûches, sans tendre de pièges. Qu'il est compliqué de ne pas être dévorée par l'amour exclusif qui les possède, ce besoin incessant et si exigeant qu'ils ont de moi; de soutenir l'affection et l'infinie tendresse qui nous lient, sans qu'elles nous deviennent des chaînes. Qu'elles demeurent une certitude et un baume, tout simplement.

Je pleure ce soir, comme des milliers de femmes avant moi. J'ai mal au dos de leurs siècles d'infini servage. L'amour-prison. L'amour-restriction. Ne vivre que par l'autre. L'amour-doublure. Ne faire qu'un. L'amour-couteau. Être la douce moitié de. Ou le quart. Ou rien du tout. Ah! décortiquer l'idéal féminin et n'y rien trouver. L'éducation des femmes tournait toujours autour d'un problème crucial: comment dénicher un homme et surtout, comment le garder. Comment alors ne pas comprendre que pour elles, un couple raté était, est, beaucoup plus qu'un échec? Comment ne pas comprendre les folies, les névroses, les morts?

Je mesure ma chance et mes espoirs. Je regarde derrière moi le gouffre et sa proximité m'étourdit. Il serait parfois si facile de glisser sur les parois lisses de l'amour fatigué.

L'amour. Mon amour est le père de ses-nos-mes fils. Il les a co-créés. Je les ai procréés. Je ne suis pas née quand ils sont nés. Ils ne m'ont pas tuée. J'ai vu le jour au bout de la nuit, quand le rosier sauvage a éclaté en fleurs. L'amour est une niche profonde, soyeuse, douce comme le miel, parfois une déchirure, un cri prolongé. Mais il n'est pas en cage. Jamais. Et ne vit pas par procuration. Sinon «...c'est ta mort déjà que tu tricotes.[1]»

Quand plus tard, vers trois heures, je m'éveille, consolée par la mère, la soeur, la fille et l'amante qui ont toutes trouvé leur voie et leur voix en moi, je sens le bras de Jacques sur mon épaule. J'embrasse ses doigts, parce qu'il a compris, pour cette liberté dont il me sait dépositaire au même titre que lui. Pour ce respect de moi, de cette tourmente que je ne peux apaiser qu'en moi. Pour cette certitude et ce baume.

Et dans la nuit; je me lève, j'embrasse les enfants. Sachant tout ce que demain je perdrai et gagnerai dans ce combat, acceptant le risque du fragile équilibre. Persuadée que l'on ne me fera que le mal que je permettrai que l'on me fasse.

Dans cinq minutes, je réveillerai les enfants et la folie quotidienne reprendra. Il me reste ces longs instants de silence aux couleurs étranges. Je suis un mélange de mâle et de femelle. Je suis amalgamée à la vie.

Je ne suis peut-être plus une femme. Je suis un creuset. Je suis un écueil. Mais je suis. Ni semence, ni ensemencée. Un reposoir.

1. Les Roses sauvages, de Jacques Ferron.







FEMMES
PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

---

(514) 282-0159

Diane Girard M.A.
PSYCHOLOGUE
Psychothérapeute diplômée en gestalt thérapie

30, boul. Saint-Joseph Est (coin Saint-Laurent)
Suite 910
Montréal H2T 1G9

Centre de santé psycho-corporelle
Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle
Tél.: (514) 523-5339

)11 av Pratt
)utremont, H2V 2T9 bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont 651-9963

Andrée Hébert b.ph.
psychothérapeute
thérapie individuelle
et de couple

(514) 526-7842

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2 Tél.: 488-5473

Thérapie individuelle et de groupe
4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289
marie cabana
psychologue

FEMMES
PROFESSIONNELLES

Tél. bureau: (418) 681-9042
résidence: (418) 681-3974

France Tremblay, M.Ps. PSYCHOLOGUE
MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

— Psychothérapie individuelle, adultes et adolescent(e)s
— Problèmes de dépression, "burn-out", angoisse, difficultés de communication, croissance personnelle

444, BOUL. ST-CYRILLE, OUEST
SUITE 250, QUÉBEC G1S 1S3

---

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ VOUS (514) 871-8520

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie Individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 495-3696

CATHARSIS glaudienne PSYCHOTHÉRAPIE INDIVIDUELLE
TRAITEMENT NON MÉDICAL DES PROBLÈMES DE SANTÉ PHYSIQUE ET PSYCHOLOGIQUE PAR CATHARSIS ET/OU SOPHROLOGIE.

LOUISE PELLETIER, INF. PSY.
LAVAL: 681-9480

MEMBRE DE LA CORPORATION INTERNATIONALE DES CATHARSISTES GLAUDIENS, O.I.I.Q., A.Q.I.I.P.

DENYSE DUFRESNE
Psychologue
Psychothérapie individuelle

920, rue Cherrier
Montréal, Qc H2L 1H7
(Métro Sherbrooke) *Tél.: 525-7832*

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale
dans tous les cas d'agression sexuelle.

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Tél.: 731-5967
382-2571

Louise Grenier, M.A.Ps.
Psychologue
Membre de la C.P.P.Q.

Clinique Médicale Jarry
150 est, rue Jarry, Montréal
H2P 1T3

Psychothérapie analytique
Croissance personnelle

LOUISE CHARTIER DMD
DENTISTE
4532 RUE DE LORIMIER
MONTREAL QC
H2H 2B5
526-0897

MIRIAM GRASSBY
MARIETTE PILON
LINDA SOLOMON

AVOCATES

SUITE 921
1010 OUEST STE-CATHERINE
MONTREAL, QUEBEC H3B 3R7 (514) 879-1100

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3 Tél: (514) 937-9326



APPROCHE GLOBALE DU CORPS

ANTI-GYMNASTIQUE
IMAGERIE MENTALE

SYLVIE LAPOINTE, PRATICIENNE
4621 CHRISTOPHE-COLOMB
MONTRÉAL, QUÉBEC H2J 3G7
TÉL. : 523-3638 ou 523-5623

TEL. 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849•2530

GUYLAINE BEAUCHAMP
NOTAIRE
CONSEILLER JURIDIQUE

6351 A DES ANGEVINS
ANJOU, QC
H1K 3R4 TÉL.: 353-3360



3,50$
•en kiosque•librairie
•super-marché•tabagie
•dépanneur
• et au siège social
(ajoutez 1.75$ pour la poste)

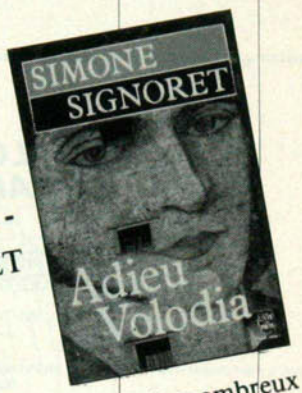
Le répertoire de l'Association des femmes d'affaires du Québec
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal, H2X 1E6

un répertoire unique ***(514) 845-4281***



MOI, TA MÈRE - CHRISTIANE COLLANGE

Journaliste, écrivain, mère de famille nombreuse, l'auteur aborde dans ce livre un situation radicalement moderne: la post-adolescence. Ces années de plus en plus nombreuses où parents et jeunes vivent sous le même toit sans partager la même vie. Son livre a un double but: déculpabiliser les parents et responsabiliser les jeunes. Disponible également chez Fayard. Plus de 25,000 copies vendues au Québec.



ADIEU VOLODIA - SIMONE SIGNORET

Un merveileux roman avec de nombreux personnages inoubliables, rempli d'anecdotes cocasses, d'humour, de peintures justes, d'émotions, de violence et de peurs, d'amour et de tendresse. Un best-seller chez Fayard, plus de 20,000 exemplaires vendus au Québec.

Vient de paraître en Livre de Poche, le vrai

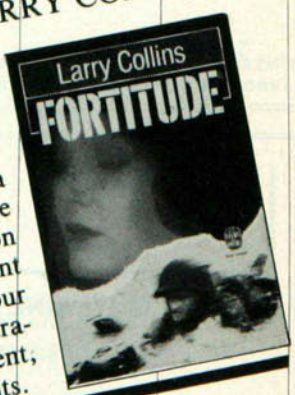
Le LIVRE de POCHE



LE JEU DE LA TENTATION - JEANNE BOURIN

Après "La chambre des dames", ce livre est le second volet de la chronique familiale des Brunel, marchands et artisans vivant au treizième siècle, que Jeanne Bourin a su merveilleusement ressusciter. Le jeu de la tentation c'est l'argent, la luxure, la violence, le désespoir, la mort et jusqu'à la sainteté et le martyre.

FORTITUDE - LARRY COLLINS



Pour raconter ce roman, Larry Collins a choisi la forme romanesque avec un belle Française comme héroïne. Si l'opération Fortitude est le chef-d'oeuvre dont rêvent encore tous les services secrets, ce fut pour beaucoup d'hommes et de femmes une tragédie. Les uns savaient ce qu'ils faisaient, les autres n'étaient que des instruments.

BEST-SELLER

MONSIEUR LÉVESQUE, PERMETTEZ-MOI DE VOUS RAPPELER...



LOUISE HAREL

Tous les intimes vous le diront: le livre de René Lévesque (*Attendez que je me rappelle,* paru aux Éditions Québec/Amérique en octobre) se lit d'une traite, pour le plaisir d'évoquer tous les à-côtés que l'on n'y retrouve pas mais qui font surface.

Pour qui ne le connaît pas, l'énigme est vite dissipée. Cet homme n'a qu'un projet, qu'une idée sans cesse renouvelée à toutes les époques de sa vie: être fidèle à ce qu'il croit, à ce qu'il pense, à ce qu'il dit. Au-delà des règles de parti, que celui-ci soit libéral ou québécois.

Cette même «fidélité à soi» m'a fait parfois l'affronter. Comme lors de cet événement qu'il raconte brièvement, page 471...

Il était déjà deux heures du matin, ce 16 février 1983, et la Chambre siégeait sans interruption depuis le dépôt, la veille, de la malencontreuse loi 111. En soirée, plusieurs assemblées générales des syndicats de la CEQ avaient décidé de défier la loi. Nous étions en pleine collision frontale et moi, en plein drame.

J'avais pu, avant Noël, malgré mon vote contre la loi 105, sortir indemne de la colère du caucus. Monsieur Lévesque, à l'étonnement général, me servant de paratonnerre pour justifier «ce vote contre sa conscience».

Indignée par maints aspects de la loi 111, j'étais par ailleurs consciente qu'une troisième «incartade» à l'égard d'autant de lois spéciales scellerait mon départ du groupe parlementaire péquiste.

Je savais, cependant, que la limite était comble. Pour comprendre notre héritage parlementaire britannique et s'ajuster à ce qui est requis d'un député, il faut emprunter une mentalité de soldat. La même discipline aveugle est toujours appréciée.

Je demandai à rencontrer monsieur Lévesque qui travaillait à son bureau du Parlement. Il était trois heures du matin.

Avant même de m'inviter à m'asseoir, il m'invita, à la demande de mes collègues, dit-il, à quitter le Parti. J'avais prévu le coup et lui rappelai que seul le Conseil national pouvait prononcer une telle exclusion. Il n'avait que faire des statuts et règlements et me le dit sans ménagement. Je m'assis et l'informai de ma décision de voter l'abstention.

Et tout à coup, notre affrontement bifurqua en un entretien de plus d'un heure sur sa vision de l'histoire et sa conception de la démocratie. Je militais activement dans ce parti depuis 12 ans, j'en avais été la vice-présidente durant trois ans, j'avais vécu, à ce titre, la campagne référendaire et c'était la première fois que je saisissais combien importante était cette conviction, pour monsieur Lévesque, que certains hommes, peu nombreux, font l'histoire, les autres pas.

De là, m'expliquai-je par la suite, la réticence, pour ne pas dire le malaise constant de ce «grand démocrate» à l'égard de toute structure qu'elle soit syndicale, gouvernementale, patriotique ou sociétale. De là, par exemple, son incompréhension de ceux des chefs syndicaux qui expliquent leurs positions en invoquant des décisions de leurs instances, réunies en assemblée.

Pour monsieur Lévesque, le chef décide d'abord et convainc ensuite. Une conception du leadership fort répandue dans l'opinion publique et dans les médias; on recherche des chefs incontestés plutôt que des présidents ou des présidentes de partis. La seule appellation «cheftaine» suffit à démontrer d'ailleurs combien cette conception du leadership et de l'autorité fut et reste étrangère à la culture des femmes.

Sa conception de l'honneur et du courage, elle, est analogue à celle du capitaine de bateau, seul maître à bord après Dieu, qui choisit souvent de périr plutôt que de partir — et cela explique sans doute sa démission tardive.

Cette nuit-là, je quittai son bureau à cinq heures pour prononcer un discours en troisième lecture, contre l'escalade et l'affrontement. Il n'y avait à peu près plus personne en Chambre. De sa place, monsieur Lévesque m'écouta puis traversa l'assemblée pour venir me féliciter.

Par la suite et jusqu'à son départ, en juin 85, malgré des divergences clairement manifestées, monsieur Lévesque a pu compter sur ma compréhension et mon respect. Sur l'estime et l'affection que l'on ressent à l'égard d'un «honnête homme».

Peut-on être féministe et glamour*? Certainement, répond Ginette Paris.*

APHRODITE EST-ELLE FÉMINISTE?

PAULE LEBRUN

Goût d'être belle, provocante, de se parer. Retour aux frous-frous, aux rubans, au plaisir divin de la chair vécue non pas à la façon orgiaque et instinctuelle d'un Dionysos (rappelez-vous les années 70) mais plutôt comme un art délicat fait de fascination, de frôlements, d'esthétisme et porteur d'une dimension à la fois ludique et sacrée. Le sexe comme sacrement, la femme comme grande prêtresse. Selon la psychomythologue Ginette Paris, nous entrons dans le cycle d'Aphrodite, la tourneuse de têtes, la séductrice.

Avec Aphrodite revient une nouvelle femme érotique féministe féminine hétéro. Dans le fief de Diane la chasseresse, il faut un certain culot! La séduction est-elle féministe?

Ginette Paris est professeure de psychosociologie à l'Université du Québec à Montréal. Elle a publié au printemps dernier son troisième livre, *Pagan Meditations*, un ouvrage remarquable, dans la collection prestigieuse de James Hillmann, une tête de file du mouvement jungien américain[1]. La publication au Québec en 1985 du *Retour d'Aphrodite* avait été excitante pour plusieurs d'entre nous, animatrices sociales, psychothérapeutes, féministes. Enfin, un outil efficace d'intervention psychosociale qui tienne compte à la fois des mouvements intimes de l'âme et des rituels collectifs au goût du jour! Avec en prime une vision fluide du féminisme, qui repose sur les cycles mythiques, les plis et les replis de notre histoire collective et individuelle. Une vision des années 80.

Voici quelques propos épars tirés d'une rencontre avec Ginette Paris.

La puissance du désir

«J'ai travaillé sur l'archétype d'Aphrodite parce que c'était justement le plus incendiaire pour le féminisme. Mais ma motivation est venue aussi de ma petite fille: je m'apercevais que — veux, veux pas — même les petites filles des féministes voulaient s'acheter du poli à ongles brillant, rose, perlé, se maquiller, se déguiser, avoir des brillants dans les cheveux pour les fêtes. Il aurait fallu être très répressive pour l'empêcher. L'archétype était toujours là: celui de l'Aphrodite aux rubans roses.

«Mais on (incluant les féministes) a éliminé de cet archétype le côté tout-puissant: Aphrodite n'est pas *belle*, mais *imbécile*. Or, la grâce et le charme procurent d'énormes pouvoirs s'ils sont exercés librement. La femme aliénée, la poupée de luxe se noie dans son miroir, alors que la femme-Aphrodite est maîtresse de l'une des plus puissantes magies de l'univers: celle du plaisir, du désir, de la séduction. La première cherche à plaire alors qu'on s'efforce de plaire à la seconde.

«Par *modèle*, on entend généralement une chose à laquelle on doit se conformer. L'archétype est l'inverse. C'est ce qui émerge, si on le permet, du plus profond de soi. Pour être femme, *il faut* être jolie. Pour être mère, *il faut* être compréhensive. Là, ce sont des modèles: il y a une

PHOTO: SUZANNE GIRARD

prescription extérieure. Alors que l'archétype est la présence intérieure qui prend forme à partir de ce que l'on est. On reconnaît l'émergence de telle ou telle figure à tel ou tel moment de sa vie. Par exemple, cette étudiante qui porte habituellement chemise à carreaux et *running shoes* et qui, un jour, sort d'un magasin avec une paire d'escarpins verts ornés de petites perles. L'énergie d'Aphrodite l'a effleurée.

«J'ai une amie qui, dernièrement, a donné toute sa batterie de cuisine et a gardé juste ce qui lui convenait. Sa cuisine était désinvestie. C'était un geste symbolique. Elle n'avait plus d'énergie maternelle. Le mythe de Déméter, pour elle, était épuisé. Pendant 15 ou 20 ans, on est dans l'archétype de la mère. On magasine, on fait à manger, on nourrit. Mais à un certain moment, cette énergie maternelle s'épuise et on entre dans un nouveau cycle.

«La femme mère est dans quelque chose de beaucoup plus puissant qu'elle. Elle est investie de l'archétype maternel et on lui accorde une puissance qui n'est pas à elle. De même la femme sous l'influence d'Aphrodite.

«Il y a une rigueur dans le mythe. Lorsque tu es dans l'archétype d'Aphrodite, par exemple, les événements de ta vie se mettent à s'aligner sur le mythe. Tu ne te modèles pas, ça arrive. Quand tu es dans l'énergie aphrodisiaque, tu as un amant et comme par hasard, tu en prends un deuxième et tu te mets à ruser et tu te mets à gagner des choses par tes rapports personnels et affectifs.

«Chaque archétype a une morale qui lui est inhérente. Par exemple, faire l'amour quand il n'y a pas de désir, il n'est écrit nulle part que c'est un péché mais dans l'archétype d'Aphrodite, c'en est un. Elle va punir ça. Mais elle va excuser le mensonge. Par contre, la morale d'Hestia, la déesse du foyer, c'est la droiture. Si tu es notaire, tu ne falsifies pas les papiers... mais si tu es aussi une amante, tu peux bien dire que tu as couché là quand tu as couché ailleurs!

«Aphrodite donne une grande puissance de séduction. Mais cette puissance ne peut pas se transposer dans le domaine de la compétition professionnelle. Là aussi, il y a une sorte de sagesse du mythe: si tu te sers de ta puissance de séduction pour obtenir un avancement, tu fais une erreur mythologique et il va t'arriver ce qui est arrivé à Aphrodite quand elle a voulu aller sur le territoire d'Athéna. Car, en allant secourir son amant sur le champ de bataille, Aphrodite s'est retrouvée blessée et ridiculisée par Athéna, maîtresse de la guerre.



Ginette Paris: les mythes *sont* la réalité

Les «méchantes» du féminisme

«Le problème fondamental de la psychologie moderne, c'est la culpabilité. On est toujours coupable. Particulièrement quand on expérimente intérieurement des sentiments de méchanceté ou de destruction (comme Hécate la sorcière) ou de refus de contact interpersonnel (comme Diane-Artémis la sauvageonne).

«L'avantage avec la psychomythologie, c'est que chaque forme, y compris les plus destructrices, a sa perfection et sa légitimité. Si on est capable de reconnaître l'archétype, on est capable de reconnaître les côtés positifs et négatifs de sa fonction.

«Prenons Hécate la sorcière. Hécate est l'opposée de Déméter, la bonne mère qui nourrit, qui comprend. Hécate est celle qui coupe. On a beaucoup de ces femmes dans le féminisme, des féministes plus radicales comme Valérie Solanas ou Mary Daly. Une déesse met en vie, l'autre tue. Ces femmes peuvent être destructrices, mais on a toujours des petites jobs de destruction à faire partout! Par exemple, détruire des vieux comportements sexistes, attaquer les machos. Ces femmes rendent un service essentiel au mouvement par leur *méchanceté* et leur *agression*. Tout mouvement doit avoir son aile radicale. Mais le poids, pour ces femmes, est énorme à porter. Elles font peur.

«J'avais l'une d'elles comme étudiante. Voix rauque, toujours vêtue de noir, agressive. Les autres femmes en avaient peur et la poussaient ainsi au désespoir. Moi, je l'admirais. Les radicales, je les aime salées. Lire Mary Daly, par exemple, c'est un bon nettoyage de circuit. Il y a une réelle beauté dans cet archétype d'Hécate, dont la chevelure est faite de centaines de petits serpents. Elle est parfaite et légitime. Mais les femmes ont peur de leur propre énergie d'Hécate. Pourtant, elles en ont besoin. On a besoin parfois d'être coupante. Si je suis toujours dans l'énergie de Déméter, dans le don, l'abondance, la production d'enfants, je dois dire à un moment: ça suffit! Et quand je parle ainsi, j'ai besoin d'Hécate.

«Déméter donne la vie. Hécate met fin à toutes ces rela-

Suite page 52

Allez vous promener ou... envoyez promener quelqu'un-e!

Voici votre billet d'avion

pour Miami, Paris, Los Angeles, Londres, Calgary, Singapour... ou toute autre destination Air Canada. Si vous avez jeté par mégarde le carton réponse, VITE! récupérez-le ou allez acheter une autre copie du magazine.

Abonnez-vous à la Vie en Rose ou abonnez quelqu'un-e que vous aimez bien et courez la chance de gagner 2 billets d'Air Canada pour la destination de votre choix.

C'est simple comme tout: abonnez-vous en remplissant et en nous postant le carton-réponse. Vous recevrez la Vie en Rose chez vous et serez assurée de ne jamais manquer un numéro. De plus, vous pouvez économiser jusqu'à 45% sur le prix du magazine en kiosque.

Ou encore, abonnez quelqu'un-e que vous aimez bien. Vous offrirez ainsi un cadeau qui fera plaisir toute une année ou plus.

Mais le plus beau, c'est que dans tous les cas, la nouvelle abonnée et la personne qui nous envoie son nom courent chacune la chance de gagner deux billets d'Air Canada pour le bout du monde!

Alors profitez de cette occasion unique et abonnez plusieurs personnes. Vous augmenterez vos chances d'aller vous promener ou d'envoyer promener quelqu'un-e!

RÈGLEMENT

Les deux billets sont valides pour n'importe quelle destination du réseau Air Canada, pour une période de deux semaines.

Les dates de départ sont liées à certaines conditions.

Hébergement, repas, transport terrestre et assurances non compris. Taxes incluses.

Sont éligibles au tirage tous les cartons postés avant midi le 31 décembre 1986.

Le tirage aura lieu le 9 janvier 1987, à midi.

Les billets seront émis entre le 15 janvier 1987 et le 31 décembre 1987. (Valeur jusqu'à 2,500$).

Le règlement complet du tirage est affiché dans les bureaux de la Vie en Rose, 3963, rue St-Denis, Montréal.

AIR CANADA

tions où la femme panse les blessures, est maternelle, maternelle, maternelle, alors que ça lui prendrait un bon coup de pied dans le derrière.

«Le problème, c'est qu'il y a confusion entre les différents types d'énergie. On se déguise en Aphrodite, puis on devient Hécate. Il y a tout un travail de clarification à faire. Comme en *gestalt* ou dans n'importe quelle théorie psychologique moderne, on sait que la conscience, en elle-même, est curative.

Un paganisme revitalisant

«La Grèce antique ne m'intéresse pas plus que cela. C'est mort, passons à autre chose. Mais les archétypes ne sont pas tuables. Et nous sommes issu-e-s de la culture grecque. Ce que je trouve intéressant aussi, c'est que retourner aux archétypes grecs nous permet de faire le lien avec ce qui est pré-chrétien. Et c'est important actuellement par ce que, le cycle chrétien étant épuisé, il y a une sorte de retour du refoulé, retour d'un paganisme qui n'a jamais cessé d'être en filigrane de la culture.

«Je crois que pour toutes sortes de raisons, les femmes sont profondément païennes. En partant, elles ont été perdantes dans le monothéisme. Là où il y a de la place pour un, le *un* a toujours été mâle. Je ne me permettrais pas de juger si le monothéisme est meilleur ou pire que les formes païennes. Quand le monothéisme a surgi, la vieille forme païenne était probablement épuisée et il fallait mettre de l'ordre, centraliser: une langue, une religion. Il a fallu faire taire tout le reste.

«Mais actuellement, on vit dans un monothéisme éclaté. Les vieilles formes polymorphes reprenant de la vigueur, tous les mythes signifiants de la culture meurent, se vident de leur substance. Qu'est-ce que ça veut dire le baptême, le mariage, la mort? Ça n'a plus de pouvoir enchanteur. Ça n'a plus de pouvoir psychologique, ou de force de transformation. Pour les femmes, en tout cas, le renouveau des archétypes, avec Aphrodite, Hécate et les autres... est plus prometteur.»

À QUI RENDEZ-VOUS HOMMAGE?

(ou quel est votre mythe organisateur, celui autour duquel gravite votre psyché?)

ATHÉNA-LA-PROFESSIONNELLE: le prototype de la femme politique combative, compétitive, agissant sur le terrain des hommes. Une forte figure du féminisme.

DIANE-LA-CHASSERESSE: sauvage, poilue, naturelle. Amazone grande et belle, aventureuse, refusant le contact personnel avec les hommes. Le féminisme lesbien et les gangs d'adolescentes lui rendent particulièrement hommage.

DÉMÉTER-LA-TERRE-MÈRE: nourricière, abondante, donneuse infatigable. La contre-culture aux larges jupes et le retour à la terre des années 70 lui devaient beaucoup.

HÉCATE-LA-SORCIÈRE: épeurante, cinglante, coupante. Solanas, Daly. L'aile radicale du féminisme. Elle fait non seulement peur aux hommes mais aussi aux femmes.

APHRODITE-LA-SÉDUCTRICE: charme et volupté, puissance du désir, ruse et passion. La culture populaire n'en a gardé que le côté *Bunny*. Elle est devenue la suspecte numéro un du féminisme.

HÉRA-LA-MATRIARCHE: puissance royale, pouvoir légitime, souvent frustrée.

HESTIA-LA-GARDIENNE-DU-FOYER: maison accueillante, feu dans la cheminée et fleurs sur la table. Déesse de la permanence.

1. Ouvrages de Ginette Paris: ***Le Réveil des dieux,*** Éd. de Mortagne, Montréal, 1980. ***Le Retour d'Aphrodite***, Éd. Boréal, Montréal, 1985. ***Pagan Meditations,*** Spring Publications, Texas, 1986.



DANSÉCHANGE



Après les anges, interprété par Annik Hamel

PHOTO: DOMINIQUE DUROCHER

à Montréal, en octobre.

Après les **Danséchanges** de Montréal-New York et de Montréal-Paris, le Montréal-Toronto, organisé par Tangente (Montréal) et Danceworks (Toronto) était présenté au mois d'octobre à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal. L'ensemble des performances s'est orienté vers la danse-théâtre: le contenu didactique des années 70 aurait cédé la place à la célébration de l'athlétisme des années 80, les improvisations libres se seraient transformées en oeuvres d'un formalisme élégant et théâtral.

Je dis «seraient» parce que je n'ai pas tout vu, malheureusement... Mais j'ai été frappée par la qualité et l'originalité d'**Après les anges**, d'Hélène Blackburn. Blackburn est une jeune interprète-chorégraphe de Montréal, diplômée en théâtre, en ethnologie, en danse, et devenue en 1984 cofondatrice des productions Swing Gomme Inc.

Dans **Après les anges**, elle a créé un univers dramatico-comique où six personnages, trois femmes (Claire Swanson, Annik Hamel, Lilianne Paquin) et trois hommes (Alain Gaumont, Paul Hubert, Denis Pelletier) échangent contacts, enlacements, courses et espièglerie. Le décor (des sièges de cinéma), les costumes (running shoes, robes à volants de voile jaune, jeans), la musique et le bruitage rétro évoquent les années 50. Et pourtant, les séquences chorégraphiques sont très modernes en ce qu'elles reposent souvent sur un déplacement des rôles sexuels et sur l'apparition d'une nouvelle gestualité. Exemple: les trois danseurs apprivoisent tour à tour le port d'un sac à main féminin... séquence d'où se dégage un effet d'androgynie intéressant.

Somme toute, Blackburn et ses danseur-euse-s ont touché le public par une suite de performances mi-angéliques, mi-diaboliques. De là, toute la force du spectacle.

LINE MC MURRAY

CINÉMA

LE RÊVE DE VOLER



Le Rêve de voler

Helen Doyle, à l'Autre cinéma, en novembre.

Helen Doyle, avec **Le Rêve de voler**, signe une oeuvre originale où mouvements, éclairages, musique et silences se conjuguent pour faire de cette cérémonie des oiseaux un ballet aérien tout en nuances et d'une touche très poétique. La réalisatrice s'est d'ailleurs entourée d'une équipe solide: à la chorégraphie, Lorraine Desmarais; à la direction de la photographie, Alain Dupras; aux voix, Sylvie Tremblay; à la conception des costumes, Meredith Caron; avec une musique originale de René Dupéré...

Nous faisons d'abord connaissance avec le métier de trapéziste, qui exige la souplesse des danseuses, l'endurance des gymnastes et la fluidité des oiseaux. Voilà un art qui demande non seulement le dépassement de ses limites corporelles mais aussi de l'audace, de la passion et sûrement un certain rêve de voler... D'où l'analogie entre les trapézistes et les oiseaux. Dans la deuxième partie du film, nous sommes donc convié-e-s à une histoire d'oiseaux prisonniers en quête de liberté, un ballet aérien de Lorraine Desmarais, fondatrice avec Marie-Thérèse Lessard de l'école de trapèze le Noeud D'Erseau. Les chorégraphies sont magnifiques, l'interprétation nuancée. Mon moment préféré: l'angoisse des oiseaux face à la mort, symbolisée par l'Oiseau noir. On en oublie les interprètes humains. Le temps est suspendu comme si les oiseaux s'étaient blessé les ailes; la lourdeur du silence, l'immobilité contrastent avec la légèreté du mouvement de l'oiseau libéré.

Même si **Le Rêve de voler** est bien rythmé, j'ai eu une déception: j'aurais aimé qu'on laisse tomber le côté documentaire du film, pour mettre l'accent sur la fiction. Cela aurait donné à l'ensemble plus d'éclat et d'audace, le charme d'une grande fête poétique. À cause de l'aspect démonstratif de la première partie, c'était un peu comme si un grand chef m'avait parlé longuement de ses cours à l'ITHQ alors que je n'aspirais qu'à déguster au plus sacrant ses escalopes de veau aux morilles!

LUCIE VILLENEUVE

les sages-femmes associées

consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals

we speak english hablamos espanol
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes

288-1848



Ireine Eve Durant
Salon Hors du Temps
18 rue St-Pierre
Rimouski, G5L 1T2
Tél.: 1-418-722-9274

Consultation en art, ésotérisme et jeu de go

PHOTO: JEAN FISET


Chantal Beaupré

SPECTACLE

CHANTAL BEAUPRÉ

à Go, à Montréal, en octobre.

Nous ne sommes, hélas, que vingt chanceuses et trois jeunes aventureux à nous être pointé-e-s en ce beau samedi soir à Go. En robe noire, talons hauts, maquillage légèrement démodé, elle ouvre derrière nous la porte du garage. Déjà nous savons qu'il s'agit d'une chanteuse pas comme les autres. «Bonsoir», lance-t-elle, avec dans l'oeil l'humour aguerri d'une relève qu'on empêche de se tenir debout, absence de disque oblige.

Chantal Beaupré se moque des plans de carrière: elle veut chanter, elle chante. D'une voix rare, tout en blues. Son spectacle **Mères et filles** présente, en première partie, des chansons de Michel Tremblay. Un peu toutes nos mères y passent, de celle qui n'en peut plus de tomber en famille à la croqueuse de 222. C'est la révolte secrète, dérisoire de l'avant-féminisme, où il ne reste que les larmes pour pleurer et la voix pour crier. Chantal Beaupré, tour à tour usée, amère, pathétique, nous prend par le coeur avec son interprétations toute personnelle de ces vieux airs de Tremblay.

Dans **Filles**, en deuxième partie, Chantal Beaupré module avec, je le répète, une voix hors du commun, ses angoisses devant l'actualité (**Fuhrer**), le suicide (**Pour faire lever le soleil**) et l'amour (**Aime-moi, même moi**). Beaupré offre le portrait d'une fille d'aujourd'hui, ni très gai, ni très rose: ça baigne dans le sang et la sueur de la peur, mais la vie moderne lui a-t-elle donné le choix? Je me prends à rêver à son prochain spectacle, quand sa voix de blues chantera aussi la verdeur de l'humour, la mauve tendresse et l'or des gagnantes. Chantal Beaupré, on le sent, est prête pour l'arc-en-ciel.

ANNE DANDURAND

PHOTO: ROBERT LALIBERTÉ

du nouveau...



LE TEMPS BRÛLE
Marie-Claude Bourdon

un nouveau roman
un nouveau talent
138 pages 9,50 $

une découverte au salon du livre
kiosques 153-154

SARA SAGE
Monique Bosco
132 pages 13,50 $



"Sara... incarne la révolte de la femme moderne, sa quête de liberté"
Jean Claude Dussault, La Presse 28 juin 1986



Un auteur à l'itinéraire surprenant...
Une joie d'écrire sans restriction...
Des souvenirs d'enfance et d'adolescence sans trucage qui vous feront vous souvenir de votre propre enfance.

Voilà **LE GOÛT DES CONFITURES** de **Bob Oré Abitbol**...
112 pages 7,50 $

éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec)
H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323

TÉLÉVISION

BÊTISES POUR ENFANTS



Le Village de Nathalie

Bien sûr, il y a **Passe-Partout**, une émission divertissante, ni sexiste, ni raciste... quoique les enfants modèles et les parents exemplaires soient rares dans la réalité. Mais pour l'ensemble des émissions enfantines, le tableau est assez sombre.

Du côté des dessins animés, par exemple, il y a trois catégories. Les traditionnels se limitent à des bouffonneries parfois empreintes de violence déguisée. Viennent ensuite les séries, comme **Rémi** ou **Candy**. Rémi est un petit garçon qui a des tendances «délinquantes». On le punit en réduisant sa taille et en le condamnant à parcourir le monde, où il affrontera une série d'aventures qui le rendront plus courageux, plus téméraire. Bref, tout ce qu'il faut pour devenir un homme. Candy, de son côté, devient, de petite fille espiègle, une «vraie jeune fille» bonne, généreuse, maîtresse d'elle-même. Elle trouve la voie de son accomplissement en se dévouant pour les autres. Et après des journées éprouvantes, elle se console en rêvant à son Prince charmant. Quant à Goldorak, un héros plus moderne, il évolue dans un monde de conquête et de vengeance où la violence domine.

Les «productions locales» n'offrent guère un tableau plus réjouissant. **Le Village de Nathalie**, une des plus populaires, est un amalgame de clichés et de stéréotypes où tous les prétextes sont bons pour faire chanter Nathalie. Celle-ci, déguisée en «Petite fille modèle» tout droit sortie d'un récit de la Comtesse de Ségur, évolue dans un décor bonbon. Elle charge tellement son personnage qu'il n'y a plus aucune place pour la spontanéité, pourtant caractéristique de l'enfance. Les personnages qui l'entourent frôlent la niaiserie la plus crasse. Un faux hindou parle avec un accent petit-nègre et, de plus, est idiot: de quoi renforcer bien des stéréotypes racistes! L'autorité, représentée par le maire, est constamment ridiculisée, mais sans être contestée positivement. Et pour «intéresser» les enfants à la lecture, on n'a rien trouvé de mieux que le personnage de Mlle Bric-à-Brac, le stéréotype parfait de la vieille fille sèche, pincée, un peu fêlée, qui se délecte de lectures. Bref, le vieux modèle de la femme intelligente, mais ridicule. On se croirait revenue à l'époque des **Femmes savantes** de Molière. Et que dire du personnage de la boîte aux lettres, baptisé Rouge à lèvres? Une preuve supplémentaire d'un manque d'imagination flagrant, la marque de commerce de l'émission.

Les enfants, dont l'esprit critique n'est pas encore formé, sont donc partagés entre un passé moralisateur et sexiste et un futur empreint de violence. Déconnecté-e-s de la réalité, peu habitué-e-s à des émissions stimulantes pour l'esprit, ils et elles deviendront des téléspectateurs-trices passifs-ives, adeptes de **Montréal en direct**, **Dynastie** et **Magnum**. Ne sème-t-on pas déjà dans leurs esprits le rêve américain en choisissant, dans **Le Village de Nathalie**, un voyage en limousine et un séjour au Château Frontenac comme premier prix d'un concours?

DANIELLE FISET

POUR UN REPOS DE QUALITÉ
3476 St-Dominique
MONTRÉAL
844-6210
Visitez
La Futonnerie

VÊTEMENTS D'ENFANTS 0-6 ANS
LES ATELIERS du p'tit mousse
4545 St-Denis
Montréal 282-0567
ACCESSOIRES DÉCORATIFS ET CADEAUX VARIÉS FAITS À LA MAIN
PHOTO: TÉLÉ-MÉTROPOLE

LIVRES

LES VERBES SEULS

Louise Desjardins, Éd. du Noroît, Saint-Lambert, 1985, 76 p.

Quelle est la vie amoureuse d'une femme dans la quarantaine, «séparée ou divorcée ou autre» ayant «quelques enfants», beaucoup d'humour et un lit dont les draps se froissent occasionnellement? Louise Desjardins brosse (avec de la laine d'acier) un tableau noir dont elle a soigneusement monté le scénario. Une femme écrit un livre dans lequel une femme lit un livre qu'elle écrit...

L'histoire est simple pourtant. Amour, peine, chagrin, solitude, aventures; «colonne des chiens écrasés», direz-vous? Pas de quoi faire un livre, ça arrive à tout le monde. Justement. Et tout le monde à qui ça arrive a envie de faire (pendant au moins trente secondes) comme Anna Karénine et se jeter sous un train.

«Je reconnais cette histoire que je lis.» Nous aussi. Mais ce miroir est si désopilant, l'écriture vive et si débridée, si folle par moments qu'on se demande jusqu'où peut aller cette «insoutenable légèreté de l'être» (livre dont l'auteure tire une citation). En fait «comment commencer comme il faut. Raconter la solitude qui me désarticule et mettre en évidence sur une table bien mise, les restes de l'amour.» Et comment (sou)rire, malgré l'humour, à la déchirure d'un coeur amoureux de l'amour et trop tristement seul.

ANNE-MARIE ALONZO

L'ÉCOUTÉ

Cécile Cloutier, Éd. de l'Hexagone, coll. Rétrospectives, Montréal, 1986, 371 pages.

L'écouté regroupe les sept premiers des huit recueils de poésie de Cécile Cloutier. De **Mains de sable** (1960) à **Près** (1983), ce qui se dégage d'abord de cette oeuvre est certes sa cohérence et sa continuité. Mais cette homogénéité implique également un manque d'approfondissement des thématiques et une certaine monotonie de lecture.

Dans un texte intitulé **Cum** et qui clôt le recueil **Paupières** (1970), Cloutier propose une réflexion sur la poésie. À l'écoute du monde, le poème «compense toujours pour un peu d'absence, (...) peuple un peu du rien». «Il est cellule, à la fois unique et capable de toutes les associations.» Le projet poétique de Cécile Cloutier se situe précisément dans ce désir de faire du poème un condensé qui unifiera des matières extraites de la réalité. Formellement, l'écriture de Cécile Cloutier tend vers une économie et une épuration du langage: texte laconique, formule lapidaire. Cette miniaturisation est cependant risquée. À vouloir créer un choc par sa concision, le texte peut étouffer l'émotion et offrir peu d'emprise au niveau du sens. Lorsque le poème s'en tient à des métaphores sobres, empreintes d'émotivité, l'effet est saisissant: «Défendre au vent/De tourner les vagues/Ces bruyantes pages d'eau/De la mer»; «Et la grande cicatrice du béton/Sur la fragilité». Ici, l'écriture soutient la tension et atteint la densité qu'exige le poème court. Mais ce n'est pas toujours le cas. On trouve aussi des images forcées et certaines redondances: «Des trappes d'odeur/Fleurissent/Il juillette»; «D'emblée/Furent les nids de fer/Et la science des oeufs». Trop elliptique, le texte perd alors son pouvoir d'évocation et le sens en est évacué.

Le recueil qui dans **L'écouté** m'a semblé le plus égal est le premier, **Mains de sable.** Peut-être les suivants m'ont-ils paru refaire le même parcours?

HÉLÈNE DORION





Sébastien Japrisot

LA PASSION DES FEMMES,

Sébastien Japrisot, Éd. Denoël, Paris, 1986.

Avez-vous dévoré, comme l'ont fait la plupart des critiques, le dernier roman de Sébastien Japrisot, **La Passion des femmes?**

Dans **L'Été meurtrier** et **La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil**, Japrisot étonnait par sa capacité à utiliser toutes les ruses romanesque, sans pour autant intimider. Dans **La Passion des femmes**, strass et paillettes sur 410 pages ne réussissent pas à nous faire oublier les gadgets de la fiction. Le livre s'ouvre et se referme sur la même scène: un homme blessé par un coup de fusil gît sur une plage. Mais qui a donc pu l'abattre? Tour à tour, huit femmes, Emma, Belinda, Zozo, Caroline, Frou-Frou, Yoko, Toledo, Marie-Martine, révélant chacune par sa personnalité une facette de l'éter-

CORPS de jeune fille

Élisabeth Barillé, Éd. Gallimard, Paris, mai 1986.

Un premier roman d'Élisabeth Barillé sur un sujet encore peu traité par les femmes: leur vie sexuelle, celle qu'elles vivent avec d'autres, mais aussi leurs caresses plus intimes, en solitaire.

Barillé, 23 ans, pourrait avoir vécu une bonne part des scènes qu'elle raconte. C'est du moins ce qu'on en dit dans les milieux littéraires et journalistiques. De toute façon, elle a su donner à son récit une vérité, une vigueur, une certaine crudité même, qui choqueront peut-être certaines femmes plus âgées.

Élisa, son personnage, rencontre «l'Écrivain» au jardin du Luxembourg. Celui-ci veut tout savoir sur sa vie sexuelle pour alimenter son prochain roman. Élisa, tentée elle aussi par l'écriture, joue le jeu de «l'Écrivain», du moins un certain temps. Une relation particulière s'établit entre eux. Le récit est entrecoupé de «flash-backs» de l'enfance d'Élisa, de discussions avec ses copines (au comportement sexuel plus traditionnel), de séances de masturbation agrémentées de musique et de ses relations passées avec d'autres hommes.

De ces amants, elle dira qu'elle les épingle dans son souvenir (pour des futurs romans?): «Je les classe par familles de hanches frêles, d'épaules dodues, de cuisses en fût de colonne, de pieds grecs, comme ce pape qui avait fait châtrer des statues antiques et rangé leur pénis dans un studio où il s'enfermait pour méditer... J'ai choisi d'oublier le sexe qui m'a ouverte; ceux qui m'ont fait jouir; ceux dont le sperme a giclé sur mon ventre; ceux qui m'ont blessée; ceux que j'ai sucés jusqu'à la nausée. Oubliés.»

Élisa n'est pas très portée sur «le délicatessen amoureux». Elle se laisse volontiers accoster, dit-elle, pourvu que l'homme satisfasse à deux critères: élégance vestimentaire et légèreté d'esprit.

Que **Corps de jeune fille** soit ou non une réponse au **Portrait d'un joueur** — comme on le soupçonne — du controversé et misogyne, Philippe Sollers, le récit d'Élisa est captivant, n'a rien de ces tâtonnantes histoires d'amour, trop souvent tournées vers l'introspection pseudo-analytique. Le style de Barillé est clair, limpide, sans fioritures: «Il m'aviat plu. J'avais répondu à son sourire; je l'avais suivi.» Bref, un premier roman réussi.

DIANE TREMBLAY

BRAVO, JOVETTE!

Une de nos fidèles collaboratrices, Jovette Marchessault, vient de se mériter l'un des trois Grands Prix littéraires du **Journal de Montréal**, le Grand Prix de théâtre, pour sa dernière création, **Anaïs dans la queue de la comète**, parue aux Éditions de la Pleine Lune et créée sur scène au Théâtre de Quat'Sous.

POMME DE PIN

Mireille Lanctôt, Éd. Abeille Soleille, Montréal, 1985, 121 p.

Il y aura bientôt trois ans, le milieu journalistique et littéraire perdait une jeune artiste, décédée à la suite d'un accident de voiture. Son nom: Mireille Lanctôt. En 1985, sa mère nous offrait un recueil de textes inédits que Mireille avait écrits et illustrés magnifiquement entre 1976 et 1983. De plus, avec l'aide de sa famille et des ami-e-s de Mireille, elle mettait sur pied la Fondation Mireille Lanctôt dont l'objectif est d'aider les jeunes journalistes (un prix annuel de 5 000 $ est d'ailleurs offert, par concours, aux journalistes de 30 ans et moins), les personnes âgées et les ex-prisonnièr-e-s.

Pomme de pin, c'est la démarche d'une écriture portée par une rage de vivre et habitée en même temps par une réflexion profonde sur la mort. Pour Mireille, chaque projet d'écriture, chaque page à noircir, étaient autant de petits départs et de petits mouvements vers l'ailleurs. Cet ailleurs ne pouvait se concevoir et s'apprivoiser que si l'on avait apprivoisé sa solitude à partir du premier jour de sa vie.

JOHANNE LESSARD

nel féminin, prennent en charge la narration et tentent d'expliciter les raisons qui les ont poussées au meurtre de leur amant. Au fil des chapitres, on découvre assez rapidement que ces femmes ont partagé le même homme.

Une publicité parue dans le très sérieux journal **Le Monde** affiche une photo de famille des huit nanas presque en chair et en os. Frou-Frou ressemble à s'y méprendre à Marilyn Monroe, la Japonaise est évidemment déguisée en geisha, la Noire est à demi-nue... Pour une fois, la publicité est loin d'être mensongère; elle restitue l'atmosphère pour le moins Harlequin de ce roman qui se cantonne dans un registre «féminin»: mièvrerie, innocence, sexualité centrée sur des fantasmes à peine revus et corrigés par l'auteur. «Huit femmes se livrent à leur passion sous la même couverture», dit encore la pub. Un absent remarqué: le Rambo du sexe, celui pour lequel toutes ces femmes ont vendu leur âme.

Au début, on risque d'être séduite par l'intrigue pseudo-policière de ce roman, mais si on est le moindrement «initiée», la recette nous monte au nez. Alors, le plaisir n'y est plus et notre seule consolation s'attache à ce qui peut bien se cacher derrière cette galerie de portraits. Je sais qu'on ne doit jamais révéler le punch d'une intrigue, mais quand l'auteur n'est pas à la hauteur de la situation romanesque, toutes les vacheries sont permises. L'homme qui gît sur la plage, c'est l'écrivain. Il a rêvé sa fiction couché sur une tomate (d'où la blessure). Sa femme vient le chercher pour le dîner, le ramène à l'hôtel où la petite famille passe ses vacances. Apothéose finale: le génial écrivain se retrouve face à face avec les gens qui ont inspiré ses personnages.

LOUISE GAGNÉ

VACANCES - SOLEIL!

évènement d'expression créatrice

et mythologie

- souffle et danse - PAULE LEBRUN
- arts plastiques - ANNE BRISSETTE
- théâtre de rêve - ANDRÉE HÉBERT
- psycho mythologie - MANON LAURIN
- visualisation créative - DIANE PETIT

22 février au 8 mars 1987

La Puntilla - Sosua
République Dominicaine

Zorbou
844-0751

Loulou Blouin
Folie Douce
843-8466

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N.H. 03574

LA PÉRIODE DES FÊTES EST ARRIVÉE!

Vous cherchez
une p'tite gâterie
à offrir à vos parents,
enfants, amis-es,
amants, amantes,
collègues et autres chouchous,
y compris vous?

Certains bouts de rues
à Montréal
regorgent d'originalité
et de variété:
St-Denis,
Laurier
vous offrent ces promenades
où le regard n'en finit plus
d'être séduit.

Vous y découvrirez
des fantaisies éclatantes,
des bijoux élégants,
des livres passionnants,
des vêtements de qualité,
des jouets éducatifs,
des cadeaux de toutes sortes
et à tous les prix.

Sans oublier la détente
que vous procure
une session de coiffure,
un bon petit gueuleton
et un café à l'arôme délicat
pendant le sprint final.

NOËL RUE SAINT-DENIS

flammarion st-denis

La grande librairie du Nouveau Saint-Denis. Ouvert le dimanche.
4380, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 284-3688

DEUXIÈME PEAU

Maillots, lingerie, pulls, descentes de bain de grande qualité.
4457, RUE SAINT-DENIS (MÉTRO MONT-ROYAL) TÉL.: 842-0811

TARTE JULIE

Un peu... beaucoup... à la folie.
4003, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 288-6103/288-7224

EUGÈNE MARSAIS PRÊT-À-PORTER

Élégance inédite pour vous plaire.
3889, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 845-0518

LES VERRIERS ST-DENIS

Lampes-vitraux-prismes-bijoux en cristal-coffrets-miroirs-créations.
4326, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 849-1552

LE COMMENSAL

Gastronomie végétarienne. Mets chauds, froids et desserts.
2115, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 845-0248
5043, RUE SAINT-DENIS (PÂTISSERIE)

TESSY COIFFURE

Des produits capillaires en emballage cadeau. Bonne idée!
3973, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 289-9384

FIOU POUR ENFANTS

Cadeaux de naissance.
Créations québécoises et européennes pour enfants de 0 à 8 ans.
3922, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 844-0444

ELLES-TOILES

Pour ceux et celles qui recherchent la distinction.
3971, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 845-5674

CACHALOT

Pour la salle d'eau... ou pour offrir avec plaisir.
4567, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 849-0066

LE FUNAMBULE PUB-CAFÉ

Sélection de plus de 60 bières importées et du bon café.
3817, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 287-9407

AU SOLEIL D'ARGENT

Grand choix de bijoux originaux.
Vous cherchez l'exclusivité? La voici...
4418, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 845-0208

TOUCHÉ COIFFURE

Là où on prend le temps de vous écouter. Ouvert le dimanche.
4418, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 845-5902

LA LIBRAIRIE DU SQUARE

Si vous avez le goût des mots...(Ouvert de 9h00 à 21h00)
3453, RUE SAINT-DENIS TÉL.: 845-7617

NOËL RUE LAURIER

Boutique Gabriel Filion

Depuis 25 ans, une tradition dans le jouet de qualité.
1127, RUE LAURIER OUEST TÉL.: 274-0697

piétine chaussures

Existe pour vos enfants. Réductions de 20 à 50%.
111, AVENUE QUERBES (COIN LAURIER) TÉL.: 277-9838

oké

Prêt-à-porter d'Italie. Pour elle et lui.
1000, RUE LAURIER OUEST TÉL.: 270-6522

Une histoire de coeur

Cadeaux-décoration-vêtements. Emballage en gracieuseté.
1090, RUE LAURIER OUEST TÉL.: 272-0848

TOUT BAS

Une sélection de bas allant du jogging à la fantaisie.
138, RUE LAURIER OUEST (COIN ESPLANADE) TÉL.: 277-6285

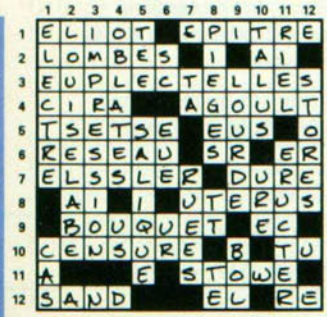
B·L·I·T·Z COIFFURE

Des coiffures de l'heure pour la femme espiègle.
96A, RUE LAURIER OUEST TÉL.: 271-5083

INDEX DES ANNONCEUR-E-S

Alcan	67
Association des Marchands	57
Ateliers du p'tit mousse	56
Au soleil d'argent	61
Bell Canada	4
Beauchamp Guilaine	45
Bélanger Hélène	44
Bertrand Luce	43
Blitz coiffure	62
Bottin des femmes	45
Boutique Gabriel Filion	62
Cabana Marie	43
Cachalot	61
Centre éducatif et culturel	65
Chartier Louise	44
Cinéma libre	23
Commensal	60
CSN	68
Deuxième Peau	60
Diffusion du Mont-Royal	2-18
DixVersions	17
Dufresne Denise	44
Durand Irène Eve	54
Édi-Presse	24
Elles-toiles	61
Eugène Marsais	60
Filtronique	7
Fiou	61
Flammarion	60
Folie Douce	59
Foulards Caméléon	29
Funambule	61
Futonia	34
Futonnerie	56
Girard Diane	43
Gosselin Hélène	43
Grasby Pilon Salomon	45
Grenier Louise	44
Hébert Andrée	43
Highlands Inn	59
Histoire de coeur	62
Houle Louise	43
Hurtubise	55
Institut canadien de recherche sur les femmes	42
Jobin Bernadette	45
Lapointe Sylvie	45
L'école de mime corporel de Montréal	16
Les Verriers St-Denis	60
L'heure manger	42
Librairie Androgyne	24
Librairie du Square	61
Librairie Renaud-Bray	52
Noël Denise	44
Oké.	62
Ouimet Marie-France	43
Panaccio Monique	43
Parizeau, Delagrave, Crotteau	45
Pelletier Louise	44
Piétine	62
Québec-Livres	46
Reeves Nicole	44
Rolland Louise	45
Sages-Femmes associées	54
Sarrasin André	28
Symposium	23
Tarte Julie	60
Tessy coiffure	60
Théâtre d'un temps	25
Touché coiffure	61
Tout bas	62
Tremblay Danielle	44
Tremblay France	45
VLB éditeur	34

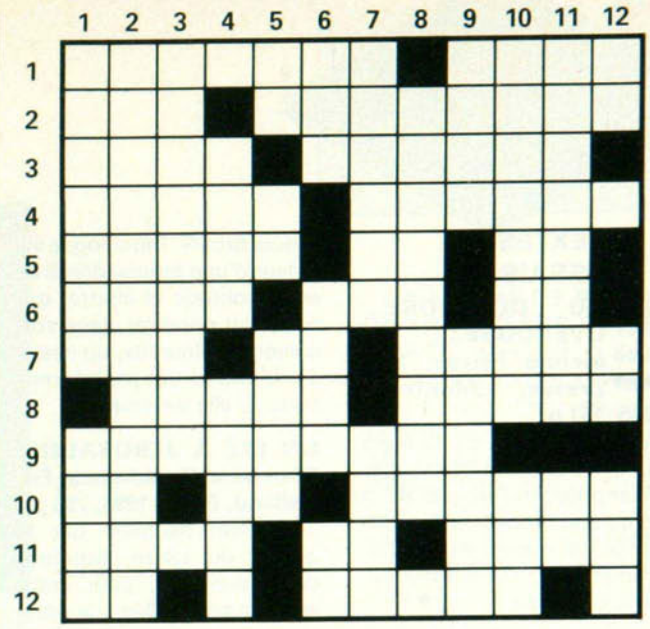
SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT



ERRATUM

Dans une publicité parue en page 63 de LA VIE EN ROSE de novembre 86, il fallait lire **L'exemple d'Ursula**.

LES CASES DE TANTE LUCIE



HORIZONTALEMENT

1. Épouse d'un roi légendaire, séduite par Zeus. / Les débutantes y emplissaient leurs carnets.
2. N'avoua pas. / De l'avoir été ne l'empêcha pas d'hériter, à minuit, d'une citrouille propre!
3. Aussi habile à l'arc qu'elle à la guitare. / Il faut parfois leur monter dessus pour veiller au grain ou se faire entendre.
4. Spirales apeurées. / Dérivé de la capitale.
5. N'enchante pas l'oreille. / Lettre grecque. / Au choix: adverbe, pronom ou préposition.
6. Papier-monnaie du Sud. / Embarcation médiévale qui transporta pourtant Pol Pelletier, Luce Guilbeault, Louisette Dussault et une douzaine d'autres. / Abréviation.
7. Au bout de... finalement. / Ville du pays de Canaan. / Ancien nom de la choroïde (plur.).
8. Coin d'Italie où l'on parle français. / Cultivée ou sauvage, elle a son poids de senteur.
9. Regroupement anonyme. / Elles sont plus riches à 35 qu'à 15.
10. Plante malodorante... parfois de Saint-Christophe. / Fille de Zeus, elle se retrouva au ciel, vierge.
11. Épouse de Zeus, déesse du mariage et... trompée à tour de bras! / Finit finir. / Rivière de Bretagne, pas vilaine.
12. Se perpétuent aussi de mères en filles. / Nymphe séduite par Zeus, elle enfanta d'une petite fille très séductrice.

VERTICALEMENT

1. Autre nymphe séduite par Zeus, cette fois pendant qu'elle dormait! / Les plages de cette île sont plus tranquilles aujourd'hui que le 7 décembre 1941.
2. Ces fonctions de secondes, beaucoup de femmes les remplissent encore dans l'ombre.
3. Nymphe séduite par Zeus... puis changée en ourse! / Abréviation réservée aux joueuses d'échecs.
4. Titane séduite par Zeus, mère d'Apollon et d'Artémis. / De cire ou de sang.
5. Te trouves. / Personnel, pour lui ou elle. / Apprécié surtout en hiver.
6. Ancêtre de Greenpeace. / La force des femmes l'est, par des boxeurs subtils comme Reggie Chartrand. / Abrévié, c'est la même chose.
7. Enlevée et séduite par Zeus métamorphosé en taureau (vraiment n'importe quoi!). / Zeus n'en fut certainement pas un bon!
8. Nos coeurs de nymphes modernes devraient l'être contre z'eux.
9. Fondé par André Laurendeau, il fut un temps populaire. / Un transfuge l'a retourné.
10. Pas nécessairement insolentes. / Il faut parfois y descendre pour de ne pas s'y retrouver!
11. Carreaux qui ont un peu bu. / Suit un bac.
12. Sans cet élément, on ne se verrait pas souvent. / Analogue au soufre. / F ...romage grec.

SOLUTION DANS LE PROCHAIN NUMÉRO.

LUCIE GODBOUT

TEXTES ET ESSAIS

EAU DE ROSE... OVERDOSE..., Fabienne Ferrey, Édipresse, Montréal, 1985, 151 p.
Récit courageux d'une mère qui tente de soustraire son fils à l'emprise de la drogue. Récit de colère, de peur, d'impuissance, de honte, de révolte, d'amertume, d'un combat devenu obsession.

UNE SI GRANDE DIFFÉRENCE, Carol Gilligan, Éd. Flammarion, Paris, 1986, 269 p., traduit de l'américain par Annie Kwiatek.
Trois enquêtes psychologiques qui montrent bien la différence entre masculin et féminin; une différence de formation, de comportement moral conduisant à deux types psychologiques bien distincts. Ce best-seller américain se veut un ouvrage capital du post-féminisme.

FICTION

REGARDEZ-MOI, Anita Brookner, Éd. La Découverte, Paris, 1986, 228 p., traduit de l'anglais par Franchita Gonzalez Batle.
Premier roman traduit en français d'une grande romancière anglaise contemporaine, que la presse britannique a placée sur le même pied que les soeurs Brontë. Monologue intérieur d'une femme déchirée entre solitude et liberté, qui nous fait pénétrer dans son univers douloureux, au coeur d'une ville teintée par les émotions qu'elle traverse.

UN ÉTÉ À JÉRUSALEM, Chochana Boukhobza, Éd. Balland, Paris, 1986, 255 p.
Jérusalem déchirée par la guerre du Liban, lugubre, deviendrait-elle, pour cette jeune femme exilée, «la prostituée des nations»? Un livre actuel, le roman incantatoire d'une journaliste de 26 ans.

ÉPOQUES POUR LA GUERRE, Edith Dahan, Éd. Flammarion, Paris, 1985, 107 p.
Dans la très belle collection Textes de Flammarion, un recueil se débat au milieu d'une guerre, de plusieurs guerres fragmentées. Parfois, une percée de clarté, un regard qui se penche sur l'eau, «un profil, des formes simples ouvrant le feu sur la montagne».

POÉSIE

INDIGO NUIT, Christiane Frenette, Éd. Leméac Montréal, 1986, 60 p., Prix Octave-Crémazie 1986.
Âgée de 24 ans, Christiane Frenette nous donne 60 pages de poésie duelle, belle dans sa «naissance» au monde littéraire.

DES VOIX LA MÊME, Louise Bouchard, Éd. Les Herbes rouges, Montréal, 1986, 40 p. Réédition.
Un texte d'une extrême richesse et d'une très grande beauté, qui a marqué les écrits des femmes depuis 1978. Souvent cité, *Des voix...* fait partie des importants «premier texte» de la dernière décennie.

LA FICTION DU RÉEL, Fernande Saint-Martin, poèmes 1953-1975, Éd. L'Hexagone, Montréal, 1986, 300 p.
«... La poésie assume qu'en parlant des choses, l'être humain parle de ses opérations sur le réel, enregistrant par ce biais les premiers éléments de sa connaissance de lui-même et de ses modes de relation au monde...» Une rétrospective de Fernande Saint-Martin, les poèmes d'une femme éclectique et multiple.

BLUES INDIGO, Simone G. Murray, Éd. Écrits des forges, Trois-Rivières, 1986, 71 p.
Pour celles qui aiment une poésie aérienne, un peu naïve.

NICKEL-ODÉON, Jocelyne Felx, Éd. le Noroît, Saint-Lambert, 1985, 176 p.
Une écriture belle et chaude d'humour/amour, enfants, maternité, un livre lourd de poèmes comme on dit de lait...

AU BEAU FIXE, Marthe Jalbert, Éd. Triptyque, Montréal, 1986, 50 p.
Recueil très plastique de courts poèmes qui exploitent particulièrement la notion d'espace — sensoriel, architectural, symbolique — en perpétuelle transformation.

SONNETS-ÉLÉGIE, DÉBAT DE FOLIE ET D'AMOUR, Oeuvres complètes, Louise Labé, Éd. Garnier-Flammarion, Paris, réédition, 1986, 283 p.
L'une des plus grandes poétesses de la Renaissance, celle qui a tant et si bien parlé d'amour. Ses contemporain-e-s voyaient en elle une autre Sapho, capable de créer un nouveau langage poétique. À relire et à garder sur sa table de chevet.

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE CEC JEUNESSE, publié sous la direction pédagogique de Paul Bonnevie par la Librairie Hachette, Montréal, 1980, nouvelle édition 1986.
Un dictionnaire CEC Jeunesse entièrement refondu dont la principale innovation est de tenir compte des avis de l'Office de la langue française, relativement à la féminisation des noms de métiers et de fonctions et à l'inclusion des québécismes. Un outil pratique pour la jeunesse québécoise d'âge scolaire.

DICTIONNAIRE
CEC
JEUNESSE
à découvrir!
à offrir!



Oui, les féminins sont là

Enfin, un dictionnaire de 18 000 mots
où l'enfant de 8 à 13 ans peut trouver

- les féminins des titres, des fonctions, des professions
- la forme féminine des adjectifs en évidence dans l'entrée
- des phrases exemples sans stéréotypes

PLUS: un vocabulaire nord-américain, les québécismes courants, un index historique et géographique de 2000 entrées

Dans toutes les librairies *20,95 $*

publié par: CENTRE ÉDUCATIF ET CULTUREL INC.
8101, Métropolitain, Montréal QC H1J 1J9 351-6010

À SUIVRE

Tête-à-tête: **Monique Mercure et Gabriel Gascon**



PHOTO: ANDRÉ LE COZ

THÉÂTRE

ADAM ET ÈVE SUR LA MAIN, à l'Eskabel. Un «danse-théâtre musical» où les personnages hétéroclites du **nigthlife** montréalais rivalisent d'efforts pour satisfaire leurs désirs. Danse, drame, humour et chanson se retrouvent, la nuit, au coin de la rue. **Adam et Ève sur la Main** a fait ses premières armes, sur scène, en février dernier. En mars, la pièce a séjourné une semaine à l'Eskabel. Puis, la production a été invitée au Festival d'été de Québec et au Danséchanges Montréal-Toronto. Ses sept interprètes sont maintenant de retour à l'Eskabel, du 3 au 14 décembre, tous les soirs, à 20 h 30. Au 1237, rue Sanguinet, Montréal. Rés.: (514) 849-7164.

Jusqu'au 20 décembre, **TÊTE-À-TÊTE**, au Théâtre du Café de la Place. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre célèbrent, en tête-à-tête évidemment, le cinquantième anniversaire de leur union. Monique Mercure et Gabriel Gascon incarnent le célèbre couple. D'après l'oeuvre de l'auteur montréalais Ralph Burdman. Traduction et mise en scène de Jean-Louis Roux. Du mardi au samedi, à 20 h. Place des Arts, Montréal. Rés.: (514) 842-2112.

LA MÉDÉE D'EURIPIDE, de Marie Cardinal, sera encore sur scène, au Théâtre du Nouveau Monde, jusqu'au 13 décembre. La semaine, à 20 h. et le samedi, à 16 h. et 21 h. Au 84, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal. Rés.: (514) 861-0563.

Jusqu'au 13 décembre, **LA CONDITION DES SOIES**, d'Annie Zadek, au Théâtre expérimental des femmes. Du mardi au samedi, 20 h 30. Au 5066, rue Clark, Montréal. Rés.: (514) 271-5381.

SPECTACLE

VIS TA VINAIGRETTE. Une revue **rock'n roll** signée Marc Drouin **(Pied de Poule)**. Dolbie Stéréo, Les Échalotes et cie sont de retour! Du 2 au 20 décembre, au théâtre Le Milieu, 5380, boul. Saint-Laurent, Montréal. Représentations du mardi au vendredi, à 20 h, et le samedi, à 17 h et 21 h.



Vis ta vinaigrette: **Marc Drouin sans les Échalotes**

LA FEMME DE PIERRE OU FRAGMENTS D'HYSTOIRES, de Suzanne Boisvert, au Playwright's Workshop. À partir d'une nouvelle de l'écrivaine française Mireille Best, une rencontre entre la littérature et le théâtre. Spectacle multidisciplinaire confrontant la danse, le théâtre, la musique, le cinéma et les mots. Du 13 au 21 décembre, sans relâche, à 20 h 30. Au 4001, rue Berri, Montréal. Rés.: (514) 849-0078.

Pour les enfants, petits et grands, les classiques de Noël à la Place des Arts. **CASSE-NOISETTE**, de Fernand Nault, sur une musique de Tchaïkovsky, à la Salle Wilfrid-Pelletier, du 27 décembre au 3 janvier. Succès incontesté des Grands Ballets canadiens depuis plus de vingt ans. **LE SEIGNEUR DES ANNEAUX**, au théâtre Maisonneuve, du 26 décembre au 4 janvier. Présenté par le Théâtre sans fil, plus de soixante marionnettes géantes avec musique en quadriphonie. **SOL, PIERRE ET LE LOUP**, au théâtre Port-Royal, du 26 décembre au 4 janvier. Le merveilleux conte musical de Prokofiev, revu à la manière de Sol. En deuxième partie, **LES SOULIERS MAGIQUES**, un conte musical de Paul Baillargeon, dansé sur une chorégraphie d'Eddy Toussaint. Place des Arts, Montréal. Rés. et info: (514) 842-2112.

LITTÉRATURE

Un nouveau prix sera décerné au Salon international du livre de Québec: le **PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE (La Nouvelle)**. Tout-e-s les auteur-e-s peuvent participer à ce concours. Les manuscrits doivent toutefois être remis, au plus tard, le 31 décembre 1986. Salon international du livre de Québec, Place Belle-Cour, 2590, boul. Laurier, bureau 760, Sainte-Foy, Québec G1V 4M6.

COUP DE FOUDRE

LA BATAILLE D'ARCACHON, Hélène Cixous, Éditions Trois, Montréal, novembre 1986.

Il y a longtemps qu'un livre ne m'avait pas autant ravie, extasiée, abîmée en de telles profondeurs... depuis *Promethea*, je crois, dont *La Bataille d'Arcachon* constitue la suite. Il s'agit de la même passion encore, épanouie, réciproque, heureuse, entre H. et Promethea, qui transfigure la trivialité des gestes quotidiens. Grâce de l'amour et surtout d'une écriture frissonnante de beauté et de simplicité, parce qu'elle a vraiment quelque chose de vital à dévoiler, à rendre sensible et intelligible, à donner en partage, parce qu'elle cherche réellement à appréhender la complexité de la ferveur.

Une narratrice, sur son tapis magique, participe à la passion de H. et Promethea: tierce, amoureuse dédoublée, à la fois éprise de ces deux femmes qui s'aiment et de la forme de leur amour, elle en rapporte, en anecdotes touchantes ou cocasses, la bataille contre l'absence que livre H. à Arcachon, ou Promethea à Paris. Elle décrit la déconcertante plénitude des retrouvailles de ces amoureuses qui, pour circonscrites qu'elles soient dans l'espace, le temps et l'histoire, sont dépassées par l'infinitude étrange de la passion qui les «déborde» et leur fait entrevoir l'éternité. «L'éternité, dira Promethea, c'est le présent. Qui s'arrête et devient absolu. Et devient éblouissant. C'est vrai que quand un présent devient soudain éternel, on voit tout, on voit l'invisible.»



Hélène Cixous

PHOTO: SOPHIE BASSOULS

C'est par cet invisible-là que j'ai été transportée, oui, et parfois jusqu'aux larmes, parce que seules de telles amours donnent sens à nos destins, seule une telle poésie trouve sens à la passion et l'intègre à la vie signifiante. Rares sont les oeuvres qui réussissent à maintenir ce souffle, à nous donner une telle plénitude, à nous inspirer (ou à nous rendre) le sens du merveilleux, non pas en fuyant la réalité, mais en la creusant jusqu'à la moëlle, en l'interrogeant minutieusement, passionnément. Et face à de telles oeuvres, moi, je perds tout esprit critique et je rends grâce.

GLORIA ESCOMEL

COUP DE POING

SEXY FOLIES, une émission de TVFQ diffusée le vendredi soir, 23 h, une fois par mois.

Super-Écran diffuse déjà, le vendredi soir, des films *soft-core* et niaiseux. Et voilà que TVFQ, la télévision française, nous présente en plus *Sexy Folies*, probablement pour nous mettre en appétit (sexuel) pour le week-end. Moi, ça m'a fait vomir.

Oublions l'animatrice, ses yeux vides et ses textes racoleurs. Ça vole en rase-mottes dès le début: des segments genre *Insolences d'une caméra* nous montrent une femme qui perd sa jupe pendant que de bons Samaritains regonflent un pneu de son vélo. Agaçant, irritant, déjà d'un goût douteux. Ça se poursuit avec des récits, partiellement reconstitués visuellement, de plombiers, de serruriers et de quidams qui nous narrent leurs aventures sexuelles avec des clientes. Prétentieux et minable.

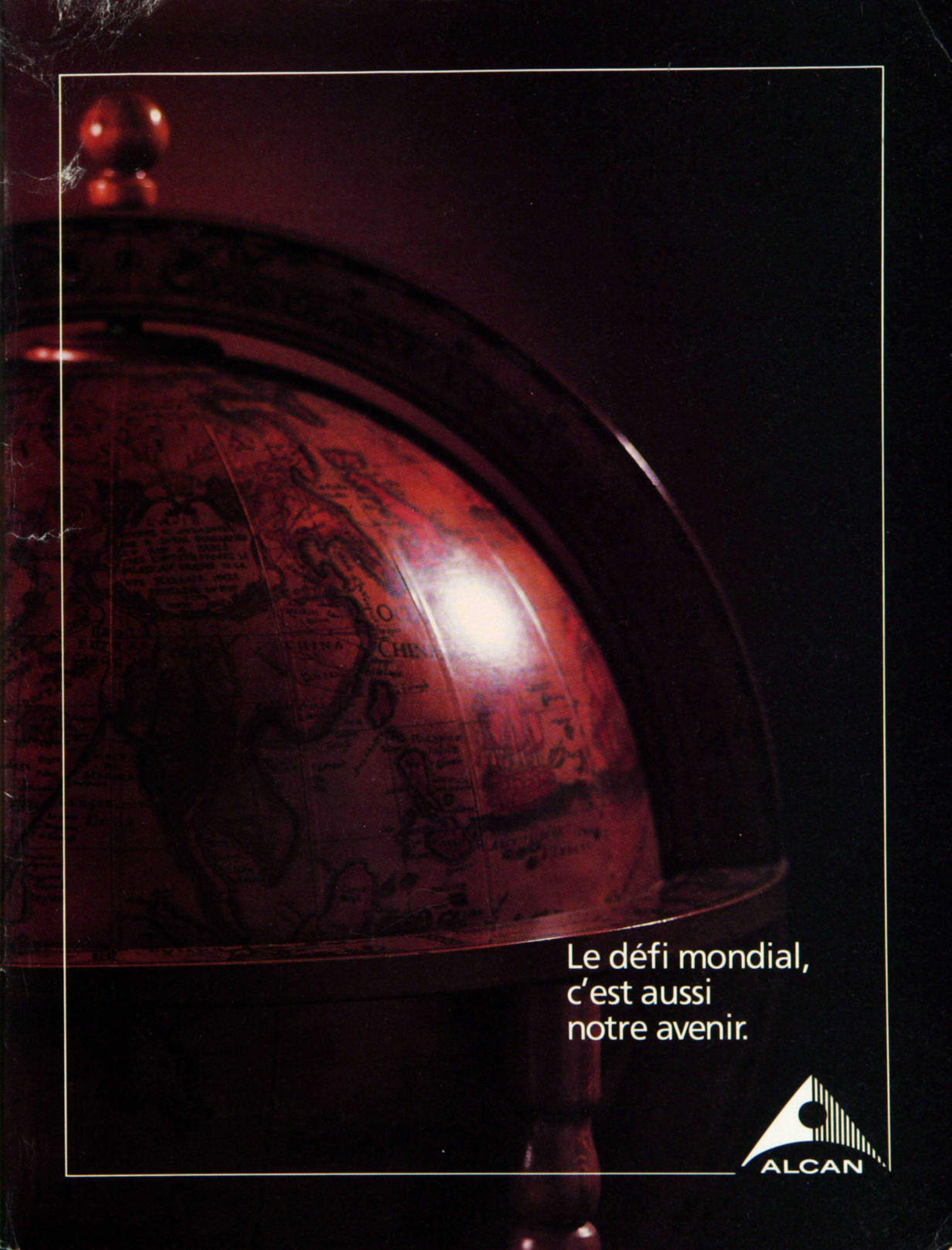
Arrive le plat de résistance: un concours où deux couples répondent à des questions comme «Quelle partie du corps de votre amie vous excite le plus?» Quand sort une *bonne* (!) réponse, le garçon ou la fille enlève une pièce de vêtement mais, curieusement, nous n'avons droit qu'à des gros plans de seins et de fesses féminines! Les participant-e-s cachent mal leur malaise, le modérateur est mielleux et dégoûtant, on se dit que la misère est grande pour accepter de se livrer à un effeuillage aussi disgracieux. Même pour gagner un week-end à Chypre! Je vous passe la chronique de madame Grace et ses réponses débiles, ça ne vaut même pas Xaviera Hollander dans *Penthouse*, c'est vous dire...



Ce qui a achevé de m'écoeurer, c'est le dernier concours, où une femme aux yeux bandés essaie de reconnaître le corps de son amant parmi ceux de trois hommes en sous-vêtements. Ceux-ci se livrent ensuite au même petit jeu sur leurs compagnes. Si jamais on rit, plutôt que de pleurer, ce n'est *jamais* avec les intervenant-e-s, mais bien d'elles et d'eux. Révoltant, méprisant, démagogique. On se demande comment le pays de Simone de Beauvoir peut produire et exporter une télévision aussi dégradante pour les femmes *et* pour les hommes...

Et qu'on me comprenne bien: moi, le cul, j'adore, mais le mépris et la bêtise, je chie dessus.

ANNE DANDURAND


Le défi mondial,
c'est aussi
notre avenir.
ALCAN

006607 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ H2X 3K6

DANGER
LIBRE-ÉCHANGE



LA COALITION QUÉBÉCOISE D'OPPOSITION AU LIBRE-ÉCHANGE

CEQ CSN FTQ UPA

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS, VOUS POUVEZ COMMUNIQUER AVEC LES 4 CENTRALES:

CEQ • (418) 658-5711

CSN • (514) 598-2155

FTQ • (514) 527-8533

UPA • (514) 679-0530